

VOL. 2 / 2022

COLLECTION :

POUR UNE SPIRITUALITÉ et une foi en évolution

PIERRE BRULÉ
JEAN-PAUL CANTURINI
MIRIAM CASTRO
MARGUERITE DENHEZ-ZEITOUNI
GINETTE DESMARAIS
PIERRE FARAH-LAJOIE
NICOLE FAUCHER
ANDRÉ FRANCHE
DENIS GAUTHIER
JEAN-BRACONIN KASIAMA ELEB
LUCIE LÉPINE
NEYER MALLQUI VILLANUEVA
ANDRÉ MYRE
YVON POMERLEAU
CHRISTIAN RODEMBOURG
RENÉE THIVIERGE



COLLECTION :

POUR
UNE SPIRITUALITÉ
**et une foi
en évolution**

VOL. 2 / 2022

ÉQUIPE ÉDITORIALE

Miriam Castro
Denis Gauthier

COLLABORATEURS

Pierre Brulé, Jean-Paul Canturini, Miriam Castro,
Marguerite Denhez-Zeitouni, Ginette Desmarais,
Pierre Farah-Lajoie, Nicole Faucher, André Franche,
Denis Gauthier, Jean-Braconin Kasiana Eleb,
Lucie Lépine, Neyer Mallqui Villanueva, André Myre,
Yvon Pomerleau, Christian Rodembourg et
Renée Thivierge.

MISE EN PAGE DE LA COUVERTURE ET DE L'INTÉRIEUR

Mardigrafe

CRÉDIT PHOTO DE LA PAGE COUVERTURE

Monsitj/iStock

CORRECTION

Josée Latulippe

IMPRESSION

Mardigrafe

© Fondation Père-Ménard, 2022

FONDATION PÈRE-MÉNARD

5777, rue Sherbrooke Est, bureau 203
Montréal (Québec) H1N 3R5
Téléphones : (514) 274-7645 et 1 800 665-7645
info@fondationperemenard.org
www.fondationperemenard.org

IMPRIMÉ AU CANADA

ISBN : 978-2-9820150-2-9
ISBN PDF : 978-2-9820150-3-6
Dépôt légal : 4^e trimestre 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, sauvegardée sur un système d'extraction ou transmise, sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit — électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre — sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Les opinions exprimées dans les textes sont celles des auteurs. Elles ne prétendent pas refléter les opinions de la Fondation Père-Ménard.

POUR UNE SPIRITUALITÉ
ET UNE FOI EN ÉVOLUTION
VOL. 2/2022

Fondation Père-Ménard



TABLE DES MATIÈRES

CHRONIQUES	173
Les mages sont toujours d'actualité.....	174
Réflexions sur une pandémie annoncée.....	176
Sur les pas de Jésus.....	178
On ne voit que ce qu'on regarde.....	181
La lignée de foi.....	182
« J'ai besoin d'une communauté ».....	184
Ma foi : plus contagieuse que le virus ?.....	187
« J'ai besoin d'un réseau d'engagement ».....	188
Cinq pains, deux poissons.....	190
L'ingéniosité de la vie.....	193
L'amour a besoin de la répétition.....	194
Le temps de se prendre en main.....	196
L'univers fascinant des rêves.....	198
Oser changer... la fraternité.....	200
Qui est Jésus pour moi ?.....	204
Qui est mon prochain ?.....	205
CONVERSATIONS	207
Sœur Lorraine Caza, théologienne.....	208
André Franche, président et directeur des Ailes de l'espérance.....	210
Jean Durandisse, artiste-peintre.....	212
COURRIER DES LECTEURS	215
Quand il n'y a plus rien, il n'y a que l'amour.....	216
DES FEMMES INSPIRANTES	219
Bible et féminisme.....	220
Une histoire qui vient de loin.....	222
C'est à cause d'Ève.....	224
Les grandes femmes de la Bible.....	226
Débora et Houlida.....	228
Vashti et Esther.....	230
DU CŒUR À L'ACTION	233
Le foyer Hogar San Pedro en temps de pandémie.....	234
L'école pour tous !.....	236
Le pouvoir de l'eau.....	240
ÉCHOS D'ÉVANGILE	243
À la recherche de la Source.....	244
La Source des paroles de Jésus.....	246
La Source Q, Jean et Jésus.....	248
Les paroles qui ont interpellé Jésus.....	250
L'examineur fait passer un test à Jésus.....	252
La priorité des priorités.....	254
Aimer ses ennemis et prier pour eux.....	256
La claque sur la gueule.....	258
Une directive insensée.....	260
Impossible d'être correct.....	262
Critique, lucide et tolérant.....	264
SUGGESTIONS DE LECTURE	267
Une sentinelle sur le rempart.....	268
L'art du bonheur.....	270
Les quatre accords toltèques.....	272
Sagesses pour notre temps.....	274
Kukum : se connaître pour mieux se comprendre.....	277
TÉMOIGNAGES DE FOI	279
Neyer Mallqui : « Faire découvrir la force de vivre dans une foi profonde ».....	280
Reconnaître le visage du Christ en toute personne.....	282
À PROPOS DE NOS COLLABORATEURS	284
Noms et descriptions des auteurs.....	284

AVANT-PROPOS



Nous sommes heureux de vous présenter le deuxième volume de la collection Pour une spiritualité et une foi en évolution, préparée par la Fondation Père-Ménard. La troisième année de cette aventure éditoriale est bien entamée, et nous sommes aussi convaincus qu'au début de l'importance de cette merveilleuse œuvre d'apprentissage, de croissance et de partage spirituel de la Parole.

Nous avons choisi l'image de l'arbre pour illustrer notre livre, l'arbre étant le symbole par excellence de la vie en perpétuelle évolution. Comme lui, nous devons aspirer à aller toujours plus haut, vers le ciel, tout en restant bien enracinés à la terre pour ne pas oublier nos origines ni notre appartenance au Tout parfait. Comme le disait la « femme qui plantait des arbres », Wangarĩ Muta, biologiste et militante écologiste kényane, « c'est toujours de nos racines que nous puisons notre force ».



De même, le grand chef wendat Kondiaronk aurait évoqué le pin blanc, son arbre mythique, dans un discours prononcé lors de la Grande Paix de Montréal, en 1701 : « Aujourd'hui [...] le Soleil a dissipé tous ses nuages pour faire paraître ce bel arbre de paix qui était déjà planté sur la montagne la plus élevée de la terre. »

Les textes de ce recueil ont été diffusés sur notre blogue de spiritualité tout au long de l'année 2021, une période où le monde a continué à évoluer dans une incertitude mettant à rude épreuve notre capacité d'adaptation et notre résilience. Quoi qu'il en soit, ce sont les temps difficiles qui nous forcent à interroger ce que nous tenons pour acquis, afin d'avancer dans la construction d'une humanité plus consciente et engagée, capable de surmonter les défis de notre temps.

Denis Gauthier

Président du conseil
d'administration et éditeur

Miriam Castro

Directrice générale et éditrice

Nous remercions nos collaborateurs, qui ont continué à approfondir leurs réflexions sur la quête de sens et la recherche de la volonté de l'Être suprême. Cependant, c'est avec une grande tristesse que nous avons appris le décès de madame Renée Brouillette Thivierge, la première collaboratrice du projet. Son départ est survenu fin février 2022. Chère Renée, tu vivras toujours dans nos cœurs et à travers tes écrits.

Nous espérons que le contenu de ce livre contribuera à nourrir votre vie intérieure et à revivifier votre foi. Comme le disait Mère Teresa, gardez la lumière du Christ toujours brillante dans votre cœur, car lui seul « est le chemin à parcourir, la Vie à vivre, l'Amour à aimer ».



CHRONIQUES



LES MAGES SONT TOUJOURS D'ACTUALITÉ

Au cours des dernières années, on a vu s'effriter progressivement (est-ce réellement un progrès ?) la dimension religieuse de la fête de Noël. Dans les boutiques, on ne retrouve presque plus de cartes de Noël représentant l'enfant de la crèche. Cependant, en raison de leur côté exotique, les mages se retrouvent encore sur certaines cartes.

En 2021, j'ai porté une attention spéciale aux caricatures de nos journaux et magazines qui se retrouvent sur les médias sociaux et j'en ai récolté une dizaine où les mages sont confrontés à notre situation de pandémie. J'en partage quelques-unes avec vous aujourd'hui.

Une première caricature montre bien l'actualité des mages. Pas de rassemblement à Noël : telle est la consigne écrite dans le ciel. Comme une toute petite famille, Marie, Joseph et l'Enfant Jésus sont regroupés dans une étable avec le bœuf et un mouton. Les mages, eux, apparaissent sur l'écran d'ordinateur, prêts pour une rencontre Zoom.

Et, comme souvent dans ce type de rencontres, l'un ou l'autre participant a un problème avec son microphone. Ici, on voit Joseph qui interpelle l'un des mages : « Balthazar, ouvre ton micro ! » N'y a-t-il pas là pour nous une invitation à être créatifs dans notre vie de foi, dans nos célébrations liturgiques ?

Si les rencontres physiques ne sont plus possibles, nous pouvons imaginer des formes différentes de rencontres, où peut s'exprimer la dimension communautaire de notre foi. La pandémie ne doit pas mettre notre vie chrétienne sur pause : au contraire, notre foi a besoin d'être stimulée et renforcée.

La cavalcade des mages est l'une des séquences du récit des mages qui a retenu l'attention des peintres au fil des siècles. Sur notre deuxième caricature, on voit les mages engagés dans une course folle à dos de chameaux. Ils sont pressés d'arriver à destination, comme l'exprime



Caricature de Marc Beaudet, publiée le 6 décembre 2020 dans le Journal de Montréal

l'un d'entre eux : « Vite, vite, vite... Si on arrive après le 27 décembre, la Crèche sera fermée. » Notre vie chrétienne est une marche sur les pas de Jésus, un cheminement qui est toujours à poursuivre, même si ce n'est pas à dos de chameau. Jésus a appelé ses premiers disciples par ces mots : « Viens et suis-moi. » Nous aussi, nous devons aller de l'avant, marcher avec empressement, progresser dans notre foi. La joie doit marquer cette marche, parce



Caricature d'André-Philippe Côté, publiée le 20 novembre 2020 dans Le Soleil

que le Seigneur est avec nous : il est l'Emmanuel. Nous savons qu'en lui la vie est plus forte que la mort : son nom est Jésus, à savoir « Dieu sauveur ».

Une troisième caricature nous montre Joseph et Marie (montée sur un âne) qui se dirigent vers Bethléem, guidés



Caricature de Plantu, publiée le 17 novembre 2020 dans Le Monde

par une étoile en forme de coronavirus. Ils portent un masque de protection, tout comme les mages qui les précèdent. Ces derniers, d'un pas sautillant, tentent de saisir, avec un filet à papillons, le virus étoilé. Le titre de la caricature en donne le sens : « Il faut sauver Noël. » Dans le récit des mages, la lumière joue un rôle important. C'est un astre qui guide les mages. Est-ce une étoile, une comète ou une configuration de planètes ?

Le 21 décembre dernier, on nous invitait à repérer dans le ciel la fameuse étoile des mages, sous la forme d'un alignement de Jupiter et de Saturne. On parlait d'un phénomène qui s'était produit, pour la dernière fois avec autant de luminosité, il y a huit cents ans. Ce soir-là, je me suis retrouvé sur le toit du couvent pour admirer... un ciel couvert de nuages. Les mages sont des spécialistes



Noël 2020

des astres. Ils sont attentifs aux signes qu'ils peuvent déchiffrer dans le ciel. Aujourd'hui encore, Dieu se manifeste à nous par des signes. Sommes-nous attentifs aux signes qu'il nous donne de sa présence, aux clins d'œil qu'il nous fait ? Savons-nous attraper les messages de Dieu ?

Une dernière caricature, avec un texte en anglais, représente l'offrande des cadeaux à l'Enfant Jésus pour Noël 2020. Au lieu de l'or, de l'encens et de la myrrhe, cadeaux identifiés dans le récit évangélique, ils apportent d'autres présents. Le premier des mages en explique la raison à Marie et Joseph : « Les boutiques de produits non essentiels sont fermées. » Alors, les voilà avec un pot de lait, des pâtes alimentaires et... du papier de toilette.

Dans le récit des mages, les cadeaux revêtent une certaine importance, puisque c'est à partir de leur nombre que l'on a déduit le nombre des mages. Trois cadeaux, trois mages. Les mages offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Les Pères de l'Église ont dégagé de ces trois cadeaux un sens religieux : l'or pour un roi, l'encens pour Dieu et la myrrhe pour l'humanité souffrante et mortelle de Jésus. Pour le théologien Karl Rahner, ces présents sont des signes du don que nous faisons de nous-mêmes. L'or évoque notre amour, l'encens notre nostalgie et la myrrhe nos souffrances. À la suite des mages, nous sommes invités au même geste d'adoration et d'offrande.

Que retenir de ce beau récit des mages, qu'il soit historique ou légendaire ? Au-delà des caricatures, nous sommes invités, comme les mages, à faire un long voyage à la recherche de Jésus. Nous aussi, nous avons besoin d'une étoile pour nous guider dans cette marche et, comme les boutiques de luxe ne nous sont pas accessibles pour le moment, le mieux à faire ne serait-il pas d'offrir à Dieu nos vies quotidiennes ?

YVON POMERLEAU

RÉFLEXIONS SUR UNE PANDÉMIE ANNONCÉE

Il y a deux ans, un minuscule virus s'introduisait dans la vie de tous les humains sur terre. À l'époque, un peu incrédules et déroutés, nous nous préparions à affronter ce terrible ennemi. Un ennemi qui s'est avéré beaucoup plus dévastateur que nous l'aurions cru !

Tous et toutes, nous avons vécu ces mois de confinement, déconfinement, reconfinement de manière variable ; certains avec fatalisme, d'autres avec pessimisme et d'autres encore avec espoir et confiance. Il y a eu les conspirationnistes, les complotistes, les indifférents, les angoissés, les délinquants, les obéissants, ou encore les personnes faisant preuve de déni envers cette situation.

Bien sûr, la plupart se sont adaptés aux circonstances et, de façon plus générale, notre population a su observer les règles sanitaires et accepter les contraintes qui s'y sont rattachées, pour se rapprocher d'un retour à la « vie normale » aussitôt que possible. L'arrivée des vaccins devrait également nous propulser vers le retour à nos libertés si chères, mises « en quarantaine » depuis déjà trop longtemps.

Les souffrances provoquées par ce minuscule et invisible ennemi sont innommables, innombrables, incomensurables. Elles touchent l'humanité entière, toutes les sociétés. Lorsque cette pandémie aura été vaincue – parce qu'elle le sera –, nombreux sont ceux et celles, scientifiques, spécialistes divers, écrivains, dont le souci sera d'analyser les conséquences de cette tragédie, d'en rédiger le « post-mortem », en somme. Cela sera utile et de bon aloi, à la condition évidente d'en tirer les leçons qui s'imposent.

Ce qui m'interpelle, en ce moment, c'est le désir d'effectuer un retour sur cette période dramatique, d'en prendre la juste mesure pour, finalement, livrer les sentiments qu'elle m'a procurés. Je ne suis sans doute pas la seule à m'interroger, à m'intérioriser ainsi...

Tout d'abord, il y a eu l'incompréhension, un certain déni : depuis la fin de l'année 2019, ne prévenions-nous pas de l'arrivée imminente d'une épidémie mondiale – une pandémie –, alors que le virus sévissait déjà en Asie ? Ensuite m'est venue l'acceptation, quoique parfois teintée d'incompréhension et de colère, de cette situation. Après tout, je fais partie de cette humanité et certains en souffrent beaucoup plus que moi, n'est-ce pas ? Il s'agit donc d'accepter, mais avec humilité.

Bien sûr, une remise en question globale, générale, s'est imposée : mes valeurs sont-elles au bon endroit ? Dois-je les améliorer ou même les modifier ? Ne devenons-nous pas aveuglés par nos habitudes bien ancrées nord-américaines ?

Cette « pause » m'aura permis de faire la lumière sur l'importance de l'amitié, la vraie. Tout naturellement, des choix ont surgi, éclairés par ce retour sur soi, provoqués par l'isolement. Étrangement, les relations avec les enfants et petits-enfants se sont renforcées encore davantage ; nous nous sommes « serrés les coudes », malgré l'éloignement.



Crédit photo : Colin D/Unsplash

Finalement, je tâche de voir, dans cette crise majeure, les aspects positifs qu'on peut en retirer. La planète a profité d'un répit pour se « nettoyer », si l'on peut dire, l'espace de quelques mois : moins de circulation aérienne, maritime, routière, de meilleures habitudes de consommation alimentaire locales... moins d'achats « intempestifs », et plus encore... Et que dire de l'avancement de la science médicale !

Vraiment, c'est le moment de croire, d'espérer. Je retiens trois mots : RÉSILIENCE, GRATITUDE, ESPOIR !

NICOLE FAUCHER



SUR LES PAS DE JÉSUS

L'enfant né à Nazareth n'est pas de la tribu de Lévi ; il n'est donc ni prêtre ni lévite, et n'a pas le prestige que confèrent l'uniforme et la fonction officielle. Comme tous les gens de sa petite localité, il est analphabète ; il n'est pas allé à l'école, car il n'y a pas d'école à Nazareth. Il n'y a d'ailleurs rien à lire à Nazareth.

Cela ne veut pas dire qu'il n'a pas profité de la culture orale, omniprésente à l'époque, et qu'il n'est pas intelligent. Il apprend le métier de charpentier avec Joseph. Il travaille poutres, pierres et métal, un ouvrage dur et pénible. Il ne fait cependant pas partie d'une famille de mendiants, car Joseph réussit à subvenir aux besoins de sa famille. À la mort de ce dernier, étant l'aîné, Jésus hérite de son établi.

Un jour, alors qu'il doit avoir entre trente-cinq et quarante ans, Jésus entend dire qu'un grand prophète parle de justice en Judée et il sent en lui un appel pressant : il doit aller le rencontrer et l'écouter. Cette démarche va changer sa vie. Écoutant l'interpellation de Jean, il quitte sa famille et son métier, et se laisse toucher par la misère de son peuple. Il doit faire sa part pour contrer les situations d'oppression dont il est témoin. Il forme une communauté avec douze autres – la plupart, comme lui, faisant auparavant partie de l'entourage de Jean – pour réagir à un système centralisateur, et il passera le reste de

sa vie à travailler quotidiennement à faire arriver le grand rêve de Dieu pour l'humanité.

FAIRE DU POUVOIR UN SERVICE

Au lieu d'attendre que les gens viennent à lui, comme dans les synagogues, il va vers eux, se promène sur les routes avec un drôle de groupe : des pêcheurs qui ont laissé leur travail, des pêcheurs qui trichent sur les impôts, des femmes, pas les plus respectées. Il s'est opposé à tout ce qui brimait la vie des êtres humains. Le Dieu de Jésus est un Dieu pour qui les besoins fondamentaux passent avant la Loi.

« Le sabbat pour l'être humain et non l'être humain pour le sabbat. » Il guérit une femme courbée le jour du sabbat, alors qu'il est interdit de travailler : la santé et la dignité d'une pauvre femme lui tiennent à cœur. Il a voulu des femmes disciples et debout. Il croit en un Dieu de liberté.

« Jésus renverse les concepts hiérarchiques. Quand on lui demande qui est le plus grand dans le Royaume, il prend un enfant et le met au centre, ce qui suppose une communauté rassemblée et non un simple regroupement d'individus désorganisés. Il fait du pouvoir un service. »

-
Lucie Lépine



Le Maître doit servir. Il fréquente des gens autour de qui on avait fait le vide : les fonctionnaires au service de l'Empire, les malades en général, les femmes, les enfants qui n'ont pas de droits. Les ouvriers mal qualifiés ont droit à un salaire qui leur permet de vivre.

Jésus n'utilise pas ses dons de guérisseur pour assurer sa renommée ou son profit, mais toujours pour repousser les frontières de la souffrance ou de la maladie, et ce, au profit de gens qui ne peuvent pas se payer un médecin. Il fait arriver une bonne nouvelle aux pauvres qui se trouvent au bas de la pyramide du système. Il distribue le pain. Il veut donner un peu d'espérance à ceux et celles qui n'ont pas de raison d'espérer.

DÉNONCER LE POUVOIR AU SERVICE DE SES PROPRES INTÉRÊTS

Un jour, sans qu'on sache trop pourquoi, Jésus décide de monter à Jérusalem, où il condamne le Temple, devenu un lieu de pouvoir au service de ses propres intérêts. Ça ne pouvait pas bien finir. Il sent le besoin de partager un repas avec ses partisans et leur dit en rompant le pain : « Ceci est mon corps. » Ce qui veut dire : « C'est tout moi, c'est bien moi. Vous avez partagé mes rêves, j'espère que vous allez continuer de vivre dans cette ligne. » Il se retire avec eux au Jardin des Oliviers, où on l'arrête, à la suite de la trahison d'un ami. Il sera exécuté quelques heures plus tard.

Ce Jésus est inspirant, et je pense qu'il est important d'essayer bien humblement de suivre la route qu'il a tracée. Je crois que vivre en ce sens pourrait faire advenir un monde plus humain. Cependant, pour ce faire,

il faut communiquer le sens de la Bonne Nouvelle qu'il proclamait.

PROCLAMER LA BONNE NOUVELLE

La Bonne Nouvelle, pour un malade, c'est d'être guéri ; pour quelqu'un qui n'a pas de logement, c'est d'en trouver un à un prix raisonnable ; alors que pour quelqu'un qui n'a pas d'emploi, c'est d'arriver à gagner le pain quotidien, c'est l'épanouissement de ses talents et la possibilité de les partager au service de l'humanité. La Bonne Nouvelle pour quelqu'un qui vit l'isolement, c'est de faire des rencontres significatives, tandis que la Bonne Nouvelle pour quelqu'un qui est marginalisé, c'est de retrouver sa dignité.

Le Dieu de Jésus est un Dieu de liberté, présent dans une famille humaine qui se soucie des plus pauvres et s'oppose à tout système fondé sur les privilèges de quelques-uns, États ou individus.

Malheureusement, les gens qui possèdent le pouvoir – qu'il soit d'ordre politique, économique, social, physique, religieux, etc. – réagissent toujours mal à la présentation d'un projet de société qui menace un tant soit peu leurs intérêts. Marcher sur le chemin de Jésus n'est donc pas chose simple, et est inévitablement source de tensions plus ou moins grandes. C'est pourquoi il est important d'être soutenu par une communauté, ce qui fera l'objet de ma prochaine chronique.

LUCIE LÉPINE



ON NE VOIT QUE CE QU'ON REGARDE

Y a-t-il un sens dans ce que l'on vit en relation à la pandémie actuelle du coronavirus ? Au cours de l'histoire humaine, des épidémies ont mis à rude épreuve la résilience des peuples où elles ont fait rage durant des années.

La peste justinienne ou bubonique a sévi dans le Bassin méditerranéen de 541 à 767 ; la peste noire s'est rapidement répandue en Europe et dans certaines régions d'Asie de 1346 à 1353 ; et, plus récemment, l'épidémie de grippe espagnole a frappé partout sur la planète de 1918 à 1920.

Plutôt que de lever la tête pour voir la bête menaçante devant nous, il s'agit maintenant de s'incliner pour la scruter au microscope. Dans sa « colossale petitesse », le coronavirus montre une puissance phénoménale qui devient une source de stress en raison, entre autres, des changements obligés dans nos habitudes quotidiennes et sociales.

APPRENDRE À GÉRER SON STRESS

Comment utiliser le stress présent pour devenir des bâtisseurs de notre monde intérieur ? Il faut rappeler que le stress fait partie intégrante de la vie ; il s'agit d'une énergie naturelle et vitale. Si nous retenons notre respiration plusieurs secondes, notre corps stresse pour nous rappeler qu'il faut respirer. Il en est de même pour tous nos besoins essentiels.

Chaque personne réagit différemment à une même source de stress, en fonction de sa perception du monde, de la façon dont elle a construit ou déformé sa réalité. Pour le philosophe Maurice Merleau-Ponty, « on ne voit que ce qu'on regarde ». C'est un phénomène très subjectif.

Mais ce qu'il est important de retenir, c'est que nous avons toujours le choix entre subir le stress ou le gérer. Nous subissons le stress lorsque nous nous posons en victime de la situation, en accusant l'autre et en nous défoulant sur tout ce qui bouge. Nous gérons le stress lorsque nous nous posons en agent de changement, en reconnaissant

que nous sommes capable de trouver un sens et de tirer des leçons des difficultés dans notre route.

Comment faire pour gérer notre stress lorsque le quotidien change du jour au lendemain et que des restrictions sont imposées pour combattre un ennemi invisible, un « petit machin » ? Apprendre à gérer son stress commence par voir et se voir autrement. Par exemple, le port du masque obligatoire nous a forcés à ne voir que les yeux des autres personnes, les autres parties du visage étant couvertes. Alors, nous avons le choix entre détester le fait de ne pas voir le visage de notre interlocuteur, ou bien nous rendre compte de la beauté de ses yeux.

Il est indéniable que les restrictions sanitaires actuelles nous placent devant nos peurs, non seulement la peur de la maladie et de la mort associées à la COVID-19, mais aussi la peur de l'ennui, de la solitude, du silence et du changement, pour n'en nommer que quelques-unes. Le culte de la performance et la quête d'amélioration continue, présents dans nos sociétés, provoquent le phénomène de vouloir toujours avoir plus, toujours être mieux, comme les seuls chemins vers le « bonheur ». Cependant, on dirait que le « bonheur » est rarement là où nous sommes et se retrouve souvent un pas devant nous.

Voyons le contexte actuel comme une occasion unique de ralentir notre rythme de vie effréné pour relaxer, méditer et apprendre à apprivoiser ce qui a le plus de valeur dans notre vie.

DENIS GAUTHIER ET PIERRE BRULÉ

LA LIGNÉE DE FOI

La foi chrétienne est moins une affaire de credo que de marche sur un chemin dont le parcours est tracé par une lignée depuis plus de trois mille ans.

La lignée part d'Abraham, qui a quitté ses certitudes pour faire du neuf. Elle passe par Moïse qui, avec d'autres, a libéré son peuple de l'esclavage. Elle entraîne les prophètes, qui ont eu le courage de dénoncer les institutions civiles et religieuses opprimantes de leur époque. Elle contient la méconnue Vasthi, qui n'a pas accepté d'être traitée en objet par son royal époux (Gn 12 ; Ex 3 ; Am 1-2 ; Os 4 ; Is 58 ; Est 1).

Cette lignée marche au nom de l'être humain, tiré de la glaise et donc lié à la terre. Si l'humanité détruit son environnement, elle se détruit elle-même. Aussi le cultivateur pouvait-il travailler sa terre pendant six années, mais la septième, il devait la laisser se reposer. Et les fruits de cette septième année devaient être remis aux pauvres (Ex 23, 10). Car si l'humanité n'a pas le souci des membres les plus faibles de son grand corps, elle tombera malade. C'est pourquoi la lignée cherche à protéger la veuve et l'orphelin ; elle veille à ce que, le soir, on remette au pauvre le manteau qu'il a mis en gage le jour, pour qu'il ne meure pas de froid la nuit (Ex 22, 6).

Et même les plus riches ont besoin de protection – contre eux-mêmes ! C'est pourquoi le jour du sabbat a été inventé par la lignée. C'est que le travail n'est pas un absolu, ni la rentabilité, ni l'efficacité. Tout le monde doit passer une journée par semaine à prendre le temps de vivre librement : « Tu feras trêve à tes occupations [...] pour que prenne aussi souffle le fils de ta servante, ainsi que l'étranger » (Dt 5, 12-15). La lignée marche pour que l'humanité vive libre sur sa terre à elle.

En répondant positivement à l'appel que lui lançait Jean Baptiste, Jésus de Nazareth s'est inscrit dans la lignée en marche depuis Abraham, et il en a prolongé le tracé. Ce chemin n'est toutefois pas de tout repos. Aussi, même si le Nazaréen n'avait pas fondé d'Église, après sa mort, ses partisans ont senti l'urgent besoin de se rassembler pour parler de lui et s'entraider à marcher sur son chemin, entrant ainsi dans la lignée déjà millénaire.





UNE ÉGLISE DÉALIGNÉE

Si j'ai aussi longuement parlé de la lignée, et du chemin de vie qu'elle trace, c'est pour faire comprendre ma conviction que mon Église est sortie de la lignée, puisqu'elle est arrêtée et déboussolée. Elle est devenue une Église mâle, romaine, hiérarchique, dogmatique, loin de la vie, et elle a perdu de vue les femmes, déjà rendues là-bas, loin devant. Alors que la lignée sait son chemin et avance bravement dans la vie, les instances dirigeantes de l'Église tournent en rond dans leurs édifices et ne vont nulle part.

Alors que l'Évangile indique une direction, il est lu comme s'il était un code de lois, un manuel de morale et l'ami du système. Alors que la lignée traverse toutes sortes de cultures, parle toutes sortes de langues et invente un nouveau monde, mon Église parle une langue qui n'existe plus, se sert de concepts incompréhensibles et proclame une foi que la lignée trouve incroyable. Et alors que la lignée marche toujours, mon Église fait du surplace avec ses sacrements, sa liturgie, sa catéchèse. Elle ne voit même plus la lignée, si loin, là-bas, en avant...

MARCHER EN ATTENDANT

Il est pénible de chercher à avancer dans la vie, avec la lignée, tout en perdant du temps à regarder en arrière, en espérant entrevoir une institution au pas de course pour rattraper les troupes. Comment fait-on pour vivre aujourd'hui dans la lignée, quand on ne sait même pas si l'institution sera là demain? Je vous reviens là-dessus dans un prochain texte.

LUCIE LÉPINE



Crédit photo : Palidachan/iStock

« J'AI BESOIN D'UNE COMMUNAUTÉ »

Jésus n'a pas fondé d'Église. Après sa mort, ses partisans ont fait mémoire de lui et ont senti le besoin de se rassembler pour parler de lui et de continuer à marcher sur la route qu'il avait tracée.

.....

« Les fidèles à Jésus étaient assidus à l'enseignement des apôtres et à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières [...] Tous ceux qui étaient devenus croyants étaient unis et mettaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, pour en partager le prix entre tous, selon les besoins de chacun. Unanimes, ils se rendaient chaque jour au Temple ; ils rompaient le pain à domicile, prenant leur nourriture dans l'allégresse et la simplicité de cœur. »

Actes des apôtres 2, 42.44-46

On peut trouver cette description quelque peu idyllique, mais il reste que nos rassemblements dominicaux dans les églises se sont largement éloignés de cette simplicité première. Permettez que je me distancie de cette Église qui ne m'aide pas à bien vivre dans notre monde d'aujourd'hui. Je m'identifie pourtant comme croyante, parce que j'estime qu'essayer de vivre, avec d'autres, dans cette lignée et sur ce chemin pourrait contribuer à bâtir une société qui ait du sens.

Je n'exclus pas que d'autres grandes traditions puissent travailler à la transformation du monde. Mais la mienne se situe sur le chemin de Jésus et, si ce que j'y trouve me dynamise, l'interpellation qui m'est lancée n'est pas de tout repos. C'est pourquoi j'ai besoin d'une communauté ou d'un réseau, pour ne pas dévier ou m'attarder sur la route.

Ma petite Église, ce sont deux communautés de base auxquelles j'appartiens depuis le début des années 1980, et qui existaient avant que je me joigne à elles. Elles se rencontrent un dimanche par mois, s'inscrivant bien dans la tradition. Ces deux communautés sont anonymes. Dans mon agenda, j'inscris : groupe de Montréal ou groupe de Ville Saint-Pierre-Lachine-Châteauguay.

PARTAGE AUTOUR D'UNE PAROLE D'ÉVANGILE

Les membres du groupe de Montréal arrivent au local prêté par la Fondation de la JOC (Jeunesse ouvrière chrétienne) vers 9 h 45 pour le temps du partage informel des nouvelles. Si la communauté compte une vingtaine de participants, chaque rencontre en regroupe une quinzaine. Au fil du temps, il y a sûrement quelques centaines de personnes qui sont venues au moins à une rencontre.

Vers 10 h 15 commence le partage autour d'une parole d'évangile, à partir d'un bref commentaire rédigé par un bibliste membre du groupe. Le texte est écrit dans le but de provoquer une parole libératrice chez des personnes en quête de sens. Au début, l'auteur rappelle la signification du texte et lui ajoute une piste de réflexion. Puis chaque personne s'exprime en fonction de ses expériences de vie et, peu à peu, surgit une ligne d'interprétation qui donne sa couleur à la rencontre.

De façon surprenante, chaque fois, il y a un sens qui se dégage de l'intériorité de chacune et chacun, un Sens qui plonge ses racines dans la vie du Nazaréen et qui nourrit les participants. Un peu avant midi, il y a partage du pain et du vin, à la suite du rappel des paroles de Jésus, paroles prononcées par tous les participants et participantes, à qui il incombe, en effet, de faire mémoire de son dernier repas. La rencontre se termine par le Notre Père et le « prône » : annonce d'événements pouvant intéresser les membres de la communauté. Ensuite, les personnes qui le désirent se retrouvent au restaurant pour manger ensemble.

La communauté de Ville Saint-Pierre-Lachine-Châteauguay procède de la même manière, à l'exception que les réunions se tiennent dans chacune des « bulles » familiales. Après la rencontre, chaque famille permet que le partage du pain et du vin se poursuive dans celui d'un repas fraternel.

CONTINUER À TRACER LE CHEMIN DE JÉSUS

Aucun membre de ces deux communautés n'a vendu ses biens au profit des pauvres, mais il est très émouvant de constater l'ampleur des engagements de chacune et de chacun, ainsi que le souci de prendre soin les uns des autres. La santé de l'entourage est une préoccupation quotidienne.

Le soutien des groupes communautaires, en participant à leurs activités ou en appuyant leurs conseils d'administration, demande beaucoup de temps. Mentionnons également le développement international à soutenir, l'environnement à protéger, la lutte contre la faim et la misère à poursuivre. Ces communautés regroupent des gens qui ont toujours été engagés socialement et qui s'adonnent à une analyse critique de notre société.

À leur façon, à la fois marginale, effacée et sans éclat, les membres de ces deux communautés continuent à tracer le chemin de Jésus. Ils sont mes frères et mes sœurs, sans qui je ne saurais ni ne pourrais tenter de vivre comme lui aujourd'hui. Dans mon prochain texte, je vous parlerai de mon réseau d'engagement.

LUCIE LÉPINE





MA FOI : PLUS CONTAGIEUSE QUE LE VIRUS ?

Notre croyance en la « Vie après la mort » aurait-elle aujourd'hui moins de puissance que la force actuelle de la COVID-19 ?

.....

Sommes-nous assez convaincus pour « passer le message », tout en respectant l'autre qui pense différemment ? « Je dialogue avec toi pour te convaincre ? Ça, non. Chacun dialogue depuis son identité. L'Église croît par l'attraction, non par le prosélytisme », rappelle le pape François. Aurions-nous la force et le courage d'aller jusqu'à être perçus comme des « pestiférés » pour être de vrais disciples ?

Cette Résurrection demeure un cri de ralliement à la suite de Jésus de Nazareth, le Vivant. Cette conviction pousse notre foi à son extrême limite. À chaque instant, à chaque désir, à chaque souffle, Dieu de l'Univers nous montre qu'il est la Résurrection et la Vie. « Celui ou celle qui croit en lui, même s'il ou elle meurt, vivra... ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » (Jean 11, 25)

Si la résurrection n'existait pas, la vie, à bien des égards, serait insupportable sur le plan tant physique que psychique. Osons ouvrir tout notre être intérieur à cette Vie sans limites ; ne nous enfermons pas dans nos peurs et nos angoisses. Soyons plutôt convaincus qu'il existe un chemin de vie qui s'ouvre et nous conduit au Vrai Remède promis par Jésus lui-même, soit d'être tous des ressuscités, car il demeure en nous.

À nous de faire sa Volonté.

DENIS GAUTHIER



Crédit photo : Hannah Busing/Unsplash)

« J'AI BESOIN D'UN RÉSEAU D'ENGAGEMENT »

Dans mon dernier article, je vous ai parlé de mon appartenance à deux communautés de base. Aujourd'hui, je veux vous présenter deux réseaux d'engagement qui sont importants pour moi. Le premier, c'est le Carrefour, participation, ressourcement et formation (CPRF), dont les membres forment un filet serré.

Par diverses activités de formation et de ressourcement, ce groupe vise à soutenir et à dynamiser les personnes et les organisations impliquées dans la transformation sociale. Son option affirmée en faveur des personnes et des peuples appauvris, victimes d'injustice, constitue sa pierre d'assise pour actualiser une analyse critique qui s'incarne dans son approche d'éducation populaire autonome.

Par ses activités et ses implications, le CPRF cherche à bâtir une société écologiquement responsable et inclusive, où toutes les personnes sont respectées et reconnues; où les femmes et les hommes sont traités également; où la richesse est partagée équitablement; et où les citoyen-nés participent démocratiquement aux enjeux actuels et futurs. Par sa vie associative, il offre à ses membres un espace de réflexion et de solidarité où

les liens, marqués par la bienveillance, créent une communauté d'appartenance.

UNE LECTURE LIBÉRATRICE DE LA BIBLE

Toujours en lien avec l'engagement social, le CPRF organise avec ses membres les soirées « Comprends-tu ce que tu lis? », élaborées autour de textes bibliques, pour acquérir les clefs qui en permettent une lecture libératrice vis-à-vis d'une institution qui a souvent une approche non évangélique. Cette démarche nous motive aussi à des actions concrètes pour assurer l'avènement d'un nouveau projet de société. Il organise aussi le « Carrefour Montréal », qui nous offre des moments pour reprendre notre souffle au cœur de nos engagements, de resserrer les liens de solidarité, de vivre et de célébrer ensemble nos convictions.

J'ai travaillé six ans comme formatrice dans ce groupe et j'ai le privilège de garder le contact depuis ce temps comme membre bénévole. Je me sens proche des valeurs qui y sont véhiculées et en communion avec ses membres. Je continue de donner du temps à ce groupe, mais j'y reçois encore plus. J'y reçois le goût de continuer à m'impliquer pour bâtir un monde meilleur. J'y rencontre des frères et des sœurs, une fraternité dont les racines sont beaucoup plus profondes que le partage d'une religion commune.



UNE FORMATION DANS L'ACTION

J'ai aussi été présente pendant près de vingt ans auprès des jeunes travailleur-euses de dix-huit à trente ans. La Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) a été fondée en 1932 par un prêtre ouvrier belge, Joseph Cardijn, qui affirmait : « Un jeune travailleur vaut plus que tout l'or du monde. » La JOC est un mouvement d'éducation et de formation à travers l'action. Ce qui fait sa force, c'est que toutes les activités y sont menées à partir de la réalité des jeunes, afin de changer leurs conditions de travail, de loisirs, de vie affective.

À travers leur action, les jeunes travailleur(-euse)s apprennent à bâtir un projet de société nouvelle. Ils découvrent ensemble des valeurs de partage et de solidarité, ce qui entraîne un nouveau mode de vie. Ils luttent pour l'amélioration de leurs conditions de vie et la défense de leurs droits, dans le courant d'un changement social. Le « pour-avec-par les jeunes » contribue à façonner un groupe qui est dirigé et géré par les jeunes eux-mêmes. La pédagogie centrale de révision de vie « VOIR-JUGER-AGIR » de la JOC est devenue une méthode largement diffusée dans les groupes populaires.

Elle a mis sur pied plusieurs services, tels que le bénévolat auprès des malades, l'épargne et le placement, l'aide aux prisonniers, etc. Mais les jeunes ont toujours d'abord travaillé ensemble pour la défense de leurs droits, en vue d'un changement de société. En l'an 2000, par exemple, la JOC a demandé une réforme en profondeur de la *Loi sur les normes du travail*. Le mouvement constitue une grande famille où l'accueil, la fête et la fraternité sont des valeurs importantes.

DE L'ENGAGEMENT DANS LES MOUVEMENTS POPULAIRES

J'ai partagé les défis, les joies, les difficultés sur le plan personnel et les questionnements de ces jeunes, et j'ai été émue de leur générosité. Je connais beaucoup de personnes qui ont été formées par la JOC et qui ont poursuivi leur engagement dans le mouvement populaire, dans les syndicats, dans des groupes de développement international ou encore en politique. Je peux en témoigner, leur formation au sein de la JOC a contribué à faire d'elles de bien belles personnes.

Mon réseau, ce sont aussi des frères et des sœurs de toutes traditions, des frères et des sœurs agnostiques ou athées, qui vivent selon ces valeurs et visent à construire une société plus juste pour tous et toutes. Je pense à tant de groupes populaires, qui luttent pour l'accès à un logement à prix modique, ou contre la pauvreté, ou contre la violence, ou pour le droit à la dignité de toute personne humaine. J'ai besoin de tout ce beau monde pour continuer à marcher sur le bon chemin.

Texte écrit en collaboration avec Guy Fortier, formateur au Carrefour, participation, ressourcement et formation (CPRF).

LUCIE LÉPINE

CINQ PAINS, DEUX POISSONS

C'est dans un petit village sur la rive du lac de Galilée, appelé Tabgha, que la tradition situe le miracle de la multiplication des pains. Sur le plancher de l'église, juste devant l'autel, se trouve une célèbre mosaïque représentant le panier de pains, entouré des deux poissons. J'ai eu la joie de pouvoir admirer cette œuvre sur place, il y a quelques années.

Dans la religion juive, le pain joue un rôle important. Rappelez-vous les « douze pains de proposition » apportés en offrande le jour du sabbat, que seuls les prêtres peuvent manger. Aujourd'hui encore, dans les familles juives, on mange un pain tressé pour le sabbat, et lors de la Pâque on partage un pain sans levain.

LE PAIN ET LE POISSON DANS LA TRADITION

Vous savez sans doute aussi que Bethléem, le lieu de la naissance de Jésus, signifie en araméen la « maison du pain ». À la Cène, Jésus rompt le pain et le partage avec ses disciples. Dans la prière que Jésus nous a léguée, nous demandons à Dieu de nous donner notre pain quotidien. Enfin, Jésus se présente lui-même comme le « pain de vie ».

Le poisson, également, apparaît plusieurs fois dans les évangiles. Notamment dans le récit de la pêche miraculeuse. Jésus invite ses disciples à venir manger et « il prend le pain et le leur donne ; et de même pour le poisson ». Le mot grec *ichthus*, qui signifie « poisson », devient un symbole important des premiers chrétiens, comme acrostiche de leur profession de foi : « Jésus Christ, Fils de Dieu Sauveur ».

LA SYMBOLIQUE DES NOMBRES

Dans les quatre versions évangéliques du récit de la multiplication des pains, il est question de cinq pains et de deux poissons. N'y aurait-il pas derrière ces chiffres un langage symbolique à décoder ? Dans l'Ancien Testament, le sens du nombre cinq est lié à ce qui est consacré, mis à part pour Dieu. Par exemple, David et ses compagnons obtiennent du prêtre Ahimélek cinq pains destinés à être offerts sur l'autel.



Crédit photo : Berthold Werner
Détail de la mosaïque de l'église de la
Multiplication, située à Tabgha, en Israël

Dans le langage symbolique du quatrième évangile, le chiffre a la même signification que dans l'Ancien Testament. Il s'applique à ce qui est saint, consacré, mis à part pour Dieu. À preuve, on relève parmi les mots employés cinq fois dans l'évangile de Jean : *agios*, saint ; *anohen*, d'en haut ; *basileia*, royaume.

Le symbolisme des nombres qui s'applique à la Pâque dans le quatrième évangile est celui du chiffre dix. La Pâque juive, qui commémore la dixième plaie d'Égypte, se célèbre le dixième jour du premier mois de l'année. Le symbolisme de la Pâque étant lié au dix, il contient le symbolisme des nombres cinq et deux, c'est-à-dire cinq fois deux. Les pains exprimant le symbolisme de cinq, il devenait nécessaire que les poissons soient au nombre de deux. Pour Jean, la multiplication des pains est un repas pascal.

Jean n'a pas créé les symboles des cinq pains et des deux poissons, il les a interprétés en les mettant en relation avec la Pâque nouvelle. Et vous imaginez bien que ce n'est pas moi qui ai inventé tous ces calculs symboliques : je les ai empruntés à un savant article publié en 1967 dans la sérieuse *Revue des sciences religieuses* de l'Université de Strasbourg.

Rendons grâce à Dieu qui se révèle à nous à travers des signes liés à notre vie quotidienne, dont le partage du pain. Souvenons-nous, cependant, que « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ».

YVON POMERLEAU



L'INGÉNOSITÉ DE LA VIE

Il y a deux cosmos. Celui devant lequel on se sent si petit en regardant le firmament et l'autre, qu'on perçoit si grand, si dominant, et qu'on tient pour acquis : notre corps. Éventuellement, grâce aux avancements de la science, de l'intelligence artificielle et de la manipulation génétique, ce cosmos miniaturisé n'aura bientôt plus de secrets pour nous, peut-être même concernant la création de la vie elle-même.

Une galaxie comme la Voie lactée peut contenir de 200 à 400 milliards d'étoiles et au minimum 100 milliards de planètes. Il peut y avoir environ 2 000 milliards de galaxies dans l'Univers observable. Ces chiffres sont des estimations, et non des certitudes. Pour sa part, l'autre cosmos orienté vers l'infiniment petit, c'est-à-dire notre propre organisme, serait composé de 30 000 milliards de cellules !

La vie est une merveille en soi. Elle est une force à l'œuvre dans l'Univers sous la forme d'un champ d'énergie invisible, auquel toute chose est reliée. Ce champ énergétique, qu'on peut appeler l'homéostasie, connecte et régule tous les processus qui permettent à l'organisme de maintenir un état interne stable, des plus grands aux plus petits. C'est une puissance opérante et inhérente à l'humanité même, omniprésente au cours de l'évolution de l'humain tel un « hasard dirigé », selon Teilhard de Chardin.

LA CAUSE FINALE

L'ingéniosité de la vie s'incarne non seulement dans l'infiniment petit, mais aussi dans l'ordre. Aristote expliquait l'ordre naturel de cette manière. Il identifiait quatre causes pour expliquer le processus cohérent de la nature, et l'ingéniosité de la vie émergeait de la cause finale.

Ainsi, pour expliquer la pluie, il y avait la cause matérielle (les nuages), la cause efficiente (la vapeur d'eau qui se refroidissait) et la cause formelle (la forme ou la nature de l'eau qui tombait). Puis, il pleuvait parce que les plantes et les animaux avaient besoin d'eau pour croître. Dès lors, la goutte d'eau avait une finalité, le « Dessein de Dieu » ou la cause finale.

« Je demande à mes frères les arbres de me parler de vie. Le cerisier me répond en donnant, en fleurissant et en produisant une nouvelle semence de vie. »

La vie est organisée merveilleusement. Elle fait mystérieusement son chemin et nous performons, en nous en préoccupant assez peu. La vie est définie par notre monde mental, et chacun la vit à sa façon. Il y a l'œuvre de la vie et il y a la façon dont nous la percevons. Sous l'angle du perceptif, nous sommes à la fois le problème et la solution. Et, pourvu que le corps fonctionne, nous performons. Nous nous occupons de notre style de vie, que nous avons tendance à idéaliser. Nous tenons pour acquises notre vie et notre santé. Mais une fois malade, le corps impose sa présence.

Même si nous pouvons transplanter des organes en remplaçant celui qui est malade, que nous pouvons cloner la vie telle une photocopie, nous demeurons totalement ignorants de l'autonomie de son auto-organisation. Le flux vital, continu et cohérent, demeure totalement de l'ordre du mystérieux.

Quant au cosmos intersidéral, il impose rapidement son immensité. Ses entités sont à la fois dans et hors de notre monde. Nous pourrions probablement bientôt avoir le droit de cloner des êtres humains, mais de là à pouvoir cloner une étoile, ce n'est pas pour demain !

DENIS GAUTHIER ET PIERRE BRULÉ

L'AMOUR A BESOIN DE LA RÉPÉTITION

Il n'est plus possible de douter de la place de l'amour dans les évangiles, et en particulier dans celui de saint Jean ! Je suis plus que jamais convaincu que l'amour est au cœur de la Bonne Nouvelle... mais cela ne facilite pas nécessairement la tâche du prédicateur qui ne veut pas trop se répéter.

La première question qui me vient à l'esprit porte justement sur la répétition. Est-ce une si mauvaise chose que cela ? Dans notre vie, il n'y a pas que l'amour qui invite à répéter des questions et des affirmations. Avez-vous déjà pensé comment la vie serait impossible sans les répétitions ? Combien de gestes répétons-nous chaque jour, du matin au soir, de façon plus ou moins identique ? Il n'y a pas mille façons de marcher, sinon en mettant un pied devant l'autre.

Notre vocabulaire quotidien se réduit sans doute à quelques centaines de mots. La répétition des mots permet de souligner quelque chose d'important. Un professeur répétera la même règle de grammaire plusieurs fois pour qu'elle rentre dans la tête de l'écolier. L'amour, même le plus créatif, a besoin de répéter certains gestes comme certaines paroles.

Dans le passage évangélique de Jean (21, 15-19), Jésus pose trois fois à Pierre la même question : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » Il reçoit trois fois une réponse similaire : « Toi, tu le sais : je t'aime. » Le chiffre trois apparaît tellement souvent dans la Bible que nous sommes amenés à nous interroger sur son symbolisme.

LE CHIFFRE TROIS

On le trouve tout au long de la vie de Jésus. Les mages venus adorer Jésus lui offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Jésus enfant reste dans le temple de Jérusalem, alors que ses parents le cherchent pendant trois jours. Jésus croissait en sagesse, stature et grâce. Lors de son baptême, l'Esprit descend sur Jésus et la voix du Père se fait entendre : on y trouve les trois personnes divines. Au désert, Jésus est tenté trois fois par Satan. Parmi les douze apôtres, Jésus en choisit trois pour vivre des moments privilégiés. Lors de la crucifixion, il y a eu trois heures de ténèbres sur la terre. « Il y en a trois qui rendent témoignage : l'Esprit, l'eau et le sang. »

On pourrait poursuivre longuement la liste, mais revenons à la triple confession d'amour de Pierre. Elle fait écho au triple reniement du même apôtre de Jésus. C'est avec la même assurance que Pierre renie Jésus et lui exprime son attachement. La triple confession de Pierre entraîne un triple envoi en mission : « Sois le pasteur de mes brebis. » Saint Augustin dira que « paître le troupeau est une tâche de l'amour ».

À chacun, chacune de nous aujourd'hui, le Seigneur pose la même question : « M'aimes-tu ? M'aimes-tu vraiment ? » Que répondons-nous ?

YVON POMERLEAU

Credit photo : Karim Manjra/Unsplash)





Crédit photo : Joshua Earle/Unsplash)

LE TEMPS DE SE PRENDRE EN MAIN

Qui dirige ma vie ? Qui contrôle mes décisions ? Qui m'influence au point où je me sens honteux de ne pas avoir fait ce que je voulais faire au plus profond de moi ou de ne pas avoir exprimé le fond de ma pensée ?

J'ai peur d'être jugé, j'ai peur de décevoir, j'ai peur de ne pas être à la hauteur, j'ai peur d'échouer. La peur paralyse. La peur immobilise. Quand on meurt, on est immobile. Êtes-vous mort ? Un mort-vivant.

VOTRE VIE EST UN CHEF-D'ŒUVRE

Vous pouvez décider de ne pas être un mort-vivant, vous pouvez décider de prendre votre vie en main et de créer votre vie, comme un artiste sculpte de ses propres mains une œuvre qui, après beaucoup d'efforts et de persévérance, devient un chef-d'œuvre. La plus belle œuvre que l'on peut créer, c'est sa propre vie.

Une vie est une sculpture que l'on doit travailler, façonner, et qui est continuellement en transformation. Il y a la transformation physique ; il y a aussi, d'une manière moins visible, la transformation psychologique, qu'il illustrent nos traits de personnalité. Cette personnalité se développe plus ou moins harmonieusement selon les parents, les amis ou ennemis rencontrés dès son plus jeune âge.

Les difficultés, les reproches reçus, le soutien ou l'absence des parents peuvent hypothéquer notre confiance. Pour nous protéger contre ce qui nous a fait mal, nous nous sommes repliés sur nous-mêmes. Nous avons décidé d'agir de manière à ne pas déplaire à ceux que nous aimons. Nous voulons tellement être aimés ! Nous avons construit une image ou une carapace pour nous protéger, pour diminuer la douleur de ne pas être aimé ou d'être persécuté.

Toute l'énergie consacrée à nous protéger est autant d'énergie non disponible pour créer notre propre vie. Ainsi, nous vivons avec peu d'énergie, nous sommes facilement fatigué, peu motivé et surtout paralysé face à des décisions que nous devrions prendre pour être heureux.

Malheureusement, nous acceptons avec docilité de ne rien décider. Nous nous croyons incapable d'aller là où notre instinct ou notre désir intérieur voudrait nous amener. Nous avons pour ainsi dire la queue entre les jambes et, par voie de conséquence, nous sommes malheureux, et nous blâmons la vie et les autres pour nos malheurs et notre pauvre existence qualifiée d'ennuyante.

PRENDRE LE CONTRÔLE DE SA VIE

Le temps est venu de nous prendre en main, de prendre le contrôle de notre vie. Que peut-il m'arriver si je prends la décision que je veux prendre tout au fond de moi, mais que j'ai peur de prendre ? Que peut-il m'arriver ? Mes parents seront-ils déçus ?

Je ne serai pas capable de réussir... Pourquoi ? Au fond de nous-même, n'y a-t-il pas une petite voix qui voudrait poser des gestes qui nous stimuleraient ? Posez-vous la question suivante : est-ce que je continue d'être malheureux pour les autres ou je fais confiance à la vie ? Je peux décider dès maintenant de prendre ma vie en main, comme tous ceux et celles qui ont réalisé de grandes choses de leur vie et qui ont vécu des échecs temporaires.

Ces échecs temporaires ont été autant de paliers à franchir pour atteindre les plus grands sommets. Voyez la vie comme une montagne que vous escaladez. Ce ne sera pas toujours facile, mais l'atteinte de nouveaux paliers sera tellement gratifiante et même enivrante ! Plus le niveau atteint sera élevé, plus vous pourrez voir loin et vous aurez une meilleure compréhension de vous-même et de la vie.

Si vous vous contentez d'escalader une petite colline, vous serez peu fier de vous, donc malheureux. Allez, décidez dès maintenant d'atteindre les plus hauts sommets. Pour ce faire, prenez votre vie en main, prenez votre destin en main. Votre vie vous appartient et vous en êtes le seul responsable.

PIERRE FARAH-LAJOIE

L'UNIVERS FASCINANT DES RÊVES

Le sommeil est naturel, mais on dirait qu'il nous amène vers un autre monde, celui des rêves. Chaque nuit, on « voyage », mais sans trop savoir où l'on s'en va. Depuis la nuit des temps, les rêves nous fascinent et nous intriguent ; et tout comme la vie, leur existence demeure un mystère en soi.

Jadis, les rêves et les visions étaient associés directement au divin, comme des moyens de communication utilisés par les dieux pour prendre contact avec l'humain afin de transmettre leurs volontés. Par exemple, on peut lire dans la Bible que, lors de la naissance de Jésus, le roi Hérode demanda aux mages de lui faire savoir où se trouvait ce nouveau-né, afin qu'il « puisse aussi lui rendre hommage ». Mais les mages furent « divinement avertis » dans un rêve de ne pas retourner voir Hérode et « ils regagnèrent leur pays par un autre chemin » (Matthieu 2, 12).

LA SIGNIFICATION DES RÊVES

Au XX^e siècle, l'analyse des rêves a pris une place prépondérante avec la psychanalyse, car son étude pouvait nous mener à la compréhension des contenus inconscients. Selon cette approche, de 90 à 95 % de la structure psychique est comparable à un iceberg immergé dans l'eau, qu'on ne voit pas. Ainsi, les psychanalystes ont établi un manuel des significations des éléments apparaissant dans un rêve. Par exemple, une forme allongée était liée au masculin, comparativement à une forme ronde, associée au féminin. Dans cette perspective, le sens et la signification des rêves proviennent de l'extérieur de soi.

À l'opposé, l'approche gestaltiste considère que les rêves sont intimes et privés, c'est-à-dire que seul l'auteur du

rêve peut lui donner une signification. Ainsi, rêver qu'on est dans un avion peut signifier pour l'un la liberté et l'envie de voyager, et évoquer pour l'autre le mal d'oreilles et l'anxiété. Rêver qu'on possède des ailes peut également signifier pour certains le besoin de s'envoler et de se délivrer, mais pour d'autres l'envie de transformation et de transcendance.

UN CINÉMA MYSTIQUE

Dans un rêve, les images se déroulent comme si nous étions dans un film : des émotions émergent par rapport à ce que nous voyons et entendons, et notre corps réagit en bougeant, en sursautant, en gémissant, en criant... Cependant, les rêves ne sont pas les films cohérents auxquels nous sommes habitués, mais une sorte de cinéma mystique qui peut nous aider à en apprendre davantage sur nous et notre perception du monde.

Comment faire pour essayer de les comprendre ? Il existe une technique très simple qui consiste à écrire le rêve pendant qu'on s'en souvient, en laissant libre cours à son déroulement, sans réflexion, sans jugement, sans esprit critique, et en en faisant une description aussi détaillée que possible, avec un vocabulaire précis. Ensuite, il faut réécrire le rêve en essayant de le décoder à sa façon, en considérant chacun des éléments comme une partie de soi pour que le sens émerge d'une façon spontanée.

Lorsqu'on rêve, on est dans un état de perte de conscience. Lorsqu'on dort, il y a une diminution notable de nos capacités de réflexion, de décision, de raison, de remémoration et de contrôle, tous des attributs précieux à l'être humain. Il en est de même pour une sieste. On aime tous bien dormir et bien rêver, car il s'agit de l'endroit essentiel de ressourcement et d'apprentissage de l'abandon.

DENIS GAUTHIER ET PIERRE BRULÉ



OSER CHANGER... LA FRATERNITÉ

Depuis près d'un an et demi, notre famille humaine vit une crise sanitaire de grande ampleur, qui met en exergue plusieurs problématiques de vie en société. Peur, désespoir, découragement, deuil, suspicion réciproque, érection de barrières, monde fragmenté et divisé sont quelques-uns des constats soulignés.

Dans son discours adressé aux ambassadeurs accrédités auprès du Saint-Siège en février dernier, le pape François a relevé quelques-uns des enjeux concernant les dimensions économiques, sociales, environnementales, politiques et démocratiques, tout en soulignant également la dimension anthropologique de la crise mondiale que nous traversons.

François propose d'approfondir des liens de confiance réciproque entre les nations, en y intégrant le dialogue et un esprit de partage entre les diverses religions en vue d'édifier le bien commun de l'humanité, dans sa dimension tant sociale que spirituelle.

Je vous exhorte, si ce n'est pas déjà fait, à lire ce discours, qui non seulement met en relief les risques et les conséquences de cette crise mondiale, notamment l'égoïsme et la culture du rejet, mais porte aussi le souci de montrer qu'il existe des opportunités pour édifier un monde plus humain, plus équitable, plus solidaire et pacifique.

LA VALEUR DE LA VIE HUMAINE

Devant la crise causée par la pandémie de COVID-19, le pape rappelle la valeur de la vie humaine avec sa dignité à chaque instant de son itinéraire terrestre, en soulignant combien c'est un devoir essentiel de protéger la vie humaine dans chacune de ses phases :

« Toute personne humaine est une fin en soi, jamais un simple instrument à évaluer seulement en fonction de son utilité. Elle est créée pour vivre ensemble dans la famille, dans la communauté, dans la société où tous les membres sont égaux en dignité. C'est de cette dignité que dérivent les droits humains, et aussi les devoirs, qui rappellent, par exemple, la responsabilité d'accueillir et de secourir les pauvres, les malades, les marginaux. Si on supprime le droit à la vie des plus faibles, comment pourra-t-on garantir avec efficacité tous les autres droits ? »

-
Pape François

François appelle à un accès universel aux soins de base, à des services médicaux locaux de qualité, à des structures sanitaires appropriées aux exigences réelles de la population concernée, à la disponibilité de thérapies et de médicaments, aux progrès médicaux et scientifiques ainsi qu'à une distribution équitable des vaccins. En même temps, il souligne l'importance d'avoir des comportements personnels responsables et un engagement constant de chacun pour sa santé et celle des autres.

UNE ÉCONOMIE AU SERVICE DE LA PERSONNE

Devant l'exploitation aveugle des ressources naturelles et le réchauffement progressif de la planète, le pape demande une collaboration internationale en vue de prendre soin de notre maison commune qu'est la terre en promouvant des solutions partagées à long terme.

Dans les dimensions économiques et sociales reliées à la crise mondiale, François souligne l'adoption par les gouvernements de mesures restrictives de la liberté de circulation, la fermeture des commerces et d'activités productives, les conséquences sur l'emploi, la vie des familles et de couches entières de la société, dont les plus faibles.

Passons d'une économie basée sur l'exploitation et le rejet des personnes et des ressources naturelles à une économie mise au service de la personne et non l'inverse, en vue d'être au service du développement intégral de l'être humain, car on ne peut s'en sortir tout seul. Chaque personne a droit aux moyens nécessaires et suffisants pour une existence décente.

Le pape énonce alors plusieurs dangers qui menacent notre vie en société : exploitation, corruption, cybercriminalité, torture, violation des droits de la personne, crise des migrations, réfugiés, déplacés, etc. Il note qu'à la racine de nos problématiques se trouve une crise d'envergure politique et des valeurs démocratiques.

DES DROITS PRIMORDIAUX

Deux droits fondamentaux du citoyen sont primordiaux, affirme François : celui d'exprimer son opinion sur les devoirs et les sacrifices qui lui sont imposés et celui de ne pas être contraint d'obéir sans avoir été entendu. Est-ce que tous et toutes concourent au bien de la société? Prenons-nous en considération des opinions différentes dans une confrontation honnête?

François fait appel à un dialogue inclusif, pacifique, constructif et respectueux entre toutes les composantes de la société civile, dépassant les tendances trop personnelles face au nécessaire respect de l'État de droit. Il en va de même sur le plan international : les organisations internationales doivent retrouver leur vocation essentielle à servir la famille humaine pour préserver la paix et la vie de toute personne.

L'EXIGENCE DE PAIX

Étant donné l'insuffisance de la dissuasion nucléaire, il invite les nations à un effort dans le domaine du désarmement et de la non-prolifération des armes nucléaires, chimiques et conventionnelles.



« Nous sentons grandir toujours davantage l'exigence de paix, d'une paix qui n'est pas seulement l'absence de guerre, mais une vie pleine de sens, organisée et vécue dans la réalisation personnelle et dans le partage fraternel avec les autres. »

Pape François

François mentionne également l'impact de la crise sanitaire en regard des enjeux entourant la liberté de pensée, de conscience, de religion, de protection des lieux de culte et des libertés fondamentales, en limitant le culte, les activités éducatives et caritatives des communautés de foi : aspects fondamentaux de la personnalité

humaine et de la société qui ne peuvent être effacés ! La dimension spirituelle et morale de la personne ne peut être considérée comme secondaire par rapport à la santé physique... *Un bon soin du corps ne peut jamais faire abstraction du soin de l'âme.*



FRATERNITÉ ET ESPÉRANCE

Plus que jamais, cette dernière année nous aide à réaliser combien toute personne a profondément besoin de relations humaines signifiantes, par exemple : passer plus de temps en famille, bien le plus précieux de l'humanité, berceau de toute société civile, redécouvrir les relations les plus chères, soutenir les victimes de violence en famille, etc.

Dans sa conclusion, le pape affirme que la fraternité est le véritable remède à la pandémie et aux nombreux maux qui nous ont frappés. Fraternité et espérance sont des

remèdes dont le monde a besoin aujourd'hui, autant que des vaccins.

Oserons-nous embarquer sur ce chemin de fraternité ?

Texte reproduit avec l'autorisation de l'auteur, initialement publié en juin 2021 dans la revue web *Chemins franciscains*, vol. 126, no 2.

CHRISTIAN RODEMBOURG

QUI EST JÉSUS POUR MOI ?

Notre vie quotidienne est remplie de questions. Il y a des questions banales et d'autres plus existentielles ; il y a des questions qui portent sur le comment et d'autres sur le pourquoi des choses. Dans la Bible, les questions sont multiples.

À l'ange qui lui annonce qu'elle va concevoir un fils, Marie demande : « Comment cela va-t-il se faire ? » Jésus s'adressera à son Père sur la croix avec un cri : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » N'ayons pas peur des questions dans notre vie de foi si elles sont l'expression d'un désir de connaître et de voir Dieu !

Pour un chrétien, la question la plus chère – dans le double sens de coûteuse et chérie – est celle qui porte sur l'identité de Jésus. La réponse que Jésus lui-même a donnée à ses disciples est toujours actuelle. Jésus leur dit :

« Je n'ai pas cessé de vous le dire. » Pendant toute sa vie terrestre, Jésus s'est révélé, il a dit qui il était à travers son enseignement et peut-être plus encore par ses gestes, ses miracles.

Jésus s'est montré comme étant lié à Dieu, comme ayant l'autorité de Dieu, comme envoyé de Dieu pour faire connaître Dieu. Jésus s'est révélé être un sauveur avec un cœur miséricordieux, un cœur attentif à toutes nos misères, nos faims, nos maladies, nos péchés.

La question de Jésus aujourd'hui n'est pas de l'ordre de la théologie spéculative. Ce n'est pas celle que les Pères de l'Église ont débattue à propos de la double nature humaine et divine de Jésus. Sans écarter cette dimension objective de notre foi, Jésus nous interpelle sur notre relation à lui : pour vous, pour toi, qui suis-je ? Qui suis-je dans ta vie quotidienne ? Si nous partageons tous le même Credo, la même profession de foi, chacun de nous a sa propre façon d'exprimer sa relation à Dieu, à Jésus, à partir de ses expériences humaines.

LES VISAGES DE DIEU

Si je me réfère à mon propre cheminement de foi, j'ai été amené à rencontrer Dieu sous des visages différents au fil des événements de ma vie. Le Dieu de mon adolescence était le Dieu grand et tout-puissant qui se révèle dans la beauté de la nature, dans le chant des oiseaux. Le Dieu que j'ai trouvé au Rwanda pendant le drame du génocide était un Dieu confronté au mystère de la souffrance : j'y ai trouvé Jésus souffrant dans les victimes de la persécution, dans la fuite des réfugiés.

Découvrir Dieu en Asie, c'est le reconnaître présent dans d'autres religions que celle dans laquelle je suis né et ai grandi.

Jésus est encore présent parmi nous aujourd'hui. Il nous l'a promis : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des temps. » L'eucharistie nous permet de proclamer notre foi en Jésus : « Gloire à toi qui étais mort, gloire à toi qui es vivant, notre Sauveur et notre Dieu. Viens, Seigneur Jésus ! »

YVON POMERLEAU



QUI EST MON PROCHAIN ?

Dans ce texte, je propose une analyse de la parabole du bon Samaritain (Lc 10, 30-36) :

³⁰ En réponse, Jésus lui dit : « Il y avait un homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho, quand il fut attaqué par des brigands. Ils lui arrachèrent ses vêtements, le rouèrent de coups et s'en allèrent, le laissant à moitié mort.

³¹ Or il se trouva qu'un prêtre descendait par le même chemin. Il vit le blessé et, s'en écartant, poursuivit sa route.

³² De même aussi un lévite arriva au même endroit, le vit, et, s'en écartant, poursuivit sa route.

³³ Mais un Samaritain qui passait par là arriva près de cet homme. En le voyant, il fut pris de compassion.

³⁴ Il s'approcha de lui, soigna ses plaies avec de l'huile et du vin, et les recouvrit de pansements.

Puis, le chargeant sur sa propre mule, il l'emmena dans une auberge où il le soigna de son mieux.

³⁵ Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent, les remit à l'aubergiste et lui dit : « Prends soin de cet homme, et tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rembourserai moi-même quand je repasserai. »

³⁶ Et Jésus ajouta : « À ton avis, lequel des trois s'est montré le prochain de l'homme qui avait été victime des brigands? »

AIMER SON PROCHAIN

Lorsque le docteur de la Loi demande à Jésus ce qu'il faut faire pour obtenir la vie éternelle, on s'entend qu'il connaît déjà la réponse par cœur : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ton énergie et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même » (Lc 10, 27). Il est légiste et il récite cet extrait au moins deux fois par jour dans sa prière. Dans son phylactère en cuir qu'il met sur son front, il porte cette même parole. Il appelle Jésus « Maître », car il veut discuter avec un autre théologien. Les docteurs de la Loi adorent ça !

Moi, je suis portée à croire que cette question est une sorte d'introduction à une deuxième question, sa « vraie » question : « Qui est mon prochain ? » Il voulait probablement avoir avec Jésus une « joute théologique », comme le font tous les rabbins jusqu'à aujourd'hui.

Pour un Juif, le prochain est le non-ennemi : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi » (Mt 5, 43). Dans sa parabole, Jésus ne donne pas de détails sur l'homme

blessé. Ce dernier n'a pas d'étiquette. On ne sait pas s'il est Juif, Samaritain, Pharisien, Grec ou Romain. C'est un être anonyme, et le choix est tout à fait volontaire de la part de Jésus.

Le chemin de Jérusalem à Jéricho est difficile ; il s'agit d'une route déserte et abrupte, où il y a souvent de mauvaises rencontres. Le voyage se fait à pied, et les gens préfèrent partir en caravane pour éviter d'être violentés et volés. Malheur à celui qui voyage seul !



Crédit illustration : Annie Vallotton

TROIS RENCONTRES

D'abord, un prêtre surgit sur le chemin. La fonction du prêtre est essentiellement de faire des sacrifices au Temple, de tuer « liturgiquement » les animaux et de les déposer sur un autel auquel on met le feu. Le temple de Jérusalem a été comparé à un gigantesque abattoir à ciel ouvert. Le texte ne dit pas si ce prêtre allait ou revenait du Jérusalem. S'il se rendait au Temple pour officier, le contact du sang ou d'un cadavre l'aurait rendu impur pour le service. Il lui était donc strictement défendu de toucher au blessé (Nb 19, 11-22).

Ensuite, on voit apparaître la figure du lévite. Assistant secondaire du prêtre, il est soumis aux mêmes règles que son supérieur. La pratique de sa religion lui a interdit la compassion. Alors, il s'agit d'une obéissance stricte de la Loi, ce que Jésus n'acceptait pas.

Finalement arrive le Samaritain, un citoyen du nord de la Palestine, méprisé des Juifs qui le considéraient comme hérétique. On qualifiait les Samaritains de « sang-mêlé ». L'animosité était réciproque. Le fait que Jésus choisisse un Samaritain avait de quoi « scandaliser » les auditeurs, en particulier le docteur de la Loi.

Et c'est le Samaritain qui soigne le blessé, avec les moyens du bord et ses provisions. Ainsi, il utilise de l'huile et du vin pour désinfecter ses blessures. Il le place sur sa monture, marche à côté de lui, le mène dans une auberge et paye pour lui.

QUESTION RETOURNÉE

Jésus ne répond donc pas directement à la question du docteur de la Loi, mais il l'invite à transformer sa pensée et son cœur. Ainsi, Jésus ne demande pas si le blessé était le « prochain » des trois personnages qui l'ont rencontré, mais plutôt lequel des trois était le « prochain » du blessé.

Le légiste est un Juif pieux, il veut faire les choses comme il faut. Il enseigne aux autres comment agir pour plaire à Dieu. Il veut être en règle, ce qui est facile quand on sait qui est notre prochain. Il aimerait avoir un « portrait-robot » du prochain !

La leçon de Jésus est claire. Il essaie de nous faire comprendre que ce n'est pas moi qui choisis mon prochain, mais plutôt lui qui me choisit et qui fait de moi son

prochain. En outre, il arrive lorsqu'on ne l'attend pas et souvent, il est celui qui « dérange mon agenda ».

VIVRE L'ÉVANGILE À TOUTE HEURE

Il y a quelques années, j'ai été témoin de ce qu'a dit Jésus. Un soir, je me trouvais à bord d'un autobus de la ligne 45, qui roulait sur l'avenue Papineau en direction sud. Il était autour de 17 heures et il faisait un temps épouvantable ! Il « pleuvait à seaux », comme on dit, et il faisait déjà noir ! L'autobus était plein de gens fatigués après leur journée de travail.

À l'arrêt de la rue Beaubien, un monsieur aveugle monte dans l'autobus. Un passager lui cède sa place tout près de la chauffeuse. L'homme est inquiet, car il veut descendre au coin de la rue Mont-Royal pour aller au McDonald's, qui se trouve au coin de Papineau. Plusieurs fois, il demande à la dame qui conduit l'autobus : « Est-ce qu'on est à Mont-Royal ? » Patiemment, celle-ci lui répond : « Non, monsieur, je vais vous avertir quand on sera rendus. »

Finalement, on arrive à Mont-Royal, mais l'arrêt se trouve à quelques mètres avant le coin de rue. Le McDonald's est situé de l'autre côté de la rue. La conductrice informe le passager qu'il est arrivé à son arrêt, et il descend. Alors, le monsieur tourne à gauche puis à droite. Il se retourne, il est évident qu'il est déboussolé et ne sait pas où aller. Alors, la chauffeuse se lève et descend de l'autobus. Elle prend le monsieur par le bras et ils se dirigent ensemble au McDonald's. Durant 5 minutes environ, nous tous, les gens qui se trouvaient dans l'autobus, avons regardé cette scène en silence. On aurait pu entendre une mouche voler...

J'étais émerveillée et tellement émue ! C'était l'Évangile mis en pratique ! Arrivée à mon arrêt et avant de descendre, j'ai dit à la chauffeuse : « Madame, vous avez fait ma journée ! » Je n'ai jamais oublié cet incident.

Nous devons demander au Seigneur de nous rendre attentifs aux signes. Il y a toujours des gens qui ont besoin de nous ; à nous d'accepter parfois de bousculer notre emploi du temps.

MARGUERITE DENHEZ-ZEITOUNI

A teal-tinted photograph showing a group of people sitting around a table. In the foreground, a person's hands are visible holding a white coffee cup. To the right, another person's hands are also holding a white coffee cup. The background shows the arms and hands of other people at the table. The word "CONVERSATIONS" is written in large, white, bold, sans-serif capital letters across the center of the image. Below the text is a short horizontal white line.

CONVERSATIONS



Sœur Lorraine Caza, c.n.d.

LORRAINE CAZA : « ESPÉRER CONTRE TOUTE ESPÉRANCE »

En entrevue, sœur Lorraine Caza, c.n.d., parle de son enfance, de sa vie en communauté religieuse, de sa foi profonde en Dieu et de sa passion pour l'enseignement. Elle a été supérieure des Sœurs de Notre-Dame de 1996 à 2006, et doyenne de la Faculté de théologie du Collège universitaire dominicain, à Ottawa.

Sœur Lorraine Caza est née à Saint-Jean-sur-Richelieu au sein d'une famille bilingue et très ouverte aux différentes cultures, son père étant Québécois et sa mère, originaire de la Nouvelle-Écosse. Durant son enfance, elle a vécu une grande épreuve : la mort de son père lorsqu'elle avait neuf ans. « Il avait une tumeur cancéreuse au cerveau. Évidemment, cela a changé bien de choses ! Mais ma mère était une femme qui a montré beaucoup de force, de résilience et d'organisation. Elle a tout fait pour qu'on souffre le moins possible du départ de notre père », se rappelle-t-elle.

Très jeune, elle a connu les Sœurs de la congrégation de Notre-Dame, la communauté dont elle fait maintenant partie, car elle a fait ses études primaires et secondaires au pensionnat de Saint-Jean, puis les quatre années d'études classiques au Collège Marguerite-Bourgeois, à Montréal.

LA VIE RELIGIEUSE

À l'âge de vingt ans, elle décide de devenir sœur de la congrégation de Notre-Dame pour « donner sa vie », un souhait qu'elle caressait depuis l'âge de six ans, lorsqu'elle a fait sa première communion. Sa mère accepte avec peine sa décision d'entrer dans une communauté religieuse.

« C'est maintenant que je réalise ce que j'ai demandé à ma mère. À cet âge-là, on pense plus à ce qu'on se demande à soi-même. On n'est pas conscient des autres. Ma mère avait l'air tellement en possession de ses moyens que je ne me suis pas inquiétée à penser que mon départ allait l'affecter beaucoup. Je pense que je n'ai pas su voir les signes qu'elle m'a donnés. »

Une personne clé durant son discernement spirituel a été Mgr Lucien Labelle, qui était aussi professeur de philosophie et animateur de vie culturelle, intellectuelle et spirituelle. Il a créé la Fondation de la vidéo religieuse (maintenant connue comme la Fondation Lucien-Labelle), dont la mission est de contribuer à la production d'émissions de télévision et de radio, pour mettre en relief les réalités de la foi, particulièrement de la foi chrétienne.

LES ÉTUDES SUPÉRIEURES

Lorraine a fait des études en mathématiques à l'Université Notre-Dame, aux États-Unis. Ainsi, elle peut enseigner toutes les matières du secondaire, notamment les mathématiques, ce qui lui donne beaucoup plus d'autorité auprès des élèves, dans le contexte social de la Révolution tranquille des années 1960.

« Un jour, un de mes professeurs m'a dit : "Moi, je suis allé à la messe dans ma paroisse. Si moi, je faisais en mathématiques ce que le curé a fait dans son homélie, je perdrais mon emploi immédiatement." Intérieurement, je me suis dit qu'il devait y avoir un moyen en théologie d'être aussi rigoureux qu'en mathématiques. »

-
Lorraine Caza

Sœur Caza avait toujours rêvé d'avoir la possibilité d'approfondir sa connaissance de la parole de Dieu en faisant des études en théologie. Un jour, la supérieure générale de la congrégation lui annonce la bonne nouvelle : elle peut s'inscrire au Collège universitaire dominicain, à Ottawa, qui vient tout juste de recevoir l'autorisation d'admettre des femmes comme étudiantes régulières. Elle devient ainsi la première et seule étudiante régulière. « On était en 1967, ils voulaient que je reste et que je sois le plus à l'aise possible... Lorsque je pense à l'ensemble de ma formation chez les Dominicains, je pense que je me suis toujours sentie bien. »

L'ESPÉRANCE CONTRE TOUTE ESPÉRANCE

Après avoir obtenu une maîtrise des arts en théologie, un doctorat à l'École biblique et archéologique de Jérusalem et finalisé la rédaction de sa thèse doctorale à Fribourg, en Suisse, Lorraine donne son premier cours au Collège dominicain. Celui-ci est axé sur l'espérance, qu'elle décrit comme sa « couleur de base ». Lorsqu'elle prépare son cours, elle a l'occasion de lire l'œuvre *Théologie de l'espérance*, du théologien allemand Jürgen Moltmann.

« J'ai eu la grâce d'avoir une grippe qui m'a gardée deux jours à la maison. Pendant ces jours, j'ai lu sans arrêt. L'espérance chrétienne, c'est l'espérance contre toute espérance, disait saint Paul. L'espérance est au cœur de toute ma vie et certainement de toute ma réflexion théologique, avec le Mystère pascal : la passion, la mort et la résurrection de Jésus. »

-
Lorraine Caza

Sœur Caza explique que Moltmann ne parle jamais de la passion de Jésus sans parler de sa résurrection. Il ne parle jamais de la résurrection de Jésus sans parler de ta résurrection, de notre résurrection finale. Il ne parle jamais de la résurrection finale en la détachant de la résurrection de Jésus.

Dans sa thèse doctorale, Lorraine Caza analyse le cri de Jésus sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Elle passe plusieurs années de sa vie à réfléchir sur ce petit bout de phrase contenu dans l'évangile de Marc et celui de Matthieu. « Je pourrais reprendre toute la théologie à partir de cette phrase. Pour moi, ce n'est pas un cri de désespoir, mais c'est un cri qui dit jusqu'où Dieu est prêt à venir nous rencontrer dans nos misères les plus profondes. »

« Quand un arbre tombe, on l'entend ; quand la forêt pousse, pas un bruit. » Avec ce proverbe, sœur Caza fait référence à la crise actuelle liée à la pandémie de coronavirus. Se définissant comme une personne d'espérance contre toute espérance, elle affirme qu'il y a des signes subtils qui se manifestent au quotidien, des transformations profondes qui se travaillent quasiment sous la terre et qui feront émerger des changements positifs dans toutes les sphères de la vie humaine.

MIRIAM CASTRO



André Franche

ANDRÉ FRANCHE : « LA PROVIDENCE SE LÈVERA TOUJOURS AVANT LE SOLEIL »

André Franche est un aventurier à la mémoire prodigieuse. En entrevue, il nous parle de sa vie comme missionnaire laïc en Amérique du Sud, des enseignements du père Eusèbe Ménard, de sa famille, de sa foi et de son dévouement pour faire une différence dans la vie des personnes démunies.

André est né dans la campagne québécoise, à Saint-Hermas, un village situé à 55 km de Montréal. Il étudie et travaille dans la ferme familiale lorsque, à l'âge de seize ans, en lisant le livre *21 ans chez les Papous*, d'André Dupeyrat, un missionnaire français ayant vécu en Papouasie, il réalise qu'il veut partir en mission. Évidemment, à l'époque, le seul moyen d'aller en mission est de le faire avec une communauté religieuse.

On lui conseille d'aller au Collège Saint-Jean-Vianney pour chercher sa voie. Sur place, le père Doucet lui demande pourquoi il veut devenir prêtre. « Moi, je n'avais pas pensé à ça, je voulais juste aller en mission pour aider le monde. Je ne me souviens plus de ce que je lui avais répondu. Mais ils m'ont accepté. »

Durant ses études au collège, il rencontre le père Eusèbe Ménard, qui a mis sur pied une mission en Amérique du Sud. En 1964, âgé de vingt et un ans, André part au Pérou pour y travailler et étudier la théologie. Du lundi au vendredi, il fait des études au séminaire : « La théologie ne m'accrochait pas, je la trouvais un peu

aride. » La fin de semaine, il se promène dans les bidonvilles de la banlieue de Lima.

« Un jour, j'ai rencontré des gens qui récoltaient de l'eau pour l'irrigation et qui essayaient de la purifier en utilisant des filtres artisanaux avec du sable. Alors, je me suis mis à chercher des fonds pour les aider à réaliser leur projet le mieux possible. »

-
André Franche

André est ordonné diacre et c'est à ce moment qu'il décide d'arrêter les études, parce qu'il voit que le travail du prêtre ne lui convient pas. Il s'intéresse davantage à des projets concrets, comme la construction et l'administration des écoles techniques au Pérou, et l'édification d'un séminaire en Colombie pour le compte des Missionnaires des Saints-Apôtres. Ainsi, André fait régulièrement l'aller-retour Bogota-Lima, parfois en jeep.

LA RENCONTRE AVEC L'AMOUR

En 1970, Céline Tremblay, une jeune infirmière, arrive à Bogota avec un groupe de coopérants de SUCO pour travailler dans un hôpital à Popayan, une ville située au sud de la Colombie. André et Céline se rencontrent et

commencent à se fréquenter et à se connaître. Au bout de deux ans, ils réalisent qu'ils partagent les mêmes valeurs et ils décident de se marier.

André ne croyait pas pouvoir continuer à travailler pour la mission. Toutefois, le père Eusèbe lui demande de continuer à y collaborer en tant que missionnaire laïc, car il connaît bien les personnes impliquées et les dossiers. Pour le père Ménard, une collaboration réelle entre les prêtres et les laïcs engagés est essentielle pour assurer le développement de la mission. « Père Eusèbe n'avait aucun problème, mais certains missionnaires, avec un esprit plus clérical, n'acceptaient pas qu'un laïc signe les chèques du compte bancaire de la communauté. »

Dans les années suivantes, Céline et André ont quatre enfants. Les trois premiers (Marc-André, Martin et Louise) sont nés en Colombie et le cadet (Michel) à Montréal, pendant que le couple est en vacances.

RETOUR AU QUÉBEC

Après dix-sept ans en Colombie, le couple décide de partir. La guérilla des narcotrafiquants secoue le pays et la violence augmente chaque jour. « Cela devenait dangereux d'y rester avec les enfants, car les attentats à la bombe et les enlèvements contre rançon se multipliaient. »

C'est avec regret qu'ils font leurs valises pour rentrer au Québec. Sans argent, ils savent qu'ils devront recommencer à zéro. Cependant, André nous confie qu'il n'a jamais perdu confiance en la Providence. Et cela a marché ! Quelques jours après leur retour, on lui propose de prendre la direction de la Fondation Père-Ménard, créée en 1970. André accepte immédiatement.

« Au Collège Saint-Jean-Vianney, il y avait un écriteau dans le tournant de l'escalier, c'était la phrase d'Henri Lacordaire : "La seule chose que je sais pour demain, c'est que la Providence se lèvera avant le soleil." Le père Ménard l'avait faite sienne et il nous en parlait souvent. Cette phrase m'a toujours inspiré et me sert aujourd'hui beaucoup dans la collecte des fonds. Si on n'avait pas confiance en la Providence, on ferait souvent des ulcères d'estomac... »

—
André Franche

Grâce à son travail à la Fondation Père-Ménard, André peut rester en contact avec les œuvres qu'il connaît bien en Amérique du Sud. Il y retourne pour visiter les différents projets d'aide humanitaire, comme le Hogar San Pedro, un foyer d'accueil et de convalescence pour les personnes malades, abandonnées et démunies.

GUERRIER DE L'EAU POTABLE

En 2000, André devient président-directeur général des Ailes de l'Espérance. Au début, cet organisme proposait un service de transport aérien pour les missions humanitaires en Amazonie, mais actuellement il appuie la réalisation de projets d'accès à l'eau potable dans les zones les plus isolées du Pérou.

Pour André, garantir l'accès à l'eau potable constitue un point de départ pour redonner une certaine dignité humaine aux plus pauvres. « C'est le moyen le plus efficace de sortir les gens de la pauvreté. » L'approche des Ailes de l'Espérance consiste à faire participer activement les populations locales en leur demandant de fournir la main-d'œuvre non qualifiée et de participer aux formations pour assurer l'entretien des installations. De plus, il est impératif que les comités de gestion de l'eau comptent sur la présence des femmes dans les postes décisionnels, car celle-ci transforme positivement les villages et les mentalités.

André croit vivement à la capacité de résilience de l'être humain. « Par exemple, quand on dit aux gens qu'il faut creuser des kilomètres de tranchées pour mettre en place un projet d'eau potable, la première pensée qui leur traverse l'esprit est qu'ils ne sont pas capables. C'est vrai que le travail est trop long et dur. Mais quand ils réussissent à unir leurs forces et accomplissent la tâche, ils sont tellement fiers ! »

Profondément croyant, André prie tous les jours. « Je demande au Seigneur de m'accompagner dans tout ce que je fais, qu'il fasse fructifier mon travail pour aider davantage de personnes dans le besoin. »

MIRIAM CASTRO



Jean Durandisse

JEAN DURANDISSE : « L'ÊTRE SUPRÊME EST PARTOUT ET DANS TOUS »

Artiste-peintre professionnel, Jean est aussi professeur et consultant en arts visuels. Pour lui, Dieu, l'Être suprême, se trouve dans l'ensemble de la création, à l'intérieur de nous tous et dans tout ce qui nous entoure, visible ou invisible à nos yeux.

Jean Durandisse est né à Léogâne, en Haïti, en 1937, au sein d'une famille de cultivateurs. Il grandit sans électricité, sans télé, sans téléphone, sans voiture. La ville la plus proche se trouve à 15 kilomètres... à pied. À la campagne, personne ne mesure le temps en heures. « On ne pouvait pas dire à quelqu'un : "Écoute, on se donne rendez-vous demain à 9 h." On se disait plutôt : "On se voit demain matin au lever du soleil." » C'est probablement grâce à ce rythme de vie naturel que Jean apprend à regarder attentivement la nature, qui devient son lieu de prédilection, de réflexion et d'inspiration pour créer ses œuvres d'art.

DESSINER SA VIE

À l'âge de sept ans, il déménage en ville chez son oncle, pour faire ses études primaires chez les Frères de l'instruction chrétienne (FIC). En fait, c'est son intérêt pour l'art qui le mène à l'école : « Un jour, j'avais peut-être six ou sept ans, j'ai pris une feuille de bananier comme canevas

et un morceau de bois pour crayon, et j'ai commencé à dessiner. Mon père m'a vu et m'a envoyé à l'école pour que j'apprenne. »

Chez les frères, il apprend beaucoup et obtient toujours d'excellentes notes dans le cours de dessin. En 1960, son talent lui ouvre les portes du Foyer des arts plastiques, à Port-au-Prince. Après huit années d'études et diverses expositions dans la capitale haïtienne, il émigre aux États-Unis et fréquente l'École des beaux-arts de New York, une ville où il habite pendant six ans. Il décide ensuite d'émigrer au Québec, où il poursuit ses études en art et en enseignement à l'Université du Québec à Montréal.

ENVISAGER LA NATURE

Une grande partie de son œuvre plastique est empreinte de souvenirs de sa terre natale. Plus récemment, son esprit créatif et sa quête de nouveaux défis l'ont conduit à développer une collection intitulée *Envisager la nature*. Pour lui, « la nature crée des scènes et lance des messages que nous devons chercher à comprendre ». Pour y arriver, Jean a traversé le Canada pour voir et écouter la nature, sa source d'inspiration. Au cours des vingt dernières années, il a parcouru des îles, des forêts, des baies...

« J'ai fait la Côte-Nord jusqu'à Natashquan pour aller visiter les îles de Mingan, où il y a des monolithes géants, des rochers sculptés par le vent, l'eau et le soleil. Du coup, j'aperçois une forme humaine, dans la géante statue nommée la Dame de Niapiskau. Elle m'a beaucoup inspiré, car elle me rapproche de la nature. »

Jean Durandisse

Un autre objectif du projet est de sensibiliser les gens au respect envers l'ensemble de la création, pour leur permettre de voir la nature autrement. Par des catastrophes naturelles comme les inondations, les tremblements de terre et le réchauffement climatique, la nature est en train de nous dire que nous avons trop abusé d'elle en nous croyant supérieurs aux animaux, aux insectes et aux plantes. « Est-ce qu'on a pensé à la vie d'un arbre ? Un arbre a une vie, il naît, grandit et meurt, et ses restes servent à fabriquer la plupart de tout ce qui est utile pour agrémenter notre vie : logis, transport, etc., surtout le véhicule qui nous conduit à notre dernier repos. »

Écouter, voir et « faire parler » la nature est un thème abordé sans cesse dans sa création artistique. Sa peinture peut être considérée comme animiste, car il compose ses toiles avec des éléments de la nature qui se voient conférer une sorte de densité spirituelle, une âme. Par exemple, le tambour, un motif récurrent dans ses tableaux, est le squelette d'un arbre qu'on a abattu. « Dans un certain sens, le tambour c'est le cœur de l'arbre, de la nature même, qui offre sa vie et qui bat pour l'humanité. »

SAIRA INTERNATIONAL

Homme d'équipe, Jean Durandisse s'est impliqué dans diverses organisations artistiques et humanitaires de la communauté haïtienne. Il est le président de Saira International, un organisme à but non lucratif établi à Montréal, dont la mission est de contribuer à la recherche et au développement de projets éducatifs et communautaires pour les pays non industrialisés.

En 2010, après le violent tremblement de terre qui a fait plus de 200 000 victimes en Haïti, l'organisme a mis sur pied un programme de formation de main-d'œuvre locale et qualifiée en techniques de maçonnerie antisismiques et anticycloniques. « Des séismes vont continuer à se produire, alors il faut reconstruire des structures solides et bâties selon les normes de construction établies dans le pays. »

La Centre de services scolaire de Montréal est devenu un partenaire important de ce projet à travers l'École de métiers de la construction, pour former les gens de métier là-bas. En outre, Saira International a trouvé un professeur, un ingénieur formé en Californie et qui connaît très bien le renforcement parasismique. Grâce à ce programme, plus de 80 ouvriers haïtiens ont été formés pour construire des maisons plus sécuritaires pour les familles. Ils viennent d'offrir leurs services en vue de la reconstruction des maisons détruites par le dernier tremblement de terre de 2021.

MIRIAM CASTRO



Crédit photo : Jean Durandisse,
Le secret de l'arbre, 1999,
acrylique sur toile, 18" x 24"

« Il y a des fleurs partout
pour qui veut bien les voir. »

HENRI MATISSE





COURRIER DES LECTEURS

—

QUAND IL N'Y A PLUS RIEN, IL N'Y A QUE L'AMOUR

Voici une histoire toute simple, avec quelques moments de vérité. En 2015, mon mari était admis en CHSLD¹.

À notre arrivée, on nous a conduits à ce qui allait devenir sa chambre pour les mois suivants : une chambre à deux lits, très petite, déjà occupée par un monsieur atteint de déficience intellectuelle profonde. Mon mari passait d'un domicile bien pourvu, avec une bibliothèque, des films, des souvenirs et des couleurs, à cette chambre monacale, où son voisin ne différenciait pas le jour de la nuit.

Il m'avait suppliée en pleurant : « Ne me laisse pas ici ! » Impuissante, je suis sortie dans le couloir interminable. À la vue de ces personnes âgées et hagardes, qui erraient à pied ou en fauteuil roulant, entre les poubelles de couches, les chariots, les employés d'entretien, je suis restée pétrifiée. Par les portes, je voyais des gens dans leur lit, rendus à l'extrême limite de leur vie. J'étais plantée au milieu du couloir, donc, en état de choc. Je ne pouvais pas croire ce que je voyais.

Et là, j'ai aperçu une préposée très jeune, blonde, jolie, pimpante comme un printemps, qui a déposé sur un chariot la pile de serviettes qu'elle portait. Puis elle s'est placée devant un très vieux monsieur qui déambulait, le visage anxieux. Elle l'a entouré de ses bras, comme si c'était son père. Chaleureusement, en lui gazouillant des mots encourageants et tendres, elle lui a souhaité une bonne journée. Le monsieur a esquissé un sourire. La préposée a repris sa pile de serviettes et est repartie à la hâte.

Incrédule, je me suis demandé : « Comment elle fait ? Pourquoi ? » Dans un goulag pareil, comment elle fait non seulement pour survivre, mais pour partager candidement un élan de tendresse ? La réponse a mis plusieurs semaines à me parvenir. Et elle est simple : quand il n'y a plus rien, il n'y a que l'amour. Et il peut prendre toute la place. Alors, on a un choix à faire.

DÉFENDRE NOTRE HUMANITÉ COMMUNE

Depuis ce jour, je m'implique au comité de résidents du CHSLD. Moi qui craignais comme la peste la maladie, la folie, la vieillesse et la mort, m'y voici plongée jusqu'au cou. Au fil du temps, tous ces vieux messieurs sont devenus mon père. Toutes ces vieilles dames sont devenues ma mère. Je sens un lien très fort avec eux tous. Et c'est sans parler des personnes formidables que je côtoie au comité, qui ont du cœur et de l'humour à revendre.

À ce stade, il n'y a qu'une chose à faire : notre humanité commune doit être défendue coûte que coûte, jusqu'à la fin. J'essaie de faire une différence sur ce plan. Dans le contexte actuel de la réforme du réseau de la santé et de la pandémie, le défi devient colossal. Ça ne suffit pas pour me décourager, car à travers cette revendication de notre humanité, il y a aussi l'affirmation de ce qu'il y a de meilleur en nous, de plus élevé.

Je dois raconter aussi qu'à une période de très grand découragement, je cherchais sur le web quelque chose pour me requinquer. Je suis tombée par hasard sur la biographie du frère André, avec une photo de lui. J'apprends, à la fin du récit, qu'il est le patron des proches aidants. Aussitôt, je lui déclare : « Si c'est ça, tu vas faire quelque chose pour moi ! » Ça a été instantané. Toute la charge mentale, l'impuissance, la culpabilité ont disparu. Je me suis redressée sur ma chaise avec soulagement. Je me suis mise à rire, à me sentir légère, gaie, c'était incroyable !

DE L'AIDE POUR COMBLER UN VIDE

Le lendemain, je suis allée voir mon mari au CHSLD. Le décor n'avait plus d'importance. Je me sentais bien. Je n'avais pas raconté à mon mari ce qui s'était produit la veille. Nous étions au rez-de-chaussée et je pouvais son fauteuil. Soudain, en passant devant la chapelle, il m'a demandé d'y entrer. Je n'en revenais pas. Il n'est pas croyant.

1. Dans le système de santé québécois, un centre d'hébergement de soins de longue durée (CHSLD) est un établissement de soins pour les personnes âgées qui nécessitent des soins de santé réguliers.



Crédit photo : Lighthaunter/iStock

Nous étions seuls tous les deux. Je sentais qu'il se passait quelque chose et je n'ai pas dit un mot. Au bout de vingt minutes, je me suis tournée vers lui. Il était très ému. Il m'a dit, en désignant un vitrail représentant le Christ : « Il a l'air sympathique, quand même ! » Je souriais intérieurement, parce que j'avais toujours trouvé ce vitrail très « amateur » et le visage du Christ, peu réussi et sans expression. Que mon mari, un érudit et un connaisseur en matière d'art, réagisse à ce point devant ce vitrail était assez surprenant.

Puis nous sommes allés à la cafétéria, où nous nous sentions tous les deux enveloppés dans un cocon de bien-être, presque de félicité. Une aide certaine nous était accordée à ce moment-là, qui est venue combler un vide.

À un autre moment, je songeais à demander l'aide d'un conseiller spirituel, à la chapelle de Beauvoir. Je n'avais jamais fait ça. J'ai fait le chemin en voiture jusque-là, et puis je suis rentrée tout de suite chez moi en me disant que j'irais un autre jour. Un orgueil mal placé...

À mon retour, j'ai vu la photo du frère André sur mon écran. Il avait l'air furieux. Alors, je suis retournée là-bas

sur-le-champ. Un frère mariste m'a reçue. Je dois dire que cette rencontre m'a fait le plus grand bien. Là encore, j'ai reçu de l'aide. Quand je suis revenue chez moi, j'ai regardé la photo du frère André, il avait l'air très satisfait !

J'imagine des armées savantes prêtes à m'expliquer tous ces phénomènes en se basant sur la projection, la suggestion, le fonctionnement du cerveau, Freud, Jung et compagnie. Pourquoi pas ?

Mais une chose est sûre : il y a en nous et pour nous une aide bien réelle et inépuisable. La source de cette aide se situe à la frontière entre humanité et divinité. Mais elle ne vient pas à nous d'emblée. Il faut faire un effort, et des démarches. Il faut explorer les ressources qui se présentent à nous, poser des questions, ne pas rester seul, et cogner fort à la porte d'en haut pour réclamer cette aide. Aide-toi et le Ciel t'aidera ! Oh que oui !

GINETTE DESMARAIS

« Loué soyez-vous, mon Seigneur,
pour mon frère le vent,
pour l'air et le nuage, et la sérénité
et tous les temps quels qu'ils soient! »

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE





**DES FEMMES
INSPIRANTES**

BIBLE ET FÉMINISME

La Bible a été écrite dans un contexte patriarcal. À l'époque, on sait que les femmes ne participent aucunement à la vie publique. Elles sont exclues de la pratique et de l'étude de la Loi. On ne cesse de louer l'importance de leur rôle d'épouse, de mère, de maîtresse de maison.

Elles appartiennent à leur père, qui peut les vendre comme esclaves, puis à leur mari. Une prière juive résume très bien leur situation : « Béni soit Dieu qui ne m'a pas fait Gentil [païen], béni soit Dieu qui ne m'a pas fait esclave, béni soit Dieu qui ne m'a pas fait femme. » Dans un tel contexte, il est impensable que la Bible soit un livre féministe.

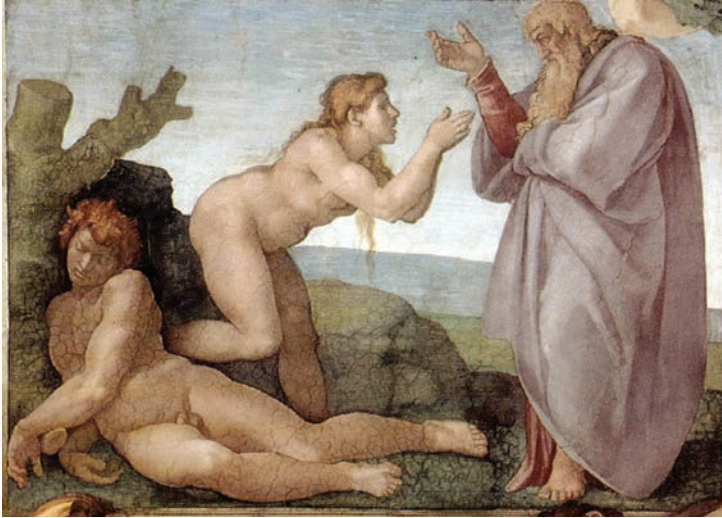
La Bible est un produit des hommes. Ses auteurs ont fait un choix parmi les sources et les matériaux traditionnels, ils ont rédigé et reformulé leurs écrits en fonction de leurs intentions théologiques, ils ont lu la réalité à partir de leur point de vue.

De plus, la lecture et l'interprétation qu'on a faites de la Bible jusqu'à aujourd'hui se sont aussi effectuées dans un contexte patriarcal : on a oublié de faire mémoire de grandes femmes, et on a souvent fait une mauvaise interprétation des textes.

POUR UNE THÉOLOGIE FÉMINISTE

Des femmes ont décidé de lire la Bible en s'appuyant sur les caractéristiques suivantes :

- Cette lecture se situe dans l'esprit de la théologie de la libération, en ce sens qu'elle reconnaît que toute théologie est engagée pour ou contre les opprimés. Elle rejette donc tous les éléments qui perpétuent, au nom de Dieu, la violence, l'aliénation et la subordination patriarcale. L'expérience d'oppression et de libération doit devenir le critère de justesse de l'interprétation biblique et de l'évaluation de sa prétention à l'autorité théologique. Elle garde les éléments qui rendent compte des expériences libératrices, se disant que Dieu est le Dieu de la liberté et de l'égalité.
- Les théologiennes féministes pensent que tout n'a pas été écrit et que la plus grande partie de l'héritage des femmes est probablement perdue. Pourtant, on y retrouve des femmes qu'on ne cite jamais dans les homélies. On se rappelle Moïse, mais que pourrait-on dire de Myriam ? Combien de prophétesses pourrions-nous identifier ? La Bible a aussi souvent été utilisée pour maintenir les femmes dans la soumission.



Crédit photo : Jean-Pierre Dalbéra.
La création d'Ève, détail des mosaïques de la Chapelle palatine de Palerme, XI^e siècle.

- Ainsi, une des tâches de la théologie féministe est de faire mémoire des femmes et de leur pratique, des femmes qui ont eu des rôles importants dans le judaïsme et dans le mouvement chrétien. Et on « soupçonne » qu'il y en a eu probablement bien d'autres. Plutôt que de voir dans le texte un reflet exact de la réalité, on tente de lire les « silences ».
- Dans la Bible, ce sont surtout des femmes exceptionnelles ou des femmes posant un problème qui sont mentionnées. Ces textes ne doivent pas être considérés comme la seule information disponible sur les femmes.
- La théologie féministe tente de sortir des textes androcentriques pour s'intéresser à leur contexte sociohistorique, et conteste le fait que les études bibliques courantes soient des interprétations « objectives » et des reconstitutions historiques neutres.
- La théologie féministe veut reconstruire l'histoire tant des hommes que des femmes, et rétablir cette histoire dans sa vérité.
- La Bible a pu être une source d'oppression, mais elle peut aussi être la source de notre pouvoir, si elle s'inspire de la pratique d'un Jésus qui a attaqué le patriarcat en disant que le pouvoir est un service, en mettant un enfant au centre de la communauté, en accordant la priorité aux plus petits et en respectant les femmes. Le lieu de la révélation n'est pas le texte androcentrique, mais la vie de Jésus et le mouvement des femmes et des hommes qu'il a appelés à le suivre.

Je ne suis pas une experte en théologie féministe, mais dans mes prochaines chroniques, je tenterai de répondre à quelques-uns de ses objectifs en revisitant certains textes. Je ferai aussi mémoire de femmes dans la Bible qui vous sont probablement inconnues ou mal connues.

LUCIE LÉPINE

UNE HISTOIRE QUI VIENT DE LOIN

Concernant le peu de place accordée aux femmes dans notre Église, je pense que, dans le cadre de notre tradition chrétienne, des textes bibliques ont été mal interprétés, vu le manque de formation en exégèse biblique de nos pasteurs, et en raison du contexte patriarcal ambiant.

Dans mes réseaux d'engagement, j'ai été en contact avec des groupes féministes qui portaient douloureusement le fait que les femmes soient si peu reconnues dans la société et dans l'Église. Avec d'autres femmes, j'ai donc cherché à relire les textes bibliques pertinents et, en particulier, les récits de la Création. Le début du livre de la Genèse présente deux récits successifs de création (Gn 1 – 2, 4a et 2, 4b-25).

MÂLE ET FEMELLE IL LES CRÉA

À l'intérieur du premier récit, il est dit ceci :

^{1,27} Et Dieu créa *l'humain* à son image,
à l'image de Dieu il *le* créa,
mâle et femelle il *les* créa.

Dans ce texte, le mot hébraïque *adam* est un nom générique et collectif, et non pas un nom propre. Il faut aussi remarquer les deux pronoms des lignes 2 et 3 : Dieu crée *un* être humain, mais il le crée à *deux*. Dans l'être humain ainsi formé, deux réalités sont donc indissolublement associées, en vue d'un but précis :

^{1,28} Et Dieu les bénit, et Dieu leur dit :
Soyez féconds et nombreux.

Ne voulant pas avoir à créer des humains chaque jour, Dieu se dessaisit donc d'une partie de ses pouvoirs, et il crée l'être humain à son image en lui confiant, par sa bénédiction, la responsabilité de créer la vie à son tour. Pour ce faire, ils sont donc deux entités à participer au pouvoir créateur.

CRÉÉE À PARTIR D'UNE CÔTE

Dans le second récit, la femme est tirée de la côte d'Adam :

^{2,22} Et Yhwh Dieu bâtit en femme la *côte* qu'il avait prise de l'humain, et il la présenta à l'humain.

Il est évident qu'une telle image n'a rien à voir avec une mystérieuse opération chirurgicale. Elle est tirée d'un conte qui cherche à illustrer le mystère des origines, dans le but d'en tirer des leçons de vie. Ayant perdu le secret de la lecture des récits anciens, on a longtemps déduit de ce verset que la femme ne serait qu'une aide, créée en second lieu.

C'est pourtant une façon de la valoriser, en l'excluant de la masse des animaux qui vient d'être mentionnée : eux, en effet, ont été modelés à partir du sol (v. 19), tandis que la femme est carrément placée du *côté* de l'humain, elle est de la même chair que lui. C'est pourquoi – comme si Dieu, « cette fois », enfin, n'avait pas raté son coup – l'humain a un cri de ravissement en voyant apparaître la femme :

^{2,23} Cette fois, celle-là, c'est l'os tiré de mes os,
la chair tirée de ma chair » !

Ne dit-on pas aujourd'hui « être côte à côte » pour exprimer l'égalité ? Aussi, pour nommer sa femme, l'homme – *ish*, en hébreu – met-il son propre nom au féminin – *ishshah*. Puis, il quitte son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, car l'union conjugale dépasse l'union clanique. Cette unité, cette solidarité entre l'homme et la femme est la vraie pointe du récit.

RÉPONDRE AUX QUESTIONS DE LA CONDITION HUMAINE

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que la Bible est un livre féministe. C'est impensable. La recherche d'égalité des sexes n'est pas une préoccupation pour les narrateurs bibliques. Manifestement, l'auteur des récits de création cherche à répondre aux éternelles questions de la condition humaine. Pourquoi l'être humain meurt-il ? Pourquoi doit-il travailler dans la peine ? Pourquoi la femme doit-elle enfanter dans la douleur ? Pourquoi l'homme domine-t-il la femme ? Tout comme nous aujourd'hui, les gens à cette époque se posent la question des origines. Ils ont essayé de trouver une réponse à l'intérieur du contexte culturel de leur temps, en se servant des images disponibles.

On a souvent tiré des conclusions hâtives à partir de ces textes. La femme est tirée de l'homme, donc inférieure, soumise, subordonnée. Faudrait-il poursuivre dans cette logique et dire que la glaise dont est façonné l'homme lui est supérieure ? Ou, au contraire, selon l'expérience courante, la personne la plus importante n'arrive-t-elle pas à la fin d'une procession ?



La création d'Ève, détail des mosaïques de la Chapelle palatine de Palerme, XIe siècle, photo prise par Jean-Pierre Dalbéra.

Ces récits ne sont pas le fin mot de la révélation. Il serait donc très maladroit de transposer leur contexte dans celui d'aujourd'hui. Les Anciens ont fait de leur mieux pour se comprendre et interpréter la vie. Leurs écrits nous lèguent leurs découvertes, en nous transmettant la tâche de trouver nos propres réponses à des questions qui ne finiront jamais de se poser. Un travail qui ne se fait qu'avec d'autres.

LUCIE LÉPINE



C'EST À CAUSE D'ÈVE

C'est à cause d'Ève, affirme-t-on, à cause du fruit qu'elle a croqué, qu'on nous accuse d'incarner les caractéristiques suivantes : tentatrices, provocantes, séductrices, curieuses, frivoles, un peu « fofolles », sans tête sur les épaules. Impures, dangereuses pour la vocation des hommes. Rusées, avec plus d'un tour dans leur sac. Faibles, impuissantes, ayant besoin d'un support, d'un soutien, d'un homme fort.

C'est à cause d'Ève si l'on juge qu'on ne peut faire confiance à nos décisions ; que nous sommes trop émotives, non rationnelles ; que nous pleurons pour des riens.

C'est à cause d'Ève si l'on nous rend responsables de tous les maux ; quand les enfants éprouvent de la difficulté à l'école, c'est parce que nous travaillons à l'extérieur ; si notre enfant manque d'autonomie, c'est que nous sommes trop possessives ; si, au contraire, il est trop indépendant, alors nous sommes trop permissives ; quand l'enfant a des problèmes, il s'agit de notre fils, de notre fille ; quand il se révèle intelligent, c'est le fils, la fille du père ; si notre conjoint nous quitte, nous n'avons pas su le garder ; si notre conjoint est violent, nous l'avons mérité.

C'est à cause d'Ève si nous sommes « derrière » les grands hommes et non à côté d'eux.

C'est à cause d'Ève si tout va mal. Surtout quand les femmes veulent prendre une autre place que celle qui leur est assignée.

Cependant, si « on a le tour avec elles », elles peuvent facilement devenir obéissantes, douces, serviables, patientes, compréhensives, humbles ; elles peuvent tout donner ; elles peuvent s'avérer utiles quand elles sont belles et ne parlent pas trop ; on peut s'en servir pour les publicités et leur sourire dans des jeux télévisés ; elles sont faites pour être l'épouse de... la mère de... en dépit de leurs tendances possessives, dominatrices ou mères poules ; elles possèdent une aptitude spéciale pour s'occuper des enfants ; elles ont un don particulier pour la cuisine, le ménage, la décoration, l'éducation, tous les services, les emplois peu payés.

On dirait qu'elles ont été créées pour ça : être en sous-ordre, collaborer dans l'anonymat, le bénévolat, l'apostolat.

Ah ! Si Ève avait laissé Adam mordre le premier...

Texte tiré de *Nos sœurs oubliées, les femmes de la Bible*, Lucie Lépine et Denise Caron, Éditions Paulines, Centre de pastorale en milieu ouvrier, 1990.

LUCIE LÉPINE

LES GRANDES FEMMES DE LA BIBLE

On a souvent entendu parler des grands hommes de la Bible, tels Abraham, Moïse, David, Salomon, Isaïe, Jérémie... Les grandes femmes ont cependant été beaucoup moins mises de l'avant. Je me permets donc dans cette chronique-ci, et continuerai dans les prochaines, de vous en présenter quelques-unes.

SHIFRA ET POUA, DEUX FEMMES AUDACIEUSES

Les deux premières vous sont sans doute totalement inconnues, et il est probable que, même sachant leur nom, vous ignoriez à quelle époque elles ont vécu, dans quel pays et la raison de leur renommée. Il nous faut donc reculer de plus de trois mille ans et nous rendre en Égypte, où une population d'origine étrangère est traitée en esclave. Dans Ex 1, 8-9, on peut lire :

Un nouveau roi, qui n'a pas connu Joseph, se lève sur l'Égypte, et il dit à son peuple :
« Ah, le peuple des fils d'Israël est devenu plus nombreux et plus fort que nous. »

Ce roi exhorte alors Shifra et Poua, deux accoucheuses qui exerçaient leur métier au service du peuple hébraïque, à faire mourir les garçons à leur naissance et à laisser vivre les filles. Ce serait une belle façon de réduire ces exilés. Mais les sages-femmes, n'écoulant que leur conscience, contestent l'ordre du roi et laissent vivre les enfants. Pharaon s'aperçoit bien qu'il y a encore beaucoup de garçons dans les familles, aussi reproche-t-il leur désobéissance aux sages-femmes. Rusées, celles-ci ne s'en laissent cependant pas imposer et lui répondent :

« Les femmes des Hébreux ne sont pas comme les femmes égyptiennes, elles sont fortes : quand l'accoucheuse arrive auprès d'elles, elles ont déjà accouché. »

Dieu protège les accoucheuses, de sorte que le peuple se multiplie et se renforce beaucoup devenant un grand peuple.

-
[Ex 1, 19-20]

Un texte savoureux ! On a certes peine à imaginer que des femmes puissent autant contester l'autorité à cette époque... Mais il reste significatif qu'on leur ait attribué un tel comportement. Ce récit a nourri la légende, qui a accentué leur grandeur en les rendant présentes au cours de la naissance de Moïse.

MIRYAM¹

Aux temps héroïques des débuts, il est une autre femme audacieuse qu'il faut, celle-là, ranger parmi les prophétesses, une ancêtre des prophètes littéraires qui ont marqué l'histoire d'Israël. On a certes beaucoup entendu parler de Moïse, beaucoup plus que de Miryam, sa sœur.

Il faut pourtant parler d'elle comme de la sauveuse du sauveur. On sait que le roi égyptien n'est pas à court

1. Voir Ex 2, 2-10; 15, 19-21; 17, 6; Nb 12, 1-15; 20, 1-2; 10ss; Dt 24, 8-9.

Anselm Feuerbach,
La prophétesse Miryam, 1862,
Alte Nationalgalerie, Berlin.



de moyens pour détruire le peuple d'Israël. Après avoir été déjoué par la ruse des sages-femmes, il ordonne au peuple de jeter au fleuve tout enfant mâle qui a réussi à survivre. La mère de Moïse parvient cependant à cacher son enfant durant trois mois.

Quand elle ne peut plus le cacher, elle prend un coffre de roseau, elle l'enduit de bitume et de poix, elle y place l'enfant et le met dans les joncs, au bord du fleuve.

Miryam, très inquiète du sort de son petit frère, suit la situation de près et voit la fille de Pharaon recueillir l'enfant. Elle s'empresse donc de proposer à celle-ci de trouver une nourrice pour le bébé, laquelle se trouvera être la mère du nourrisson.

Après la sortie d'Égypte, durant la marche au désert, Miryam reproche à Moïse son inconduite pour s'être épris d'une étrangère, une femme koushite. Miryam est alors punie de la lèpre : elle n'avait pas le droit de critiquer le grand personnage qu'était devenu son frère. Elle sera certes guérie, mais seulement après avoir été exclue du camp pendant sept jours.

Il est intéressant de noter que le peuple entier attend que Miryam soit de retour avant de reprendre sa marche dans le désert. On a beaucoup de considération pour elle. Il fallait qu'elle ait une grande autorité pour qu'on lui fasse dire :

*N'est-ce vraiment qu'à travers Moïse que Yhwh a parlé ?
N'a-t-il pas parlé avec nous ?*

Elle s'attribue le même droit de parole que Moïse et Aaron. Ce n'est pas rien. Aussi lui attribue-t-on le titre de « prophétesse » après le passage de la mer Rouge, alors qu'à la tête du chœur des femmes elle chante un cantique d'action de grâce. Il faut supposer que Miryam avait patiemment réussi à créer des liens au quotidien avec ces femmes, pour devenir une porte-parole écoutée et une leader à qui on faisait confiance.

Critique du leadership de son propre frère, elle est l'ancêtre des grands prophètes qui, au cours des siècles, s'opposeront farouchement aux rois qui, au fil des ans, gouverneront Israël et Juda. On racontera aussi que c'est grâce à elle que l'eau, destinée à désaltérer le peuple au désert, surgit d'un rocher à Mériba, en plein désert, un geste puissant qui annonce ceux que poseront les prophètes Élie et Élisée. Comme Moïse, elle mourut sans entrer en terre promise.

Miryam n'a pas été la faire-valoir de Moïse. Par son audace, son esprit critique, l'autorité de sa parole et la portée de ses gestes, elle a été un grand personnage, dans une culture qui n'avait pas coutume de valoriser les femmes.

J'espère que vous éprouverez autant de plaisir que j'en ai eu à relire ces textes, qui me laissent pourtant avec une interrogation : pourquoi n'en avais-je jamais entendu parler avant mes études à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal ?

LUCIE LÉPINE

DÉBORA ET HOULDA

L'Israël ancien a beau être une société essentiellement patriarcale, les textes qu'il a rédigés témoignent quand même de l'influence de femmes qui ont marqué son histoire. Tout en se gardant d'exagérer leur importance, c'est la moindre des choses que d'en conserver le souvenir. En voici deux qui méritent qu'on parle d'elles.

DÉBORA : DIRIGEANTE, JUGE ET PROPHÉTESSE

Après la libération de l'Exode, les Israélites occupent les territoires les plus pauvres de Canaan. Ils sont également victimes des puissants rois étrangers. Aussi le peuple appelle-t-il à l'aide Débora, une cheffe de clan qui, en tant que telle, est responsable de rendre la justice. C'est une femme qui a de l'envergure et de la vision, ce qui lui vaut le titre de prophétesse. Elle ne craint donc pas de sortir des sentiers battus, et les gens ont confiance en elle.

En ce temps-là, Débora, une prophétesse, femme de Lappidôt, était chef sur Israël. Elle siégeait dans la montagne d'Éphraïm, sous le palmier de Débora, entre Rama et Rachel, et les Israélites montaient vers elle pour obtenir justice.

[Jg 4, 4-5]

Donnant suite à l'appel du peuple, Débora envoie chercher un homme de guerre du nom de Baraq et lui demande de mobiliser une armée pour lutter contre un dangereux voisin, le puissant roi Yavîn, dont les armées, conduites par l'habile Sisera, font des ravages en Israël. La réponse de Baraq est surprenante pour l'époque :

« Je le ferai seulement si tu viens avec moi, sinon je n'y vais pas. »

[Jg 4, 8]

Débora accepte, tout en déclarant que le général Sisera mourrait par la main d'une femme. Au cours de la bataille, elle se conduit en chef d'État, tandis que Baraq lui obéit en tant que général de ses armées. Suivant donc ses directives, il attaque et sème la panique dans les rangs de l'armée ennemie.

En fuite, Sisera cherche à sauver sa vie en se cachant dans la tente de Yaël, la femme d'un allié. Celle-ci le reçoit avec affabilité, lui apporte de l'eau et le dissimule sous une couverture. Une fois le grand soldat endormi, cependant, Yaël prend un marteau d'une main, un piquet de la tente de l'autre, et enfonce le bois dans la tête de Sisera.

Dans ce passage du livre des Juges, il est remarquable que le peuple et, en particulier, les soldats reconnaissent Débora comme leur chef, leur juge et leur prophétesse. Elle démontre assez d'autorité pour que les fils d'Israël la consultent pour arbitrer leurs conflits. L'exemple de Débora est une belle illustration de la responsabilité du chef d'État d'entretenir de bonnes relations avec la divinité.

C'est parce qu'elle est à l'écoute de Yhwh qu'elle peut donner ses ordres, dicter le tempo de la bataille, décider du bon moment pour attaquer, ou annoncer comment mourra le général ennemi. Si le peuple reconnaît l'autorité de Débora, c'est qu'il sent que celle-ci met toutes ses qualités à leur service, et qu'il y a une complicité entre la divinité et elle. Les gens sont donc prêts à tout faire pour



Débora, juge en Israël. Gravure de Gustave Doré.

elle, passant par-dessus l'anomalie sociale que constitue le cas de cette femme installée au sommet de la hiérarchie et forcée, par les événements, à se conduire comme une femme de guerre. C'est ce qu'exprime très bien le Cantique de Débora, une des pages les plus anciennes de toute la Bible :

Les chefs manquaient, ils manquaient en Israël,
jusqu'à ce que tu te sois levée, mère en Israël.
Éveille-toi, réveille-toi, Débora!
Éveille-toi, lance un chant, réveille-toi!

[Jg 5, 7.12]

HOULDA : PROPHÉTESSE

Au temps du roi Josias, on découvre les livres de la Loi perdus sous le règne de Manassé. Le roi se rend bien compte que le peuple n'observe plus les prescriptions de la Loi depuis des décennies. Quoi faire pour réparer toutes ces désobéissances à Yhwh ? La situation est grave, il faut consulter une personne de confiance. Une délégation est donc envoyée afin d'approcher la prophétesse Houlda, qui vit à proximité du Temple. Celle-ci annonce les malheurs qui vont frapper le peuple parce qu'il a abandonné son Dieu.

Le roi Josias prend au sérieux les menaces formulées par cette femme, et il entreprend de faire appliquer la Loi. Il invite le peuple à observer l'Alliance, il fait sortir du Temple tous les objets qu'on avait fabriqués en l'honneur d'autres dieux que Yhwh et il ordonne de les brûler. Puis il fait démolir les maisons des prostituées sacrées qui étaient dans la Maison du Seigneur et il donne l'ordre de célébrer la Pâque. Yhwh se montre sensible à la nouvelle politique que Josias a entrepris de mettre en œuvre et, en conséquence de la considération qu'il a eue pour la prophétesse, tous les malheurs annoncés sont reportés indéfiniment (2 R 22-23).

Le récit est situé dans le contexte de la centralisation du culte à Jérusalem et de la mise en forme de la Torah (Pentateuque), deux événements majeurs dans la vie de la Judée. Il n'est donc pas anodin que le texte raconte le rôle important joué par une prophétesse dans la mise en œuvre de ces réformes.

LUCIE LÉPINE

VASHTI ET ESTHER

Il était une fois, il y a longtemps, deux femmes audacieuses : Vasthi, qui ose dire non au roi Xérès, son époux, et Esther, qui réussit à négocier avec ce même roi le salut de son peuple.

VASHTI

À cette époque, Xérès, roi de Perse, règne sur un très grand empire. Très fier, il veut faire montre de son pouvoir et de ses richesses devant ses chefs, ses serviteurs, ses armées, les nobles et les gouverneurs de ses provinces.

Ne lésinant pas sur la dépense, il organise, dans la cour de son jardin richement décoré, un festin où le bon vin coule en abondance pour toute la population, et cela, pendant des jours et des jours. On raconte que, dans l'euphorie du septième jour de beuveries, le roi demande à ses eunuques de faire venir la reine Vashti, qui est très belle, pour exhiber sa beauté devant ses invités, celle-ci faisant partie des possessions dont il s'enorgueillit. Personne ne peut résister, pense-t-il, aux caprices d'un roi si puissant.

Mais Vashti, qui a offert de son côté un banquet aux femmes, refuse de se prêter à ce jeu et désobéit à l'ordre du roi. Celui-ci s'enflamme d'une grande colère, insécurisé par l'autonomie dont fait preuve son épouse. Il craint que toutes les femmes de son royaume agissent avec une même liberté vis-à-vis de leur conjoint, que les hommes perdent ainsi le contrôle si bien établi sur les femmes et soient par le fait même ridiculisés et méprisés.

Sur l'avis des sages qu'il consulte, le roi Xérès décide de renvoyer la reine, afin de donner une bonne leçon aux femmes en leur rappelant le respect dû à leur mari, qui doit rester maître chez lui.

ESTHER

Sa colère apaisée, le roi se souvient de Vasthi, de ce qu'elle avait fait et de ce qui avait été décrété contre elle. Alors, sur les conseils de ses serviteurs, il fait entreprendre des recherches pour trouver une autre femme très belle qui deviendra la nouvelle reine.

Or, parmi les Juifs qui avaient été déportés de Jérusalem en Perse, certains y sont demeurés, même après que la possibilité leur a été offerte de retourner dans leur pays. De nombreuses jeunes filles juives sont rassemblées à la citadelle de Suse, et Esther fait partie du groupe. Celle-ci sera emmenée auprès du roi qui la préfère à toutes les autres femmes, lui met sur la tête la couronne royale et la fait reine à la place de Vashti. Sur les conseils de son père adoptif Mardochée, Esther ne révèle rien ni de son peuple ni de ses origines.



Edwin Long, Vashti refusant l'ordre du roi, 1879, Domaine public.

Quelque temps plus tard, Aman, un conseiller du roi, suggère de faire disparaître le peuple juif, qui veut rester fidèle à la loi de son Dieu et refuse de se prosterner devant le roi. Aussi Mardochée incite-t-il Esther à se présenter auprès du roi afin d'intercéder auprès de lui en faveur du peuple juif.

Esther invite donc le roi à un banquet, s'y prépare dans le jeûne et la prière et, le troisième jour, se présente devant lui dans toute sa splendeur, ce qui fait « craquer » le roi. Comme elle peut tout lui demander – le roi se disait prêt à lui accorder la moitié de son royaume –, elle le prie d'épargner la vie de Mardochée et celle de son peuple. Xérès accepte et accorde aux Juifs de son royaume le droit de se rassembler et de défendre leur vie. C'est donc, pour les Juifs, jour de réjouissance et de libération.

QUAND ON Y PENSE...

Malgré le peu de place qu'avaient les femmes dans la société, Vashti dit non à son roi et n'accepte pas que son corps soit un objet de démonstration. Une femme influente, puisqu'on craint que son exemple ait un effet d'entraînement. Aujourd'hui encore, des hommes considèrent leur conjointe comme leur possession et osent poser des gestes violents lorsqu'ils sentent leur bien et leur sécurité leur échapper.


On peut éprouver un certain malaise envers Esther, qui ne se distingue pas par sa solidarité féminine : elle aurait pu refuser la royauté. Mais c'était trop demander pour l'époque, et le texte a été écrit pour souligner le rôle important qu'elle a joué : Esther a eu la confiance de son peuple et de l'influence sur un souverain. C'est une femme qui a contribué à la libération de son peuple et a posé un geste politique dans l'histoire. Aujourd'hui encore, les Juifs se rappellent cette femme extraordinaire lors de la fête des Purim. On se souvient de ses faits et gestes.

Vashti, Esther, des femmes inspirantes.

POUR SAVOIR PLUS :

Livre d'Esther, dans l'Ancien Testament.

LUCIE LÉPINE



« Si vous voulez être heureux, soyez utile.
Si vous voulez que le monde change,
changez vous-mêmes! »

EUSÈBE-HENRI MÉNARD



DU CŒUR À L'ACTION

—

LE FOYER HOGAR SAN PEDRO EN TEMPS DE PANDÉMIE

« Donner de l'amour sans mesure » est la devise au foyer Hogar San Pedro. Dans cet endroit, nous avons été témoins d'un grand nombre d'histoires difficiles ! Une maladie terminale ou handicapante peut changer radicalement la vie d'une personne, d'une famille.

Le Hogar est un centre des soins et d'accompagnement spirituel qui accueille depuis 1979 des enfants et des adultes malades, démunis et abandonnés. Il est situé à environ 40 kilomètres de Lima, la capitale du Pérou. Il est géré par des membres religieux et laïcs de la Société des Missionnaires des Saints Apôtres.

2020, UNE ANNÉE ÉPROUVANTE

La situation liée à la pandémie du coronavirus est sans précédent, et le Pérou a été le deuxième pays le plus touché en Amérique latine après le Brésil. Au Hogar San Pedro, des mesures sanitaires ont été rapidement implantées pour protéger l'ensemble de nos résidents, dont la santé est très fragile. Ce n'est qu'avec beaucoup de foi et d'espérance que nous traversons cette difficile épreuve, mais Dieu, dans sa miséricorde infinie, ne nous a jamais abandonnés.

Ainsi, dès le premier jour du décret de l'état d'urgence sanitaire au Pérou, nous avons pris toutes les mesures de protection requises par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) et les autorités péruviennes :

- La distanciation physique entre les résidents et le personnel autant que possible ;
- Le renforcement des mesures d'hygiène sur les lieux et auprès des résidents, avec la désinfection constante des surfaces, le lavage des mains et l'utilisation obligatoire des masques ;
- L'aménagement des chambres pour permettre au personnel soignant de rester au Hogar durant plusieurs jours, afin de respecter les mesures de confinement et éviter d'exposer nos patients au virus ;
- La suspension des visites de l'extérieur ou la distanciation physique avec les visiteurs autant que possible ;
- La fermeture temporaire du bazar solidaire et de la pharmacie.

Dès l'ouverture des frontières, les volontaires étrangers ont dû retourner dans leur pays, le cœur gros à l'idée de quitter le Hogar San Pedro. Ils sont maintenant avec leurs familles et nous espérons les revoir quand la pandémie sera finie.



Quelques résidents prennent de l'air au jardin du centre.

« Nous remercions le Seigneur d'avoir protégé nos employés, nos collaborateurs et nos résidents du virus mortel. Ils ont été solidaires les uns des autres, même dans les jours plus difficiles où le moral n'était pas au rendez-vous. »

-
Jean-Paul Canturini

Nous remercions aussi nos bienfaiteurs et bienfaitrices, qui n'ont pas cessé de nous aider à garantir la subsistance et la continuité de notre mission d'aide auprès de nos frères et nos sœurs malades qui font partie de la famille du Hogar San Pedro.

PROJET EN ATTENTE

À la fin de l'année 2019, nous avons entrepris des travaux de réaménagement pour mettre en place une boulangerie-bistro dans un des locaux disponibles du Hogar San Pedro. Ce projet nous permettra d'être financièrement indépendants dans un avenir proche, en plus d'offrir du bon pain chaud et frais à nos résidents et à nos voisins. Si la pandémie de COVID-19 a freiné notre élan, nous espérons, avec l'aide de Dieu, reprendre les travaux dès que possible.

Chers amis, prions pour la fin de cette pandémie, qui nous aura appris que chacun de nous est appelé à être plus solidaire envers son prochain, plus conscient des effets de ses actions sur notre planète et plus assuré que l'amour de Dieu est sans limites.

JEAN-PAUL CANTURINI

L'ÉCOLE POUR TOUS !

Malgré les progrès importants accomplis ces dernières décennies, de nombreux pays africains continuent d'être aux prises avec des taux de pauvreté record dans le monde. Le rapport 2020 de la Banque mondiale indique en effet que le taux de pauvreté diminue sur ce continent, tandis que le nombre de pauvres augmente. Quel paradoxe !

Pour les habitants de Mukoko, mon village d'origine situé au plus profond de la brousse, en République démocratique du Congo, la pandémie de COVID-19 a provoqué l'arrêt des progrès réalisés en matière de scolarisation des jeunes filles. Le désespoir face au virus a poussé les parents et les tuteurs à focaliser leurs efforts et leurs moyens sur la lutte contre cette pandémie.

Malheureusement, cette situation entraîne une augmentation du décrochage scolaire chez les filles pendant le confinement. « Les familles qui peinent déjà à joindre les deux bouts à la fin du mois n'ont pas trouvé mieux qu'amener leurs filles au travail dans les champs », déplore un des tuteurs.

TRADUIRE LES CONSIGNES SANITAIRES AUX PARENTS

Grâce aux efforts des tuteurs, des sympathisants et des responsables du programme de scolarisation des jeunes filles, on a pu constater ces dernières années une diminution du nombre de mariages forcés et de grossesses précoces. Je suis heureux d'observer que les parents qui refusaient d'envoyer leurs filles à l'école sont ceux qui, aujourd'hui, appuient notre programme.

D'ailleurs, l'un d'entre eux a déclaré : « Dans cette crise sanitaire qui affecte notre monde, nos filles sont en première ligne pour lire et nous rappeler les mesures qui vont nous protéger contre la COVID-19. » La langue parlée dans la région est le kikongo, et seuls les gens qui font des études secondaires parlent le français.



Des enfants à l'école

« Les jeunes filles du tutorat sont aux premiers plans dans la campagne contre le coronavirus dans tous les villages. Elles peuvent bien lire et traduire les consignes aux parents qui ne peuvent pas lire les affiches, qui sont la plupart du temps en français. Quelque part, nos cours de rattrapage portent leurs fruits auprès de nos enfants. »

-
Un tuteur

Les jeunes filles elles-mêmes ne sont pas en reste, elles sont très heureuses d'occuper, comme les garçons, les premières places à l'école. Au téléphone, une fille qui a bénéficié d'une bourse scolaire octroyée par la Fondation Père-Ménard me raconte : « Avant, je me battais souvent avec mon frère quand on allait puiser de l'eau à la source, parce qu'il m'insultait, me traitant d'illettrée. Voilà que j'ai eu de meilleures notes que lui. Il ne m'insulte plus et nous ne nous battons plus. La maman est très contente pour cela. »

AMÉLIORER LES SALLES DE CLASSE

La plupart des salles de classe sont en fait des hangars, construits avec des branches et des feuilles de palmier comme toit, des piquets et des bambous comme murs de protection contre les intempéries. À Mukoko, il pleut généralement neuf mois sur douze. L'an dernier, des bancs-pupitres ont été fournis pour meubler un local de l'école.

L'objectif était d'en faire plus, mais la pandémie est venue brouiller les cartes. Dans la panique, le Comité directeur de l'Union pour le développement de Mukoko (U.D.M) a décidé

d'utiliser une partie du financement pour lutter contre la propagation du virus de la COVID-19.

Pour ceux et celles qui suivent de près les œuvres de la Fondation Père-Ménard en République démocratique du Congo, vous avez lu qu'on a fait installer quelques panneaux solaires sur les toits de certains bâtiments scolaires pour favoriser l'étude, malgré la noirceur dans le Congo profond. Vos dons servent aussi à faire coudre des uniformes, à acheter des fournitures scolaires et à offrir quelques bourses d'études pour aider des enfants et les familles plus pauvres du village.

DES RESSOURCES LIMITÉES ET DES BESOINS INFINIS

À Mukoko, la Fondation Père-Ménard met le paquet pour améliorer les structures médicales et scolaires. Voici une petite liste non exhaustive des besoins :

- Installer davantage de panneaux solaires avec leurs batteries pour éclairer les salles de classe. Au village, il n'y a ni eau potable ni électricité ;
- Construire des bâtiments en matériaux durables, avec de bons bancs-pupitres qui favoriseront la bonne posture des élèves, afin d'éviter les douleurs au dos et aux épaules ;
- Bâtir des toilettes sèches pour encourager la salubrité et protéger l'intimité des élèves. Les écoles n'ont qu'un trou recouvert de quelques morceaux de bois, trop dangereux. La plupart n'ont pratiquement rien et les élèves font leurs besoins dans la nature, derrière leurs bâtiments respectifs ;
- Fournir de nouveaux uniformes scolaires, car ceux qui ont été donnés il y a quelques années sont presque en lambeaux. Les jeunes élèves portent leur uniforme avec fierté, même le dimanche pour aller à la messe !

Chers bienfaiteurs et bienfaitrices de la Fondation Père-Ménard, avec votre aide, nous pouvons améliorer petit à petit les conditions de vie et les perspectives des enfants africains, surtout des filles. Nous sommes convaincus qu'en éduquant une fille, on éduque et on transforme une nation. Merci de tout cœur pour votre soutien, et que Dieu vous bénisse maintenant et toujours !

JEAN-BRACONIN KASIAMA

LE POUVOIR DE L'EAU

En novembre 2019, Agilberto, maire de la province de Vilcalhuamán, a contacté notre équipe péruvienne pour exposer le grave problème d'accès à l'eau de la communauté de Rayme Alto, dans le district de Carhuanca, dans les Andes péruviennes. Malgré les demandes pressantes de la communauté et de Norberta, mairesse du district, le maire se sentait totalement impuissant pour trouver une solution.

En effet, l'unique source pouvant approvisionner le village étant située en bas, un système de pompage s'avère nécessaire. Or, le gouvernement péruvien ne finance aucun projet requérant un tel système de pompage. L'ingénieur William Cerron a donc effectué le long voyage de 18 heures pour aller examiner la situation à Rayme Alto. Il a expliqué à la communauté le projet envisagé. Tout le monde sans exception a aussitôt accepté de fournir la main-d'œuvre

nécessaire. Un comité d'eau potable, dont la moitié des membres sont des femmes, a été formé.

Une fois les plans et les devis complétés, Carlos, intervenant social, s'est rendu au village afin de mettre en place le protocole sanitaire, expliquer le projet plus en détail et organiser les groupes de travail, en coordination avec le comité d'eau potable. Malgré la pandémie, ce projet serait réalisé. En septembre 2020, les travaux ont donc débuté.

« Ayant souffert toute leur vie de l'absence d'eau potable dans leur village, les femmes de Rayme Alto se sont rapidement mobilisées avec beaucoup d'enthousiasme pour entreprendre la réalisation de leur système d'eau. »

-
André Franche

Ce projet avance donc plus rapidement que prévu. Deux ouvriers spécialisés, Tito et Dimension, accompagnent et dirigent le travail des villageois.

La première étape consistait à construire la structure de l'ouvrage de captage de l'eau, suivie de la construction de la citerne enfouie dans le sol. La troisième et plus importante étape concernait la construction du réservoir sur la colline, en amont du village.

Trois paysannes, membres du comité, contrôlent l'arrivée et la sortie des matériaux, ainsi que les corvées. Gare à celui ou à celle qui voudrait se défilier ! Voir ces paysans peu instruits assumer des responsabilités avec tant d'honnêteté et d'efficacité nous procure une réelle satisfaction.

Une fois le réservoir prêt, un technicien de Lima se rend au village pour installer la pompe solaire et faire les dernières connexions aux panneaux. Puis, il met le système



Construction du réservoir sur la colline

en marche. Les yeux des paysans s'illuminent lorsque l'un d'eux, juché sur le toit du réservoir, leur crie : « ¡El agua sale ! » (L'eau coule !) Pour certains, cela relève de la magie !

Pour que les villageois aient de l'eau immédiatement, trois points d'eau sont provisoirement installés. De plus, pour installer le réseau de distribution d'eau et les connexions domiciliaires, les villageois redoublent de courage et creusent les tranchées. Le projet se termine par la construction des 65 lavabos en ciment, un pour chacune des 60 familles et un dans les cinq locaux.

Tout au long de la réalisation du projet, Carlos a tenu plusieurs réunions avec les mères de famille, les professeurs et leurs élèves pour les conscientiser au bon usage de l'eau et aux normes d'hygiène. D'autres assemblées avec l'ensemble de la communauté ont également eu lieu pour approuver le règlement, le montant mensuel de la cotisation et le programme d'entretien. Deux villageois élus par la

communauté ont reçu une formation spécifique pour faire fonctionner le système.

Ce projet permet à cette communauté des Andes, trop longtemps oubliée, de bénéficier dorénavant d'un accès fiable et constant à l'eau potable, un élément essentiel à la vie et un droit humain fondamental. Ces paysans et ces paysannes se sentent valorisés par le travail accompli. « ¡El pueblo lo hizo ! » La fierté se lit sur leur visage. Votre appui à leurs efforts a été déterminant pour eux. Ils ne vous connaissent pas, mais sachez que leur gratitude est immense.

ANDRÉ FRANCHE

« Être profondément aimé vous donne des forces, alors qu'aimer profondément quelqu'un vous donne du courage. »

—
LAO TSEU





ÉCHOS D'ÉVANGILE

À LA RECHERCHE DE LA SOURCE

Il existe, dans la littérature évangélique, un ensemble de paroles de Jésus contenues dans une source qui a fait l'objet de nombreux ouvrages, mais qui, malheureusement, reste à peu près inconnue du grand public.

D'abord, un mot s'impose sur son nom, la source « Q », qui sonne plutôt mal en français. C'est la faute aux Allemands. Ceux-ci ont en effet, vers le milieu du XIX^e siècle, orienté la recherche sur la piste de ce document, et comme en allemand le mot « source » se dit Quelle, ils se sont donc servis de la première lettre de ce mot pour la nommer, appellation qui lui est restée¹.

UNE SOURCE CACHÉE DANS DEUX ÉVANGILES

Si nous passons du nom à la chose, il faut dire d'abord que nous parlons d'une source jadis réelle, mais qui n'existe plus de nos jours, sinon à l'intérieur des évangiles de Matthieu et de Luc. Il faut savoir, en effet, que pour rédiger leur texte – ce qu'ils ont fait indépendamment l'un de l'autre –, les deux évangélistes ont utilisé divers matériaux littéraires, en particulier l'évangile de Marc, dont chacun reprend substantiellement le contenu. Or, ils disposaient aussi d'un autre document, la Source Q. Ce document – faut-il le répéter? – n'existe pas sous forme manuscrite. Il ne se trouve nulle part ailleurs qu'à l'intérieur des évangiles de Matthieu et de Luc, et c'est à partir de là qu'on peut se mettre à sa recherche.

UNE SEULE SOURCE ?

À distance, il nous est impossible de savoir si ces deux rédacteurs disposaient d'un texte identique pour écrire leur évangile. Il est donc possible, sinon probable, que trente ou quarante ans après la rédaction de « la » Source, il en ait existé des versions plus ou moins différentes et donc que Matthieu et Luc n'aient pas disposé d'un texte parfaitement identique.

COMMENT TROUVER LA SOURCE ?

Il n'existe qu'une façon d'avoir aujourd'hui accès à la Source. Il faut d'abord rassembler tous les textes que Matthieu et Luc ont en commun, en les mettant à part de ceux qui proviennent de Marc. Ensuite, le travail consiste à comparer les deux versions, en tenant compte des façons d'écrire des deux évangélistes, dans le but de dégager le texte présumément le plus ancien².

Voici un exemple du travail de reconstitution à faire sur l'ensemble du document : en Matthieu, le Notre Père est introduit par les mots « Parent de nous, celui dans les cieux » (Mt 6, 9), alors que celui de Luc comporte le simple « Parent » (Lc 11, 2). Il suffit d'avoir un peu fréquenté l'évangile de Matthieu pour se rendre compte que l'invocation est conforme au style de l'évangéliste, et en conclure que la version lucanienne est la plus ancienne.

1. Le texte en question (la Quelle) n'a rien à voir avec les manuscrits découverts à Qoumrân. La méprise, courante, vient du fait que les deux mots commencent par la lettre Q.

2. Pour en savoir davantage, voir A. Myre, La source des paroles de Jésus, Montréal, Novalis, 2011 (la source Q y est reconstituée, traduite, présentée et commentée).



Crédit photo : Krisanapong detraphiphat/Unsplash

D'OÙ ET QUAND ?

La Source a été directement rédigée en grec. Le milieu géographique d'origine est celui de la campagne galiléenne, avec ses petites villes et ses villages. La Source serait donc née près de la frontière entre la Syrie et la Galilée, là où la langue d'usage était le grec. Il est raisonnable d'affirmer que la Source date de la première moitié des années 50, soit une vingtaine d'années après la mort de Jésus, et une quinzaine avant la rédaction de l'évangile de Marc.

QUI L'A RÉDIGÉE ET POUR QUI ?

La Source a été rédigée par des scribes chrétiens, qui vivaient dans des communautés fortement influencées par des partisans de Jésus extérieurs au cercle des Douze. Elle est le témoin d'un christianisme différent de celui de Jérusalem, celui dont Paul s'est emparé des différents concepts pour

les propager dans tout le monde méditerranéen. La Source, par exemple, ne s'intéresse pas à la mort salvifique de Jésus ni à sa résurrection, de même qu'elle ne le proclame pas messie et ne lui rend pas de culte. Elle a d'autres mots et concepts pour dire sa foi, ce qui n'est pas anodin.

Le prochain texte traitera de la nature de la Source, et du degré de confiance qu'elle mérite de se voir accorder.

ANDRÉ MYRE

LA SOURCE DES PAROLES DE JÉSUS

Le présent texte poursuit la présentation de la Source Q, un document dont Matthieu et Luc se sont servis pour rédiger leur évangile respectif.

Le fait que la Source soit le fruit d'une hypothèse scientifique ne devrait nullement la discréditer aux yeux de la communauté de foi. Au contraire, il faut se réjouir que le développement des sciences exégétiques ait permis la découverte d'un tel document, susceptible de répondre à des interrogations et à des besoins nouveaux.

ÉTENDUE DE LA SOURCE

Nous ne sommes pas sûrs de posséder le début exact de la Source ni sa fin. Quant à son contenu, nous avons bien sûr les textes que Matthieu et Luc ont en commun. Mais rien ne permet d'affirmer qu'ils ont tous les deux intégré à leur œuvre l'ensemble des textes de la version du document à leur disposition. Il est donc tout à fait possible qu'il se trouve, chez l'un, une ou plusieurs péricopes de la Source que l'autre a décidé de ne pas inclure dans son évangile, diminuant ainsi le nombre de textes que nous pouvons, avec confiance, attribuer à Q.

UNE SOURCE DE PAROLES

Q est essentiellement une suite de paroles¹. Pour rédiger leur évangile, Matthieu et Luc se sont donc servis de Marc, un document surtout composé de récits, et de Q, un texte principalement constitué de paroles.

1. Dans l'état actuel des choses, Q contient trois récits (4, 1-13; 7, 1.3.6b.9; 11, 14), sans parler de quelques mots ou lignes qui introduisent des paroles (3, 2b-3a.7a.21; 6, 20a; 7, 18.24a; 9, 57-59; 10, 2.21a; 11, 15a.16.17a). En dehors des deux premiers récits, le nom de Jésus n'est mentionné qu'en 3, 21 et 9, 58.

L'ORDRE DES PÉRICOPES

La Source est un document structuré, et non pas une mise bout à bout de paroles éparses. Le plan des chapitres 1-11 est cependant plus facile à découvrir que celui de 12-22. Il est toutefois possible que l'impression de désorganisation soit l'effet de l'utilisation que Matthieu et Luc ont fait de la Source. En règle générale, Matthieu semble celui qui a le mieux conservé le mot-à-mot du document original, tandis que Luc paraît le plus fidèle à l'ordre des péricopes. C'est pourquoi, dans la recherche exégétique, les références à la Source suivent le déroulement de l'évangile de Luc. Par exemple, dans la Source, le Notre Père se trouve en Q 11, 2-4; pour le trouver dans une bible, il faut donc aller voir Luc 11, 2-4².

LA SOURCE ET « CETTE GÉNÉRATION »

À l'intérieur du document, « cette génération » est interpellée très durement. La Source s'attaque férocement au système que les humains ont monté de toutes pièces au profit des grands et au détriment des petits. Ce système traverse l'histoire, il est de toujours et, sous un nom ou l'autre, il existe de génération en génération. Pour chaque

2. Au minimum, la Source comprenait, selon un ordre reconstitué, les textes suivants : Q 3, 2b.3a.7-9.16b-17.21 ; 4, 1-4.9-12.5-8.13; 6, 20-23.27-28.35.29.30-32.34.36-49; 7, 1.3.6b.9.18-19.22-35; 9, 57-60; 10, 2-16.21-24; 11, 14-15.17-26.16.29-35.42.39b.41.43-44.46b.52.47-51; 12, 2-12.33-34.22b-31.39-40.42-46.49.51.53-56.58-59; 13, 18-21.24-27.29.28.30.34-35; 14, 11.16-21.23.26-27; 17, 33; 14, 34-35; 16, 13.16-18; 17, 1-2; 15, 4-5a.7-10; 17, 3-4.6.20-21.23-24.37.26-27.30.34-35; 19, 12-13.15-24.26; 22, 28.30.



Crédit photo : Mark Fletcher-Brown/Unsplash

être humain, il est « cette génération » de maintenant qui, comme celle de la Source, se refuse farouchement à changer. Face à lui, la Source se présente comme l'électro-choc de la dernière chance.

LA SOURCE FAIT-ELLE CONNAÎTRE JÉSUS ?

La Source se surpasse dans le portrait global qu'elle donne de l'interpellation lancée par le Nazaréen. Elle lui a conservé sa fougue, son radicalisme, ses jugements à l'emporte-pièce, son espérance à toute épreuve, sa colère sourde, son orientation sans faille. Le texte n'est pas rédigé pour qu'on réfléchisse à l'infini sur la proximité métaphysique entre un homme et son Dieu, mais dans l'intention que, une fois reconnue la perversité des systèmes humains qui traversent les âges, l'espérance soit possible. Les grands se trompent, les petits ont raison.

LA SOURCE EST-ELLE CHRÉTIENNE ?

La dernière question, à la fois délicate et cruciale, concerne l'identité de la Source. S'agit-il d'un document « chrétien » ? La Source représente une façon originale, inédite, d'avoir foi en Jésus. Son existence même témoigne du fait qu'à

l'origine la foi a été dite de plusieurs façons. La Source a l'art – influence du Nazaréen, serais-je porté à dire – de relativiser tout ce qui est système de pensée, organisation, institution, culte, rite.

Pour la Source, l'enjeu fondamental est celui de l'existence. En cela, elle a un rôle extrêmement important à jouer. Cependant, pour qu'elle puisse se faire entendre, il faut résister à la tentation de la juger à l'aune de quelque kérygme ou credo que ce soit. La seule mesure qui vaille pour elle est la valeur des êtres humains qui ont décidé de suivre le chemin de vie qu'elle trace.

Dans les textes à venir, je suivrai la Source pas à pas et chercherai à en faire voir la pertinence.

ANDRÉ MYRE

LA SOURCE Q. JEAN ET JÉSUS

Peut-être la version de la Source Q dont disposaient Matthieu et Luc avait-elle un titre. Si c'était le cas, ni l'un ni l'autre ne pouvaient le conserver, puisqu'ils avaient décidé d'en disperser le contenu dans leur évangile.

À son début, la Source indique qu'elle entend parler de Jean, le Baptiseur¹ :

^{Q 3,2b} La parole de Dieu s'adresse à Jean,

^{3a} et toute la région du Jourdain en subit le contrecoup.

⁷ Aux gens qui viennent à lui pour qu'il les plonge dans l'eau, il lance un avertissement.

Les premiers mots de la Source sont significatifs encore aujourd'hui. Un être humain ne se fait pas seul. Il arrive nécessairement dans l'Histoire en marche. Et il est le produit, conscient ou non, d'une série de rencontres et d'influences. En ce sens, Jésus est inséparable de Jean. Sans Jean, il n'y aurait pas eu de Jésus tel que nous le connaissons. La « parole de Dieu » ne l'aurait pas interpellé comme elle l'a fait, et il serait mort, charpentier de son village, à Nazareth.

Le texte présuppose que les lectrices et lecteurs connaissent Jean. C'était un critique virulent de sa société, qui a fini par inquiéter grandement les autorités. Dans ses *Antiquités juives*, rédigées à la fin du premier siècle, l'écrivain juéen² Flavius Josèphe avait ceci à dire de Jean :

Jean, surnommé le Baptiste, a été mis à mort par Hérode [Antipas] malgré qu'il ait été un homme bon, qui avait exhorté les Judéens à mener des vies correctes, à pratiquer la justice les uns envers les autres et la piété envers Dieu et, ainsi, à s'unir dans le baptême. Il s'agissait pour lui d'une condition nécessaire pour que le baptême ait du sens aux yeux de Dieu. [...] Quand il y en eut beaucoup d'autres à se joindre aux foules qui l'entouraient, Hérode s'inquiéta. Une éloquence qui avait tant d'effet sur les gens pouvait provoquer une forme ou l'autre de révolte, car on aurait dit qu'ils auraient pu faire n'importe quoi à la suite de Jean. Hérode décida donc qu'il valait mieux frapper le premier et se débarrasser de lui avant que son activité ait causé un soulèvement, que d'attendre qu'arrive une rébellion, se retrouver dans une situation difficile et découvrir ainsi son erreur. [...] À cause des soupçons d'Hérode, Jean fut donc amené enchaîné à Machéronte [...] et mis à mort sur place³.

COMPRENDRE JEAN ET JÉSUS

Ce texte est extrêmement important pour comprendre et Jean, et Jésus, et la Source, et les évangiles. Le Jean dont on parle est celui à propos de qui Jésus dira, plus loin dans la Source, que « parmi les enfants des femmes, Jean est le plus grand » (Q 7, 28). Dès le début de la Source, il faut comprendre que Jean et Jésus ne sont pas à définir étroitement comme des personnages religieux.

Ni l'un ni l'autre n'avaient en tête la fondation d'une religion. Ni l'un ni l'autre ne voient d'intérêt à propager leur monde intérieur. Certes, Dieu est important pour eux. Mais il ne l'est pas en lui-même. Il l'est en tant qu'il les motive à œuvrer

1. Q suit la numérotation des versets de Luc. Le passage parallèle (//) du texte qui suit se trouve en Mt 3,1.7.

2. Les textes anciens ne parlent pas de « juifs », au sens religieux dans lequel le mot est utilisé de nos jours, mais de « Judéens », au sens géographique et ethnique du terme. Pour les étrangers, même les Galiléens étaient appelés Judéens.

3. AJ XVIII,116-119. Toutes les traductions de ces textes sont de moi.

dans leur société pour en montrer les failles, et annoncer le besoin d'un autre régime de vie (le « règne de Dieu » pour Jésus).

Dans la dernière ligne du texte cité plus haut, il est dit que Jean « plonge dans l'eau » ceux qui viennent à lui. Cette plongée (d'ordinaire traduite par le verbe « baptiser ») signifiait que celles et ceux qui s'y soumettaient faisaient leur la vision des choses que Jean leur proposait. Ils acceptaient donc de se faire faire symboliquement violence par lui : eux qui avaient pactisé avec les gens influents qui opprimaient le pauvre monde pour leur profit, Jean les ensevelissait sous l'eau pour qu'ils en ressortent décidés à vivre autrement.

VIVRE AUTREMENT, UNE MENACE POUR LE SYSTÈME

Et c'était bien ce qui inquiétait Hérode Antipas et les autres. Leur système était menacé. Mieux valait donc ne pas prendre de risque et se débarrasser de Jean avant d'avoir

un gros problème sur les bras. Plus tard, la Cour suprême de Judée, grand-prêtre en tête, va prendre la même décision vis-à-vis de Jésus, et la fera exécuter par Pilate.

À presque deux mille ans de distance, il est intéressant de lire la Source pour voir comment des lettrés chrétiens, qui avaient été en contact avec des partisans anonymes de Jésus, formulaient ce que voulait dire la décision de suivre Jésus, lequel avait décidé de suivre Jean, son maître. Pourquoi prendre le parti de se rendre la vie difficile ?

Dans le prochain texte, nous verrons pourquoi « Colère » est un des premiers mots qui vient à l'esprit de la Source quand elle traite d'un Jean interpellé par la « parole de Dieu ». L'évangile que l'on nous présente couramment ne nous a pas habitués à ça...

ANDRÉ MYRE



Crédit illustration : rudal30/iStock



LES PAROLES QUI ONT INTERPELLÉ JÉSUS

Les paroles qui suivent, dans la bouche de Jean Baptiste, sont les premières de la Source. Leur importance est signifiée par le verset de conclusion : Jésus s'est reconnu dans la lecture de la réalité offerte par Jean, il s'est laissé interpeller par elle et, en conséquence, il s'est soumis au baptême proposé par ce dernier (v. 21).

En disant qu'à l'occasion de son baptême les cieux se sont ouverts et que le souffle de Dieu est venu sur lui, le rédacteur signifie qu'ainsi équipé pour la tâche, Jésus a entrepris de vivre dans la ligne tracée par Jean. On ne saurait donc trop insister sur l'importance des paroles qui suivent :

Q^{3,7b} Enfants de vipères!

Qui vous a appris à fuir la Colère à venir?

⁸ Retournez-vous bout pour bout et donnez du fruit en conséquence.

Ne sombrez surtout pas dans l'illusion de pouvoir compter sur votre père Abraham, car, je vous le dis, Dieu peut, à partir de ces pierres-ci, susciter d'autres enfants à Abraham.

⁹ La racine des arbres sent déjà la hache sur elle : quel que soit l'arbre qui ne produit pas de bon fruit, le voilà abattu, jeté au feu.

^{16b} Moi, je vous plonge dans l'eau. Mais Celui qui vient derrière moi est plus fort que moi, au point que je ne suis même pas digne de lui enlever les sandales. Lui, il vous plongera dans le souffle sacré et le feu.

¹⁷ Son tamis à la main, il va faire place nette : au grenier le blé, mais au feu la paille, feu jamais éteint.

²¹ Alors que Jean le plonge dans l'eau, les cieux s'ouvrent pour Jésus, et voilà le souffle sur lui.

Le début peut paraître déconcertant, car il est passablement rude. Les auditeurs sont vigoureusement interpellés et placés brutalement devant la « Colère » de Dieu (v. 7b). Il faut accepter de se faire secouer par ce langage à première vue rebutant, qui est pourtant au cœur de la parole de Jean et de l'agir de Jésus.

Le fond de scène est que Dieu en a ras-le-bol de la folie des humains, des injustices sur lesquelles sont fondées leurs institutions et des relations catastrophiques entretenues avec la nature. Si on n'admet pas cette colère de Dieu, on n'entend rien à l'évangile, car Jésus, lui, l'avait tellement bien comprise qu'il s'est reconnu dans la parole de Jean.



L'ILLUSION D'ÊTRE DANS « LA BONNE RELIGION »

La suite du texte tire les conséquences de ce qui précède. Il faut se virer de bord, faire un 180 degrés et repartir sur le bon pied (v. 8). Et attention ! poursuit la Source, il serait illusoire de se fier à la religion pour se croire tiré d'affaire : des enfants d'Abraham, Dieu peut en faire à la tonne (v. 8b). Un avertissement qui garde toute sa valeur. Se fier au fait d'être dans « la bonne religion », qui a les promesses de la vie éternelle, pour se penser correct, c'est se faire illusion.

On n'a qu'à regarder autour de soi : les églises sont vides, mais il existe présentement une multitude de « croyants et croyantes », que Dieu a fait surgir, en dehors de la religion, afin de lutter pour la justice et l'environnement. Le Dieu qui est en colère se fout des étiquettes, il veut des résultats. Jean et Jésus, d'ailleurs, sont de parfaits exemples de ce mode d'agir de Dieu. L'un et l'autre étaient marginaux par rapport au fonctionnement de leur société, et ils en ont chèrement payé le prix.

REMETTRE DE L'ORDRE

Selon la Source, quand Dieu n'a pas ce qu'il veut – autre parole pas mal rude au v. 9 –, il se débarrasse de celles et de ceux qui ne servent à rien, « quels qu'ils soient », quelles que soient leur religion et leur situation dans la pyramide de l'organisation. Il devrait être évident, à ce point du texte, que la Source présente un Jean dont la fonction est d'administrer un traitement choc à des croyants qui ne comprennent rien à rien.

Beaucoup de ceux-là, enfermés dans leurs rites et leurs religions, ne voient toujours pas que le monde et la planète sont en perdition, et que la préoccupation de Dieu, ce n'est pas l'église, la mosquée ou la synagogue, mais la terre, avec l'humanité qui s'y trouve.

En conclusion, Jean présente le Jugement de Dieu, sous la figure de « Celui qui vient derrière » lui. Il ne parlait alors pas de Jésus, mais d'un mystérieux personnage qu'à l'époque on appelait « l'Humain » (le fils de l'homme), qui devait, à la fin de tout, remettre de l'ordre dans la réalité et révéler la densité humaine des êtres. Il allait donc « faire place nette », en se débarrassant de ce qui n'aura servi à rien et en conservant le reste (v. 16b-17).

En terminant, il faut réfléchir sur le problème posé par le fait qu'en Église on n'entende pour ainsi dire jamais parler de cette façon qu'avait Jean de voir la vie, laquelle a fait dire à Jésus que « de tous les enfants des femmes, Jean est le plus grand » (7, 28a). Car, après tout, si Dieu est bien tel que Jean, approuvé par Jésus, le dit, que sommes-nous à ses yeux ? Autre chose que du bois mort ?

ANDRÉ MYRE

L'EXAMINATEUR FAIT PASSER UN TEST À JÉSUS

Le texte précédent de la Source se terminait alors que Jésus, acceptant de suivre la voie tracée par Jean, se fait plonger dans l'eau par lui ; à cette occasion, le souffle de Dieu l'investit (Q 3, 21). La présente péricope, un des très rares récits rapportés par la Source, fait état de la rencontre entre Jésus et le « satan ».

Dans ce récit, ce dernier personnage n'est pas l'adversaire traditionnel de Dieu, mais un de ses serviteurs. Pour comprendre son rôle, il est bon de lire le premier chapitre du livre de Job. Le satan y est clairement présenté comme faisant partie des « fils de Dieu », de sa garde rapprochée, pourrait-on dire. Et il a un rôle très ingrat, soit de vérifier l'authenticité des humains. Il va donc gratter sous les apparences pour voir à qui son Patron peut se fier ou non.

D'ordinaire, il n'obtient pas grand succès. Au temps de Job, par exemple, il n'a trouvé personne de fiable. Oh ! il y a bien Job, comme le souligne Yhwh, mais le satan lui réplique que l'autre n'est fidèle que parce qu'il est son protégé. Dans le reste du livre, il va donc s'employer à vérifier la sincérité de l'ami de Dieu. Dans ce récit de la Source Q, nous le voyons également en train de remplir sa fonction. Dieu peut-il avoir confiance en celui à qui il vient de faire don de son souffle ? L'« examinateur » sort donc de son sac la batterie de ses meilleurs tests. Il n'a pas le droit de laisser son Patron s'illusionner.

^{Q 4.1} Le souffle amène Jésus au désert, 2 pour y subir le test de l'examineur.

Il reste quarante jours sans manger, puis il a faim.

- ³ Tu es le fils de Dieu ? lui dit l'examineur, alors ordonne à ces pierres de devenir des pains.

- ⁴ Ça prend plus que du pain pour vivre, lui répond Jésus. C'est pourtant bien écrit, non ?

⁹ L'examineur l'amène à Jérusalem et le place au sommet du Temple :

- Tu es le fils de Dieu ? alors jette-toi en bas,¹⁰ car il est écrit : *Il donnera des ordres te concernant à ses messagers.* ¹¹ *Ceux-ci te prendront dans leurs mains et ton pied ne touchera pas la moindre pierre.*

- ¹² *Tu ne feras pas passer de test au Seigneur ton Dieu.* Cela aussi est écrit, lui dit Jésus.

⁵ L'examineur le conduit sur une montagne et lui fait voir, dans leur éclat, tous les royaumes du monde.

- ⁶ Tout cela est à toi

⁷ si tu te soumetts à moi.

- ⁸ *Soumets-toi au Seigneur ton Dieu, lui dit Jésus, et sers-le, lui seul.* C'est bien écrit.

¹³ Sur ce l'examineur le laisse là.

Le récit est fait d'un cadre très simple (v. 1-2a et 13), à l'intérieur duquel sont racontés trois tests (2b-4.9-12.5-8). Dans la bouche du satan, la Source présente Jésus comme « fils de Dieu » (v. 3.9), un des deux grands titres de Jésus (avec « messie »), selon la foi chrétienne. C'est une façon de signifier aux croyants et croyantes que les tests dont elle va leur parler, ils devront eux aussi les passer.

LES ÉPREUVES DE L'EXAMINATEUR

1. Selon le Nouveau Testament, après sa résurrection, Jésus a reçu le pouvoir d'action de Dieu, son souffle, qui l'a fait fils de Dieu. Ainsi équipé, il devrait donc pouvoir tout faire. Pour définir sa première épreuve, l'examineur se présente comme le promoteur de la gloire de Dieu : rien ne révèle davantage la grandeur de ce dernier que sa toute-puissance et sa compassion.

Rien de mieux pour Jésus, par conséquent, que de présenter Dieu, de façon éclatante, comme un pourvoyeur ou un responsable de la santé, de la nourriture, du logement, du climat, et de la réparation générale des dégâts causés à l'environnement et au monde par la folie humaine. La réplique de Jésus signifie que ce n'est pas à coups de miracles que Dieu agit, mais en faisant arriver l'essentiel. À tout le monde, en effet, il donne la vie, la force vitale (son souffle), c'est déjà magnifique. Aux humains ensuite de voir à organiser une humanité et une planète qui ont de l'allure. Dieu ne le fera pas à leur place, miraculeusement.

2. Le deuxième test se passe au sommet du Temple. Cette fois, l'examineur se déguise en homme de foi, une foi éminente : pour les croyants et croyantes, en effet, il n'y a rien de plus grand que de mettre sa vie en danger dans le but de permettre à la grandeur de Dieu de se manifester. La réponse de Jésus signifie qu'il n'y a rien de plus insensé pour la croyante ou le croyant, que de croire à toutes les folies religieuses qui mènent à détruire sa propre vie ou celle des autres. La seule conséquence sera la perte de la vie, car Dieu n'accepte pas d'être follement mis au défi.

3. Pour le dernier test, l'examineur se présente comme le maître du monde, faisant miroiter tous les avantages du système, capable de garantir le bonheur à jamais. « Il est où le bonheur ? Il est là ! » La réplique de Jésus signifie que c'est faux. L'être humain se perd s'il se met au service du système.

Selon la Source, Jésus a donc donné trois réponses à l'examineur :



Juan de Flandes, La tentation du Christ, vers 1500-1504, huile sur bois, 21,3 x 16 cm, Galerie nationale d'art, Washington DC.

- Dieu ne fera pas de miracle pour lui faciliter la vie.
- Il ne viendra pas à son secours s'il écoute la religion et met follement sa vie en danger pour lui.
- Il va se perdre s'il met toutes ses énergies au service du système qui l'entoure.

À la fin de ce test, la Source n'a pas jugé bon de donner une note à Jésus. Elle a laissé à ses lectrices et lecteurs le soin de le faire en continuant leur lecture ou en arrêtant là. Ils sont en mesure de le faire, car le ton est donné.

ANDRÉ MYRE

LA PRIORITÉ DES PRIORITÉS

Tout de suite après avoir présenté le baptême de Jésus et la résistance de ce dernier au détournement de sa mission suggéré par « l'examineur », la Source Q passe à une section qui porte sur la pratique (Q 6, 20a-49). Cette façon d'écrire est caractéristique de la Source. Pour elle, la foi ne se manifeste pas dans un credo, mais dans une façon de faire. La première péricope va droit au but :

Q 6,20a Il regarde ses partisans et leur parle.

^{20b} Choyés les pauvres, le Régime de Dieu est en leur faveur.

²¹ Choyés les affamés, ils seront rassasiés.
Choyés les endeuillés, ils seront consolés.

²² Choyés, vous l'êtes bien,
quand on vous insulte,
quand on vous pourchasse,
quand on dit du mal de vous, à cause de l'Humain.

²³ Soyez joyeux, radieux même, les cieux vous réservent une rente élevée, et, d'ailleurs, c'est ainsi qu'ils ont traité les contestataires, vos devanciers.

Le texte commence d'une façon inusitée dans la Source, puisqu'il s'ouvre sur une ligne narrative, alors que le document est surtout fait de paroles. Dès le début, les lectrices et lecteurs sont censés savoir que Jésus a des partisans¹, de qui il attend un comportement précis.

Le morceau lui-même se compose de deux parties : la première, manifestement la plus importante, traite de celles et de ceux en faveur de qui les partisans de Jésus doivent intervenir (v. 20b-21), tandis que la seconde s'applique à la communauté chrétienne, à l'intention de qui la Source est rédigée (v. 22-23).

A) Dans sa façon de parler, la Source reprend à son compte le style provocant et le langage paradoxal de Jésus. « Choyés » (ou : chanceux, heureux, comblés, privilégiés...) sont les pauvres (v. 20b)! La formule vise évidemment à faire sursauter. La finale du verset – ainsi que celle des deux suivants – en donne l'explication et oriente l'interprétation de tout le morceau.

Parce que les pauvres² sont mis de côté par le système ou le régime actuel, dans lequel ils ne sont jamais gagnants, le régime de Dieu, sur le point d'être instauré, sera, de façon « systémique », organisé en leur faveur. En son centre, la Source expliquera la raison de cette orientation de Jésus : c'est parmi les petites gens qu'il a découvert ce parti pris de Dieu, le « Parent » (ou Père), de délaisser ceux et celles qui ont monté le régime actuel à leur profit, pour valoriser les « tout-petits » (Q 10, 21).

1. Le mot grec est d'ordinaire traduit par « disciple », mais j'utilise plutôt le mot « partisan », parce que Jésus n'était pas un enseignant qui avait des élèves, mais un homme d'action à la recherche de compagnons qui prendraient « parti » comme lui dans la vie.

2. De « vrais » pauvres, celles et ceux qui sont affamés et qui perdent parents et amis trop tôt, emportés par le stress, le découragement, le suicide ou la maladie.



Crédit illustration : Jon Tyson/Unsplash

PRENDRE PARTI ET ENDURER LES CONSÉQUENCES

Dès le début, la Source présente le cœur de la foi, l'essentiel, le noyau de la confiance, la personnalité de Dieu, le lieu où le rencontrer et les personnes en faveur de qui intervenir dans la vie. Ce morceau de littérature, auquel on donne traditionnellement le nom de « Béatitudes », n'est évidemment pas à proclamer auprès des « pauvres ». Il serait ridicule et mal avisé de parcourir les rues d'un milieu populaire en annonçant aux petites gens qu'ils sont « choyés » dans la vie, ce qu'ils ne sont évidemment pas.

Ce texte est rédigé à l'intention des partisans potentiels de Jésus. Eux doivent absolument savoir qu'en dépit de leur vision « normale » des choses, à l'encontre de leurs préjugés, malgré les efforts du système pour assujettir les humains et les mettre à son service, les « pauvres » sont les privilégiés de Dieu, et qu'on ne peut être partisan de Jésus qu'en leur étant proche.

Après avoir été rencontré par Jean, tout ce que Jésus a voulu dire et faire dans la vie se trouve condensé dans les versets 20b-21. L'évangile se trouve donc tout entier dans ces trois lignes. Et tout ce que la Source trouvera à dire par la suite découlera de ce passage.

B) La seconde partie du texte, d'une façon très honnête et typique de l'évangile, énonce à quoi les partisans de Jésus peuvent s'attendre s'ils prennent au sérieux les orientations proposées par Jésus. Il est très intéressant de voir que le mot provocant de Jésus (« choyés ») est à nouveau utilisé, sauf que, cette fois, il s'applique à la communauté chrétienne. Et il ne faut pas mêler les cartes. Les partisans de Jésus ne sont pas dits « choyés » au même sens que dans la partie précédente. Ils ne sont pas les privilégiés de Dieu, et il n'est pas dit que le régime de Dieu sera instauré en leur faveur.

Ils sont paradoxalement « choyés » parce que leur engagement en faveur des pauvres les aura mis en difficulté auprès de leurs familles, de leurs voisins, de leurs amis, de leurs patrons, de leurs camarades de travail. Le système, ainsi que celles et ceux qui le servent n'accepteront jamais de perdre les privilèges qu'ils ont gagnés de haute lutte, aussi feront-ils toujours tout pour les conserver.

C'est pourquoi les partisans de Jésus seront toujours soumis à toutes sortes de vexations, plus ou moins graves et plus ou moins fréquentes. Mais eux aussi verront leur sort renversé par l'intervention du Dieu vivant. Ce dernier ne laisse jamais tomber celles et ceux dont la vie est alignée sur celle des « contestataires » (les « prophètes »).

Le texte de la Source fait clairement la distinction entre les pauvres (« ils ») et les partisans de Jésus (« vous »). Les premiers sont, de façon scandaleuse, les privilégiés de Dieu, les seconds non. Les premiers seront aux premiers rangs dans le régime de Dieu, les seconds non. Ces derniers ne sont que les serviteurs et servantes des premiers³. Dure leçon d'humilité, mais qu'il faut apprendre dès le début. La Source n'a pas l'habitude de ménager ses lectrices et lecteurs.

ANDRÉ MYRE

3. Des « esclaves inutiles », d'ailleurs, précisera Luc (17, 10).

AIMER SES ENNEMIS ET PRIER POUR EUX

[Q 6, 27.28.35] *Encore faut-il avoir des ennemis.*

Dans la Source Q, les premiers mots de Jésus portent sur la pratique chrétienne. De 6,20 à 49, la Source présente une suite de quatorze courtes paroles qui font le tour de la question : deux fois sept (le chiffre parfait), tout est dit. Je note tout de suite une caractéristique – peut-être surprenante pour nous – de ces textes, à savoir qu'il ne s'y trouve rien de spécifiquement religieux : rien sur le culte, la liturgie, la synagogue, le Temple, le sacerdoce, la morale, les dix commandements, la foi, la résurrection, le salut, etc.

On y parle, certes, de Dieu, une seule fois cependant, dans l'expression « régime de Dieu » (6, 20), en précisant bien qu'il ne s'agit pas de n'importe quel Dieu, mais du « Parent » (v. 35.36). La prière est elle aussi mentionnée une fois, mais dans un contexte très surprenant (v. 28), puisqu'elle a en vue les adversaires. L'intérêt de la Source est de tracer, à l'intention des siens, la ligne de leur vie en société.

Après les « Béatitudes », texte fondamental, Q a donc cru bon de traiter de l'« Amour des ennemis » :

Q 6, 27 Aimez vos ennemis,
28 et priez pour ceux qui vous pourchassent,
35 vous deviendrez ainsi les enfants de votre Parent,
qui fait lever son soleil sur méchants et bons,
et fait pleuvoir sur justes et injustes.

AGIR DANS LA LIGNE DE L'ÉVANGILE

On se souvient que la Source avait adressé la quatrième et dernière béatitude aux membres de sa communauté qui étaient « pourchassés » (v. 22). Elle traite ensuite de l'attitude à avoir vis-à-vis des poursuivants, qu'elle assimile aux « ennemis ». Il faut noter dès maintenant le contexte qui ressort de ces deux premières paroles, et que nous retrouverons dans la prochaine (6, 29), celui de tensions sociales, provoquées par l'agir dans la ligne de l'Évangile. Il fallait que le problème soit aigu pour en traiter aussi tôt dans la

présentation de la pratique chrétienne, et qu'il apparaisse comme une donnée permanente de sorte qu'avoir des ennemis puisse être présenté comme chose normale.

La parole exprime l'objectif de la vie chrétienne (v. 35a) et deux comportements qui permettent de l'atteindre (v. 27-28). Le but est que les partisans « deviennent enfants de leur Parent ». Or, la caractéristique fondamentale du Parent en question, cela sera dit au centre du document (10, 21), est qu'il se cache du grand monde et se fait connaître des petites gens.

Ici, cependant, un autre aspect de lui est souligné : dans l'Histoire, comme dans le cours de la nature, le Parent n'intervient pas pour récompenser qui lui plaît, ou pour punir les autres. Les exemples qui sont donnés présentent le côté favorable de la nature : soleil et pluie nécessaires aux récoltes, et donc à la poursuite de la vie sur terre pour tout le monde.

LE PARDON À QUI LE RÉCLAME

L'Histoire n'est pas le moment de la manifestation des vies réussies ou ratées, bonnes ou méchantes, justes ou pas. Il ne serait donc pas correct que les enfants de Dieu entreprennent de faire ce que même leur Parent ne fait pas. L'ennemi, quels que soient ses crimes, a le droit de vivre, et quiconque fait partie de la famille du Parent doit le traiter comme l'être humain qu'il est toujours – ce que signifie l'appel à l'« aimer » (v. 27).

Il faut cependant noter ici qu'il n'est pas sans importance de faire bien attention aux mots que l'évangile utilise. Par exemple, il n'y est jamais question de « pardonner » à l'ennemi. Dans l'évangile, en effet, le pardon s'exprime à l'occasion d'une démarche interpersonnelle, au cours de laquelle l'offenseur vient demander pardon à la personne à qui il a fait du tort (Mt 5, 23; Mc 11, 25).

Le pardon est donc accordé à qui le réclame, pour rétablir la relation brisée. L'ennemi, par contre, est la personne (ou l'institution, ou la nation...) qui ne souhaite nullement se faire pardonner. En conséquence, le pardon n'étant pas un geste à poser dans le vide, les partisans sont invités à prier pour leurs ennemis, et non pas à leur pardonner.

S'APPROPRIER LA PRIÈRE

L'appel à la prière est intéressant à plus d'un titre (v. 28). Dans le Proche-Orient ancien, comme dans la Bible en général, le concept de prière désigne une activité dont le souverain est le premier responsable. Comme il a la responsabilité de gouverner le peuple, il doit entretenir de bonnes relations avec la divinité pour que les frontières soient protégées des invasions ennemies, que la nature soit favorable, que les épidémies et pandémies soient évitées, etc. Il remplit sa fonction en instituant un réseau d'officiels, responsables de prier en son nom aux intentions du peuple, dans les lieux appropriés qu'il a fait construire.

La prière est donc une activité réservée à des experts en la matière, que les gens vont trouver pour qu'ils transmettent leurs demandes à la divinité. Or, il est caractéristique du Jésus des évangiles que d'avoir arraché la prière des mains des experts pour se l'approprier, et d'avoir cherché à mobiliser les siens pour qu'ils fassent de même.

Aussi entend-on l'écho de sa voix dans l'interpellation lancée à ses partisans au v. 28, afin qu'ils prient pour ceux qui s'en prennent à eux. Voilà un genre de prière inconnu du Temple ou des assemblées synagogales. La formulation est d'ailleurs assez unique dans les évangiles, où la prière « pour » quelqu'un est pour ainsi dire inconnue.




Crédit photo : Chris Liverani/Unsplash

PRIER ET REVENIR SUR LE SENS DE SON AGIR

C'est que le but de la prière selon Jésus est d'ajuster la personne aux interpellations de la Voix qui lui parle de l'intérieur. Même s'il semble avoir en vue un autre objectif, il en est ainsi dans le texte de la Source. En effet, en priant pour ses ennemis, la personne doit revenir sur le sens de son agir, sur l'orientation de sa vie, sur la raison des tensions qu'elle fait surgir autour d'elle, des difficultés d'une telle prière, du malaise causé par le triomphe permanent d'un système qui écrase les gens à son profit.

Aimer ses ennemis et prier pour eux sont deux façons de partager le scandale du Parent concernant la façon dont l'humanité gère sa propre existence sur la planète, sa maison. Et, selon la Source, c'est en agissant ainsi qu'on devient « enfant du Parent », lentement, avec le temps, sans trop s'en rendre compte ou sans même le savoir, au rythme de la vie. Dispersés dans les nations, les cultures et les religions, les enfants du Parent se reconnaissent à leur façon de vivre : ils et elles ont un air de famille.

ANDRÉ MYRE



Crédit photo : Dan Burton/Unsplash

LA CLAQUE SUR LA GUEULE

Le texte qui suit est à la fois un des plus célèbres et un des plus méconnus des évangiles. Pour l'interpréter, il faut partir du fait que Q l'a placé tout de suite après le passage sur l'amour des ennemis. Ce faisant, la Source le présente donc comme un exemple du comportement surprenant attendu des partisans de Jésus vis-à-vis de l'ennemi ou de l'adversaire.

Et, comme en témoignent les réactions suscitées par la mention de ce passage, quiconque le lit ou en entend parler se voit transporté en dehors de sa zone de confort.

Q 6,29 On te frappe sur une joue ?

Tends l'autre.

On veut te faire un procès pour t'enlever ta chemise ?

Laisse aller ton manteau.

On t'oblige à parcourir un mille ?

Fais-en deux.

Le verset illustre le comportement attendu des lecteurs ou lectrices de la Source à l'aide de trois exemples, tirés de trois contextes problématiques. Les choses sont dites succinctement, mais il est implicitement entendu que le partisan ou la partisane visée se trouve dans une situation d'injustice. Un geste physiquement violent vient d'être posé, alors qu'un coup a été porté à la face de la personne assaillie ; un procès a été intenté avec une intention malveillante et, en présence d'un juge complaisant, le plaignant se sert de la justice pour mettre l'accusé sur la paille ; une armée en campagne réquisitionne un civil pour l'obliger à transporter

le matériel nécessaire à la poursuite de ses activités¹. Dans les trois cas, un être humain subit une violence morale ou physique.

TENDRE L'AUTRE JOUE

De surcroît, dans les trois situations, une réaction étonnante, imprévue, paradoxale est présentée : tendre l'autre joue ; se départir d'une possession essentielle – le manteau qui empêche de mourir de froid –, dont il n'est permis de dépouiller personne ; et en faire davantage pour l'armée d'occupation que ce qui était exigé. La parole est volontairement provocante, incongrue et formulée à la manière de petites paraboles à déchiffrer. Or, ce qu'elle réclame de quiconque l'écoute, implicitement, c'est de ne jamais désespérer de la capacité de l'ennemi ou de l'adversaire à se conduire en être humain. C'est ce qui signifie, pour la Source, l'appel à l'aimer.

Aussi une piste d'action suggérée est-elle de le surprendre, de le déstabiliser, de le faire sortir de la bulle inhumaine dans laquelle il s'est installé pour qu'il se rende compte du triste personnage qu'il est en train de devenir. Cela dit, l'évangile ne peut prévoir quel geste est requis dans telle ou telle circonstance, encore moins prédire que la prise de conscience espérée aura lieu. La façon de faire s'invente sur le coup, en espérant pour le mieux.

« IL N'A PAS PU LA TORTURER CE JOUR-LÀ »

Pour terminer, je me permets une illustration contemporaine. Il y a quelques années, j'ai assisté à une conférence prononcée par Guy Aurenche, présentement président d'honneur de la Fédération internationale de l'action des

chrétiens pour l'abolition de la torture. Au cours de son exposé, il raconta l'histoire d'une Latino-Américaine qui, dans son pays, avait été systématiquement torturée. Un jour, au cours d'une de ces séances, son tortionnaire s'impatienta : il fallait qu'elle parle, car lui était pressé, sa jeune fille était malade et il devait aller à son chevet. Le lendemain, quand il entra auprès d'elle pour faire son travail, elle lui demanda comment allait sa fille. Le conférencier ajouta alors : « Il n'a pas pu la torturer ce jour-là. »

Je ne sais rien du monde intérieur de ces deux personnages. Cependant, en écoutant ce récit, j'y ai aussitôt vu une magnifique actualisation de la parole sur « la claque sur la gueule ». La femme a traité son vis-à-vis comme un père inquiet, créant ainsi un contexte humain où son travail de tortionnaire apparaissait dégradant à ses propres yeux. Comme on peut le lire à plusieurs reprises dans les évangiles, « que celui qui a des oreilles pour entendre entende ».

Comme c'est souvent le cas dans la Source, la parole est formulée en dehors de tout contexte proprement religieux, et elle a simplement pour but d'humaniser le milieu dans lequel vivent les partisans de Jésus. L'annonce par excellence du régime de Dieu n'est pas la parole sur Dieu, mais l'engagement visant l'existence harmonieuse d'une collectivité humaine sur son territoire.

ANDRÉ MYRE

¹ La réquisition de Simon de Cyrène par les soldats romains chargés de l'exécution de Jésus, pour porter la partie transversale de la croix, est typique d'un contexte d'opération militaire (Mc 15, 21).

UNE DIRECTIVE INSENSÉE

Après le texte de la « claque sur la gueule » en 6, 29, la Source Q parle d'argent :

Q 6,30 À qui te demande,
donne.
À qui te fait un emprunt,
ne réclame rien.

Cette parole d'évangile fait partie du groupe nombreux de celles sur lesquelles, en Église, on garde pour ainsi dire un silence total, et ce, sans doute parce qu'elles traitent de sujets jugés trop compromettants ou non pertinents pour la foi. Imaginons que le texte ait eu la formulation suivante :

À qui te demande de faire l'amour,
fais-le.

Celle qui t'annonce qu'elle va se faire avorter,
écoute-la.

On peut être sûr qu'il y aurait des bibliothèques remplies de livres écrits là-dessus, expliquant tous, avec grande autorité, qu'il ne faut pas répondre positivement à toutes les demandes de sexe, ou qu'écouter l'annonce d'un avortement ne veut surtout pas dire approuver. Or, si l'évangile ne traite pas de ces sujets, courants dans toutes les sociétés, c'est qu'ils ne l'intéressent pas. Pourtant, on ne cesse d'en parler comme s'ils étaient affaire de foi, voire au centre de la foi. Et ceux dont l'évangile traite, on les ignore. Intéressant.

ÉVANGILE ET ÉCONOMIE

La parole de la Source, laquelle est souvent proche des préoccupations de Jésus, traite de la relation à l'argent. Il est remarquable que les textes touchant à l'économie soient nombreux dans l'évangile. Et, à lire le mot cité au début, il est évident qu'il vise les gens à l'aise plutôt que ceux de la base. Ce sont les premiers, évidemment, qui ont pour ainsi dire quotidiennement le problème de recevoir des demandes de dons ou de prêts.

Or, la directive – au sens de direction de vie – qui leur est adressée est à proprement parler insensée. En effet, s'ils se mettent à répondre positivement à toutes les requêtes qu'ils reçoivent, ils seront vite obligés de se mettre au bout de la file des démunis. Ce n'est certainement pas l'objectif du texte.

La Source précisera elle-même, un peu plus loin, comment interpréter cette parole. Pour l'instant, cependant, il est tout de même possible de tracer quelques lignes de réflexion. D'abord, le mot est typique de la façon courante qu'a Jésus de s'exprimer : lapidaire et radicale.

L'homme ne parlait pas beaucoup et quand il le faisait, après de longs silences, les mots sortaient drus, étonnants, souvent déstabilisants. Il fallait alors prendre son courage à deux mains et aller lui demander ce qu'il avait voulu dire. Tout cela relève de ce que la Bible a coutume d'appeler la « crainte de Dieu ». En effet, s'il est vrai que Dieu est superbement intelligent, amoureux fou et radicalement libre, il est évident que la folie des organisations et des comportements humains l'indispose souverainement, et que le fréquenter ne peut donner que des résultats étonnants. Il n'y a donc pas à se surprendre que les paroles de Jésus aient comme conséquence de bouleverser le jeu humain.

LA CHANCE DE DEVENIR SOI-MÊME

Par ailleurs, quiconque est désireux de se mettre à l'écoute de la parole doit nécessairement remplir quelques conditions. D'abord, il faut la prendre pour ce qu'elle est. Il ne s'agit évidemment pas d'un commandement strict auquel un être humain pourrait obéir. En effet, le mot est formulé de telle façon qu'il est impossible de lui donner une interprétation juridique. Son contenu ne peut être que de l'ordre d'une directive, d'une orientation, d'une direction qui est tracée pour l'existence.



Dans ta vie, propose-t-il, prends des décisions qui vont faire de toi un être humain sensible aux besoins des autres. Et fais bien attention, sinon tu vas rater la chance qui t'est donnée de devenir toi (il faut savoir que, pour l'évangile, le pécheur est un raté, quelqu'un qui est passé à côté de sa vie ; cela n'a rien à voir avec la désobéissance d'une personne à une législation). On ne peut évidemment pas formuler de commandement obligeant quelqu'un à être fidèle à l'être humain qu'il devrait devenir.

En second lieu, la décision d'écouter la parole suppose qu'on accepte la situation d'insécurité dans laquelle elle met quiconque cherche à s'en inspirer. En effet, si le texte trace une direction, il reste muet sur la longueur du bout de chemin à effectuer, sur la vitesse de croisière, sur les pauses à prendre ou sur les étapes à parcourir.

LA RESPONSABILITÉ DE DÉCIDER DE SA VIE

L'être humain qui possède certains biens ne saura donc jamais s'il a assez donné ou prêté ; s'il l'a fait aux bonnes personnes et pour les bonnes raisons ; si on s'est joué de sa bonne foi ou non, ni si, demain, il devra faire autant, ou moins, ou plus. Et personne ne peut le renseigner. La parole désarçonne le lecteur ou la lectrice, car elle l'entraîne dans un monde où la responsabilité lui revient de décider de sa

vie, et où la densité humaine d'un être ne se commande pas, ne se jauge pas, ne se négocie pas, mais augmente ou diminue, selon les choix qu'on fait, sans qu'on s'en rende compte.

Voilà qui est très embêtant pour les humains en général, qui aiment bien savoir ce qu'ils ont à faire dans la vie, et pour les responsables religieux en particulier, qui aiment bien divinement ordonner aux autres quoi faire. C'est pourquoi il est beaucoup de paroles d'évangile dont on n'entend jamais parler, et encore beaucoup plus d'autres qui n'ont rien à voir avec l'évangile et dont on ne cesse de nous rabâcher les oreilles. Ce sont des façons pour les humains de faire savoir à Dieu qu'il ne nous a pas parlé comme il aurait dû. Heureusement que la Source voyait les choses autrement.

ANDRÉ MYRE



Crédit photo : Toa Heftiba/Unsplash

IMPOSSIBLE D'ÊTRE CORRECT

Je me souviens d'un homme qui, toute sa vie, a cherché à être scrupuleusement fidèle à une entente que, dans sa jeunesse, il avait conclue avec Dieu. Lui respecterait toutes ses volontés et, en contrepartie, ce dernier lui viendrait en aide au jour de grand besoin. Ainsi, quand il a appris qu'il souffrait d'un grave cancer, il était convaincu qu'en vertu de l'engagement mutuel qui avait été pris il serait guéri.

Il s'est donc senti cruellement trahi quand il a senti la mort s'approcher de lui. Sans doute aurait-il vécu autrement s'il avait fait siennes ces paroles de la Source Q :

^{Q 6,31} Ce que vous attendez des autres, faites-le pour eux.

³² Quelle rente mériteriez-vous pour avoir aimé ceux qui vous aiment ?

Les rapaces ne font-ils pas la même chose ?

³⁴ Ou pour avoir prêté de façon désintéressée ?

Les étrangers ne font-ils pas la même chose ?

³⁶ Devenez aussi tendres que votre Parent.

La Source a réuni trois morceaux d'origines diverses, révélant par le fait même comment elle les interprétait.

1. SE METTRE À SA PLACE

Tout le poids de ces paroles porte sur la première :

^{Q 6,31} Ce que vous attendez des autres, faites-le pour eux.

La suite de Jésus s'exprime dans un faire. Elle implique un effort constant pour sortir de la bulle de son petit moi, en vue de se mettre au service des autres. En quelques mots simples, une direction de vie est donnée qui contredit de plain-pied un dogme culturel courant de nos jours.

« Je ne suis pas le centre de l'univers, lequel a autre chose à faire que d'adorer l'important individu que je suis, et de vérifier que, partout, toujours et par tous, l'ensemble de mes droits soient dûment reconnus et respectés. Je ne deviendrai pas un être humain décent en utilisant les autres dans le sens de mes intérêts, encore moins en les écrasant pour accentuer mon pouvoir. »

André Myre

Je ne réussirai jamais ma vie si je ne m'occupe prioritairement que de mon propre bonheur. Aux yeux des scribes qui ont rédigé la Source, un être humain grandit, s'approfondit et trouve de la densité, dans la mesure où il veille sur celles et ceux qui l'entourent. Il faut donc bien voir que croire à l'Évangile est tout autre chose que l'adhésion à un quelconque credo, ou la conviction que Jésus a été conçu virginalement, a effectué des guérisons, a marché sur l'eau ou a multiplié les pains.

Croire à l'Évangile se manifeste dans la décision, à chaque moment de sa vie, de se mettre à sa place pour que les autres occupent toute la place. Or, une telle foi se présente comme une interpellation qui vise tout être humain, quelle que soit sa religion ou sa non-religion.

Dieu n'est pas sectaire, et il n'a cure des religions que s'inventent les humains en lui en attribuant la paternité. Le verset qui ouvre cette suite de paroles ne contient donc que quelques mots très simples, mais il ouvre le long et difficile chemin de la vie. Tout un contrat !

2. ÇA NE SE FAIT PAS

Les rédacteurs de la Source savaient bien que l'interpellation formulée dans la première parole n'allait pas de soi, aussi l'ont-ils fait suivre d'une deuxième, qui témoignait d'un certain inconfort.

^{Q 6,32} Quelle rente mériteriez-vous pour avoir aimé ceux qui vous aiment ?

Les rapaces ne font-ils pas la même chose ?

³⁴ Ou pour avoir prêté de façon désintéressée ?

Les étrangers ne font-ils pas la même chose ?

La parole centrale est couchée dans un langage reflétant des sensibilités qui ne sont plus les nôtres. Le concept de gestes méritoires ne nous sourit guère, non plus que la référence à des cultures étrangères ou à des groupes méprisés pour signifier sa propre supériorité. Mais l'essentiel n'est pas là.

En rapportant cette parole, la Source manifeste qu'elle a conscience de tracer un chemin qui va à l'encontre du comportement ordinaire des humains. Il n'est pas « normal » de se préoccuper du bien-être des autres avant le sien, surtout quand il s'agit de personnes étrangères à la famille, au cercle des amis, au clan ou à la nation. Voilà qui est hors norme, jusqu'à dépasser l'entendement. Pourquoi donc faudrait-il se conduire différemment des autres ? Le questionnement suscité par la suite des deux premières paroles conduit nécessairement à la formulation de la troisième, une des plus importantes de toute la tradition évangélique.

3. IL N'Y A PAS DE LIMITE

La parole finale est une clef d'interprétation qui vaut pour toutes les directions de vie tracées par la tradition évangélique :

^{Q 6,36} Devenez aussi tendres que votre Parent.

L'objectif formulé à l'intention de quiconque entend se mettre à la suite de Jésus est donc d'avoir un comportement identique à celui de Dieu. Dans la version parallèle à celle de Luc, Matthieu, qui a bien compris le sens de la parole originale, invite ses lectrices et lecteurs, plus largement, à devenir aussi « parfaits » que Dieu (Mt 5, 48).

Il est évidemment impossible d'atteindre pareille cible, ce qui colore l'interprétation des directives évangéliques. Si l'interpellation trace la direction à suivre et repousse à l'infini le but visé, il relève nécessairement de la responsabilité des partisans ou partisans de Jésus de voir, chacun pour soi, jour après jour, à quel rythme marcher, avec qui, et jusqu'où.

L'évangile n'a rien d'un ensemble de lois, de commandements, de choses imposées. Je ne saurai jamais si j'en fais trop ou pas assez pour les autres, si j'aime mon ennemi comme il faut, si j'ai assez ou trop donné à celui-ci ou à cette cause-là, si je fais bien de divorcer ou non, si j'ai bien fait de me faire avorter ou non, si je prie assez ou comme il faut, ou, ou, ou...

On est toujours déstabilisé devant l'évangile, on ne peut jamais avoir le sentiment d'être correct, d'en avoir assez fait, d'être allé jusqu'au bout de soi. Il faut apprendre à s'aimer dans l'incertitude, à être serein sans se culpabiliser, à se laisser interpellé sans stresser indûment.

Et, surtout, il ne faut jamais, avec Dieu, faire d'entente qui supposerait qu'on puisse être correct face à lui. Il n'aime pas les lois, les règlements, les modèles imposés, les dogmes, les rites, les modes, les logarithmes et autres gadgets inventés par les humains pour se sécuriser. Aussi bien apprendre à s'y faire, et donc à se méfier de tous ceux et celles qui prétendent savoir mieux que lui ce que nous avons à faire dans la vie pour devenir un être humain digne de ce nom.

ANDRÉ MYRE

CRITIQUE, LUCIDE ET TOLÉRANT

Les vieilles paroles qu'on croyait à jamais démodées ont l'art de redevenir actuelles. C'est ainsi que, sans s'en douter le moins du monde, les distillateurs de venin qui ont envahi les réseaux sociaux ont rendu à nouveau socialement pertinente la sagesse contenue dans l'ensemble qui suit, extrait de la Source Q.

^{Q 6,37} Ne portez pas de jugement,
et vous ne serez pas jugés.

Vous avez un critère de jugement ?
Il sera utilisé contre vous.

³⁸ Vous avez une mesure pour mesurer les autres ?
Elle sera utilisée contre vous.

³⁹ Comment un aveugle pourrait-il en guider un autre ?
Ils tomberont tous les deux dans le trou.

⁴⁰ Un partisan n'est pas plus grand que son chef.
C'est déjà beau qu'il lui ressemble.

⁴¹ Quoi ? Tu vois bien la brindille dans l'œil de ton frère,
sans remarquer le madrier dans le tien ?

⁴² Tu oserais dire à ton frère : Laisse ! que je retire la
brindille de ton œil, alors qu'il y a un madrier dans le
tien ?

Espèce de comédien ! Commence donc par enlever
le madrier de ton œil. Ensuite tu verras clair
pour enlever la brindille dans l'œil de ton frère.

réformer les Galiléens, qu'ils considéraient comme une
masse d'anciens païens même pas circoncis.

2. Jésus leur donne rendez-vous au Jugement final, alors
que sera révélée la densité des humains. À mesure que
ces paroles ont fait leur chemin dans la communauté
chrétienne, elles ont été utilisées au profit de la santé
des relations humaines. La personne qui crée des liens
se solidifie elle-même, tandis que celle qui se nourrit de
divisions se détruit de l'intérieur.

3. La troisième péricope (v. 41-42) offre une mise en situa-
tion qui ressemble à une parabole. Cette fois, le levier
du sens n'est pas la crainte du Dévoilement final, mais
le jugement hypocrite qui blesse les relations humaines.
Ici aussi, les leaders des Séparés devaient être parti-
culièrement visés, comme le laisse entendre le mot
« comédien¹ », typique des répliques de Jésus lors de
ses confrontations avec eux. Au cours de sa transmis-
sion, le texte a été appliqué aux relations communau-
taires entre « frères » (v. 42, début et fin).

4. La finale est particulièrement sarcastique, puisque l'in-
jonction de « commencer » par enlever le madrier dans
son propre œil est une pure impossibilité, ce qui rend
illusoire toute velléité d'en arriver à changer le compor-
tement des autres. Tout être humain est un aveugle qui
vit au milieu de gens ne souffrant que de cataractes. Il
est donc bien mal placé pour faire office d'ophtalmo et
se mêler de leurs problèmes de vision...

ANALYSE EN TROIS TEMPS

L'ensemble est composé de trois morceaux. Le premier s'at-
taque à la manie de juger les autres, tandis que le troisième
vise l'hypocrisie. Le centre nourrit le discernement à partir
de l'identité des leaders sociaux qui s'affrontent.

1. Les trois paroles de la première péricope (v. 37-38)
reposent sur la crainte du Jugement final. Le sujet des
trois verbes au passif est implicitement Dieu lui-même,
ou l'Humain (Fils de l'homme) à qui il a confié la respon-
sabilité de juger les humains. À l'origine, ce devait être
le mouvement des Séparés (Pharisiens) qui était visé,
et en particulier les leaders. Ces gens-là venaient de la
Judée, ou en subissaient l'influence, et cherchaient à

1. Le comédien portait un masque dessiné pour permettre aux specta-
teurs de connaître l'identité du personnage, son sexe, sa fonction, sa
dangerosité, etc. Le masque rend évident le fait que l'acteur joue un rôle
et qu'il adopte un comportement qui n'est pas le sien, de là la connota-
tion d'hypocrisie que le terme a reçue avec le temps.

5. La péricope du centre (v. 39-40) considère l'ensemble du point de vue du rôle des leaders, tant ceux de l'entourage que Jésus lui-même. L'appréciation des dirigeants est très négative. Comme ils sont aussi aveugles que ceux et celles qu'ils prétendent guider, il n'est pas surprenant que le pays tout entier se retrouve dans la dèche. Pourtant, ces gens-là considèrent avoir été autorisés à gouverner les autres, ils prétendent savoir ce que la divinité attend des humains, et donc avoir le droit de juger sévèrement et de punir quiconque ne pense pas comme eux.
6. Les partisans et les partisans de Jésus doivent donc prendre leurs distances vis-à-vis de ces personnages et du système qu'ils ont monté à leur avantage. Par ailleurs, il leur faut avoir une vue équilibrée d'eux-mêmes. Ils n'ont pas la vigueur du charisme prophétique de Jésus pour constamment tirer à boulets rouges sur le système, comme lui. En outre, ils ne pourront jamais avoir des relations humaines saines, si chacun ou chacune croit en sa supériorité sur les autres. Viser à ressembler à Jésus, qui, lui-même, se voyait comme le serviteur des siens, est un bon antidote contre la tentation de juger les autres et de les embrigader au service de son propre bonheur.

Cette suite de paroles témoigne d'un grand paradoxe de l'évangile. En effet, alors que les auditeurs sont mis en garde contre le fait de juger les autres, les tenants du système, ici comme ailleurs, sont durement attaqués : des aveugles qui guident des aveugles ; « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites » (Mt 23) ; il faut se méfier de ces gens-là qui dépouillent les veuves de leurs biens, et font semblant de prier quand ils sont sûrs d'être vus (Mc 12, 40).

Il y a là une constante qui caractérise la tradition évangélique. D'un côté, il faut démonter l'emprise du système sur les gens, pour que ces derniers apprennent à s'en libérer ; or, cela implique nécessairement une série de jugements négatifs, source de grandes tensions puisque ceux qui profitent de la situation ne veulent pas perdre leurs privilèges. De l'autre, à l'intérieur de la communauté des partisans et des partisans de Jésus, il faut viser l'entraide et l'harmonie, et éviter de se diviser en se jugeant négativement.

Apprendre à se voir lucidement, tout en étant résolument critique vis-à-vis du système et en faisant preuve de grande tolérance pour ses proches, cela fait partie du devenir humain et constitue une sorte d'entraînement en vue du grand Dévoilement, alors que chacun, chacune, aura à apprécier le sens de sa propre vie.

ANDRÉ MYRE

Crédit photo : asiandelight/istock





« J'ai dit à l'amandier :
Frère, parle-moi de Dieu.
Et l'amandier a fleuri. »

NIKOS KAZANTZAKIS

SUGGESTIONS DE LECTURE



UNE SENTINELLE SUR LE REMPART

Ce livre décrit le parcours du docteur Jean Lemieux, à partir de ses rêves d'enfance en passant par son séjour aux Îles-de-la-Madeleine, jusqu'à ses années de pratique médicale dans l'unité de médecine d'un hôpital psychiatrique de la ville de Québec, sans oublier son « combat comme chef de service aux prises avec la réforme de la santé ».

L'auteur a longtemps jonglé entre deux professions : médecin ou écrivain. Il adoptera les deux, comme ses idoles Jacques Ferron et Anton Tchekhov. Il publie plusieurs romans, dont certains primés. Enfin, il devient ce « médecin qui écrit aux Îles-de-la-Madeleine ». « Je suis sorti de ma seule vie, commente-t-il, je me suis téléchargé dans un nuage de mots, ces vaisseaux de papier qui voyagent d'esprit en esprit, de main en main. »

À la fin de ce qu'il appelle son « long voyage abracadabrant au bout de la médecine », il entreprend cette autobiographie, qu'il résume en quelques lignes : « Au bout, il y a juste moi, Jeannot, qui patinait seul sur la patinoire des Frères, qui s'immergeait dans des romans d'aventures en arrière de la classe, qui recousait l'arcade du boxeur à l'urgence de l'hôpital Saint-Luc, qui débarquait à Cap-aux-Meules un soir d'été, qui entrait dans la grande bâtisse de pierre un matin d'été, qui va en ressortir dans sept jours pour de bon. »

L'ouvrage se lit en parallèle. Les chapitres sur l'enfance et l'adolescence puis sur les études en médecine qui le mènent aux Îles alternent avec ce séjour à l'Institut universitaire en santé mentale de Québec.

L'ATTRAIT DES ÎLES

Jean Lemieux commence sa pratique en région éloignée, qui l'avait charmé à l'époque. « Un après-midi de mars, raconte-t-il, je prends place dans un bimoteur de la Eastern Provincial Airways, direction Québec-Charlottetown-les

Îles. À la nuit noire, tandis que l'avion vibre, plonge et roule sous l'effet d'un vent à décoiffer un chauve, je découvre soudainement, grappes de phares au milieu de l'océan, les lumières de l'archipel. Des galettes blanches se bousculent sur une mer hérissée de courtes vagues. Les vertes collines, les dunes blondes, entrevues trois étés plus tôt, sont grises, ceinturées de battures et de lagunes glacées. »

Son travail « s'articule autour de plusieurs pôles : l'urgence, l'hospitalisation, le bureau, une mineure en psychiatrie », sans compter les « visites au dispensaire de L'Île-d'Entrée ». Il a adoré cette expérience, qu'il a partagée avec son épouse et ses trois « pistous ». « Les Madelinots m'acceptent comme je suis. Depuis plus de deux siècles, les saisons et les naufrages déposent sur leurs grèves leurs marées d'originaux, d'orphelins et de déserteurs. »

Il est ce « docteur qui joue de la guitare, qui écrit des livres et qui s'intéresse à la santé mentale ». L'histoire des Madelinots l'intéresse tellement qu'il passe une partie de son temps au Musée de la Mer, « à fouiller dans les registres et les vieux papiers du père Landry ».

UN LONG SÉJOUR EN MILIEU PSYCHIATRIQUE

À l'hôpital de Québec, douze ans plus tard, c'est différent. « Le lundi 4 juillet 1994, j'entre dans l'immense bâtisse de pierre grise, sur le chemin de la Canardière. Pendant plusieurs semaines, je n'y pénétrerai pas sans ressentir un

serrement dans la poitrine : le centre hospitalier psychiatrique, avec ses sept étages, ses huit ailes, ses mille cinq cents patients, ses pavillons annexes accessibles par des tunnels, m'angoisse. »

Pourtant, c'est son choix. Sans être psychiatre, il soigne sur le plan physique ces personnes malades, par exemple des schizophrènes, qui y cherchent et trouvent souvent un refuge. Les séjours sont souvent longs, et l'hôpital devient parfois un havre.

« Classiquement, la schizophrénie s'apaise quelque peu quand les patients passent le cap de la cinquantaine. Les symptômes dits "négatifs", l'apathie, le désintérêt, le retrait, l'apragmatisme prennent le dessus sur les "positifs", l'agitation, les délires.

Chez certains, spécialement chez ceux qui ont des traits obsessifs, la maladie se cristallise en un ensemble de traits peu compatibles avec la vie en société. Le malade est incapable de s'adapter aux changements. Aux prises avec des délires encapsulés, des circuits soudés aussi solidement que les garde-fous de la galerie, qu'aucun médicament ne peut entamer, il ne tolère qu'une routine immuable, dans un espace adapté, muni d'objets rassurants. »

-
Jean Lemieux

LES ALÉAS DU SYSTÈME

Son poste de chef de service lui fait vivre les aléas et les failles du système. Il parle d'une « suite de réunions, d'apartés, de conférences téléphoniques » entre les plus hauts gradés de l'institution et « ces interlocuteurs occultes, les sous-ministres de la Santé et des Services sociaux ». « Les sous-ministres, écrit-il, dont certains n'ont jamais mis les pieds à l'Institut et ne connaissent rien du quotidien de la pratique de la psychiatrie, sont conseillés par de hauts fonctionnaires anonymes, non élus, non imputables, dont les dadas, les penchants idéologiques ou les intérêts personnels peuvent varier. »

Ce n'est qu'en 2017 qu'il pose le point final, annonçant neuf mois à l'avance la fin de cette aventure, où il a dû à la fois s'impliquer et se détacher pour conserver son équilibre et sa boussole. Le 25 mai 2018, il sortira de l'immense pavillon gris pour retrouver une autre vie, un autre horizon.

JEAN LEMIEUX



Une sentinelle sur le rempart

Parcours d'un médecin

récit

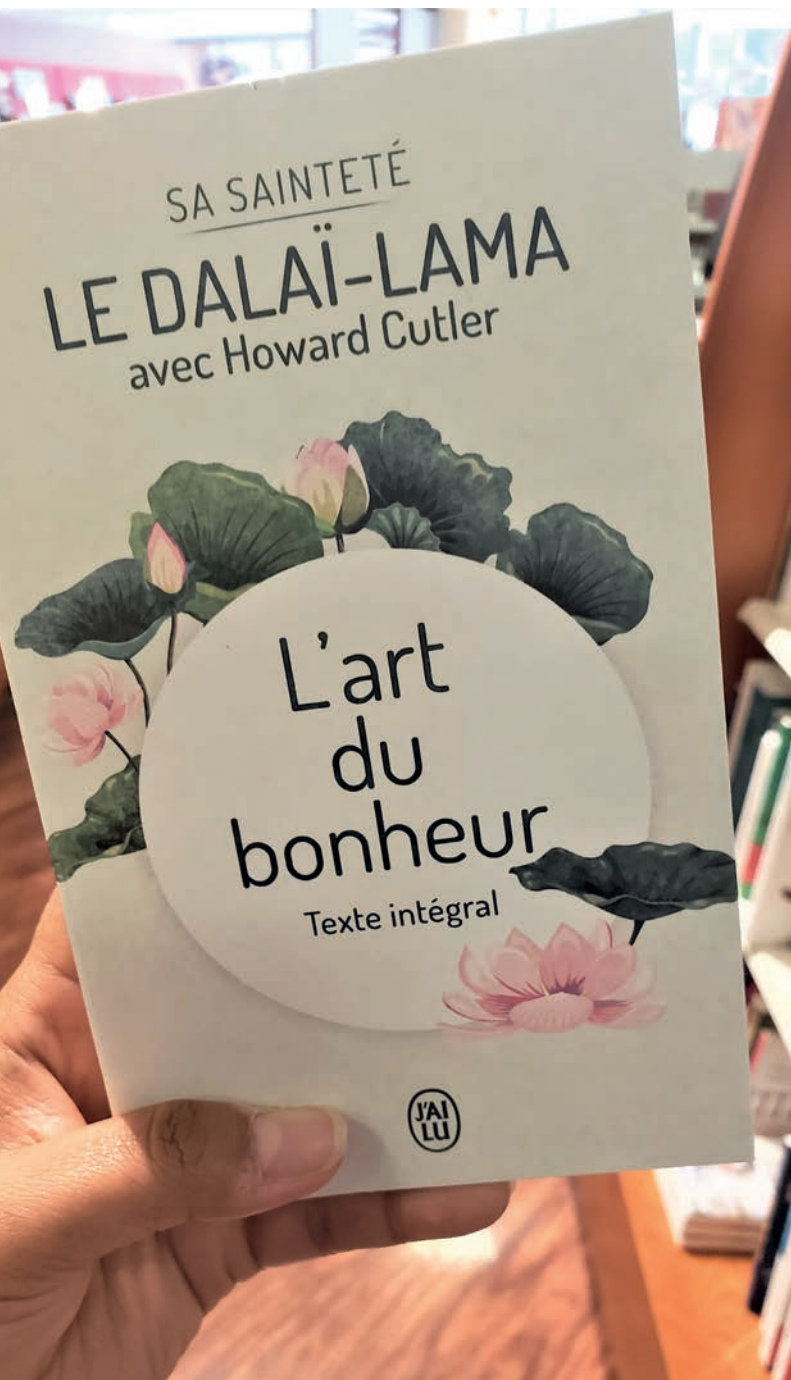
Québec Amérique

Voilà un livre à découvrir absolument, que vous lirez probablement jusqu'à la dernière ligne. C'est le regard d'un écrivain qui manie la plume avec habileté et tendresse, et nous permet d'explorer, page après page, cet univers complexe et difficile, mais tellement près de l'humain.

RENÉE THIVIERGE

L'ART DU BONHEUR

L'art du bonheur est un ouvrage classique de la philosophie bouddhiste, que plusieurs ont sans doute oublié dans les rayons de leur bibliothèque et qu'ils redécouvriront avec joie. Ce livre peut être vu comme une longue conversation entre Howard Cutler, écrivain et psychiatre américain, qui pratique à Phoenix, en Arizona, et le Dalaï-Lama. Ces entretiens entre les deux hommes se sont d'abord déroulés en Inde, en 1982, puis en Arizona, lors d'une série de conférences.



Composé de quinze chapitres, le livre explore des thèmes comme le but de la vie, la compassion, la transformation de la souffrance et la façon de mener une vie spirituelle. Cutler a voulu mieux connaître cet homme, le Dalaï-Lama, suivi par environ 100 000 Tibétains lors de l'exode de 1959. « Au cours de toutes ces années, souligne Cutler, j'ai pu apprécier toutes ses qualités. Des qualités proprement uniques : une intelligence pénétrante, mais dénuée d'artifice ; une bienveillance dépourvue d'une sentimentalité excessive ; un grand sens de l'humour – mais nulle frivolité – et, comme beaucoup de gens, j'ai apprécié la faculté qu'il a d'inspirer plutôt que d'intimider. » Mais Cutler a surtout voulu connaître le secret de cet homme manifestement heureux et serein.

LA RECHERCHE DU BONHEUR

Le Dalaï-Lama a su partager son message à travers ces mots prononcés devant un public attentif : « Je crois que le véritable but de la vie, c'est le bonheur. Que l'on ait foi dans une religion ou non, nous tous cherchons une vie meilleure. Aussi je pense que le véritable mouvement de notre vie est orienté vers le bonheur... » Et plus que toute chose, « c'est l'état d'esprit, plus que les événements extérieurs, qui détermine le bonheur ». C'est ce qu'on nomme en psychologie le processus d'adaptation.

De plus, le Dalaï-Lama précise que « l'apaisement de l'esprit ne signifie nullement le détachement total ou la complète vacuité. Cette paix de l'esprit s'enracine dans l'affection et la compassion. Cela requiert un très haut degré de sensibilité et d'émotion. [...] La chaleur humaine permet l'ouverture. Vous découvrez que tous les êtres humains sont comme vous, tout simplement. Et il vous est bien plus facile d'instaurer une relation. »

Il mentionne également que la douleur et la souffrance se présentent parfois sur ce chemin vers le bonheur : « Afin de les éviter, les êtres humains ont mis au point une palette de stratégies. Il s'agit parfois de substances chimiques, faites pour étouffer et traiter la souffrance, ou d'alcool. Nous possédons également toute une panoplie de mécanismes internes, des défenses psychologiques souvent inconscientes, qui font office de tampon. »

S'ÉVADER N'EST PAS LA SOLUTION

Mais tenter d'éviter la douleur n'est pas la solution. La démarche du Dalai-Lama « suppose d'accepter la souffrance comme une donnée naturelle de l'existence, pour s'attaquer courageusement aux problèmes, sans détour. Car, en dernière analyse, ne l'oublions pas, il croit en la possibilité de s'en affranchir. [...] Dès que l'on prend la peine de se confronter directement à sa souffrance, on se met en position d'évaluer la profondeur et la nature du problème. »

De plus, le Dalai-Lama compare la vie à une bataille : « Tant que l'on ignore la position et les capacités militaires de l'ennemi, on reste totalement pris au dépourvu, paralysé par la peur. En revanche, dès que l'on sait quelles armes il possède, on est en bien meilleure position quand il s'agit de s'engager dans une guerre. De même, se confronter aux problèmes plutôt que les ignorer nous place en position de les aborder. »

Le moine bouddhiste parle aussi du type de souffrance que l'on se crée : « Trop souvent, nous perpétons notre douleur, nous l'alimentons mentalement en rouvrant inlassablement nos blessures, ce qui ne fait qu'accentuer notre sentiment d'injustice. Nous revenons sur nos souvenirs douloureux avec le désir inconscient que cela sera de nature à modifier la situation – en vain. »

TOUT EST RELATIF

Par ailleurs, le Dalai-Lama suggère de changer de perspective : « Il ne faut jamais oublier que chaque phénomène, chaque événement possède plusieurs facettes. Tout est relatif. Prenons mon propre cas : j'ai perdu mon pays. Vue sous cet angle, la perte est tragique – et il y a pire que mon sort personnel, car entre-temps mon pays, lui, continue de subir des ravages. En revanche, si je considère le même événement sous un autre angle, je m'aperçois qu'être réfugié m'ouvre des perspectives : cette qualité m'exempte des formalités, des cérémonies, du protocole. »

Les thèmes abordés dans le livre d'Howard Cutler et du Dalai-Lama sont nombreux, et des mots refont surface : compassion, détermination, tolérance, générosité. Au fil des dialogues et des conversations, l'ouvrage nous imprègne lentement d'un secret qui n'appartient qu'à nous, puisqu'en définitive c'est nous qui, de nos expériences, façonnons nos échecs et notre joie, cet art du bonheur.

RENÉE THIVIERGE

LES QUATRE ACCORDS TOLTÈQUES

Dans ce livre, Don Miguel Ruiz, médecin et chaman, révèle la source des croyances limitatrices qui nous privent de la joie et créent des souffrances inutiles. Facile à lire et à comprendre, l'ouvrage offre des défis qu'il faut être prêt à surmonter tous les jours pour se libérer du conditionnement collectif et des croyances limitantes fondés sur la peur, la haine et le jugement.

Don Miguel Ruiz est né en 1952 au Mexique. Il a été élevé par une mère guérisseuse dans la tradition toltèque¹ ; son grand-père était chaman. Après des études en médecine, il a exercé la profession de neurochirurgien jusqu'à un accident de voiture au début des années 1970, au cours duquel il a vécu une expérience de mort imminente.

C'est à partir de ce moment que son chemin bifurque vers l'étude et la mise en application de la sagesse ancestrale des Toltèques, avec l'aide de sa mère. Il suivra les enseignements de la lignée des Chevaliers de l'Aigle. *Les quatre accords toltèques* a été publié en 1997, et vous en avez certainement entendu parler. Nous vous invitons à découvrir ou à redécouvrir ce puissant code de conduite, résumé en quatre principes.

QUE VOTRE PAROLE SOIT IMPECCABLE

Don Miguel affirme que ce premier accord est le plus important, mais aussi le plus difficile à honorer. Pourquoi ? Tout simplement parce que la parole possède un pouvoir créateur, elle est un « cadeau qui nous vient directement de Dieu ». Les mots ne sont pas seulement des sons ou

des symboles écrits, mais également une force si puissante qu'ils peuvent changer une vie ou détruire l'existence de millions de personnes. Comme il le dit, « le mauvais usage de la puissance de la parole crée l'enfer ».

Selon les Toltèques, chaque humain est un magicien qui peut utiliser sa parole pour jeter des sorts et faire de la magie noire. Avoir une parole impeccable, c'est faire bon usage de notre énergie créatrice et l'utiliser dans le sens de la vérité et de l'amour. Si nous utilisons les mots correctement et positivement, ils sont les premiers facteurs de réussite et de paix intérieure.

QUOI QU'IL ARRIVE, N'EN FAITES PAS UNE AFFAIRE PERSONNELLE

Pour l'auteur, faire une affaire personnelle de tout ce qui nous est dit est le reflet de l'importance personnelle. Si l'on nous traite de stupide et que nous nous faisons piéger par notre « importance personnelle », celle que nous nous donnons, nous acceptons le poison dans nos veines. Se donner de l'importance et se prendre trop au sérieux est la plus grande manifestation de l'ego, car nous partons du principe que tout ce qui arrive ou est dit nous concerne.

1. La culture toltèque se développe entre 850 et 1160 de notre ère dans l'État d'Hidalgo, au Mexique. Les Toltèques sont reconnus pour leurs compétences pour les arts et l'artisanat, et ont inspiré d'autres cultures de l'époque comme les Mayas et les Aztèques.

« Lorsque vous faites une affaire personnelle de ce qui vous arrive, vous vous sentez offensé et votre réaction consiste à défendre vos croyances, ce qui provoque des conflits. Vous faites tout un plat d'un petit rien, parce que vous avez besoin d'avoir raison et de donner tort à autrui. »

-
Don Miguel Ruiz

NE FAITES PAS DE SUPPOSITIONS

Toute la tristesse et les drames auxquels nous avons été confrontés dans notre vie commencent avec l'habitude de faire des suppositions. « Nous faisons des suppositions quant aux raisons d'agir d'autrui, nous les interprétons de travers, nous en faisons une affaire personnelle, et nous finissons par créer tout un drame pour rien du tout », écrit Don Miguel.

Nous supposons que tout le monde voit la vie comme nous la voyons, nous supposons que les autres pensent comme nous pensons. Comment en finir avec cette mauvaise habitude ? En ayant le courage de poser des questions jusqu'à ce que tout soit aussi clair que possible.

FAITES TOUJOURS DE VOTRE MIEUX

Quelles que soient les circonstances de votre vie, faisons toujours de notre mieux. Si nous faisons toujours de notre mieux, peu importe que nous soyons fatigué ou malade, nous ne laissons aucune chance à notre Juge intérieur de nous culpabiliser ou de nous critiquer.

Don Miguel affirme que les trois premiers accords toltèques ne fonctionneront que si l'on fait de son mieux. « En faisant de votre mieux, l'habitude de mal utiliser votre parole, celle de faire une affaire personnelle de tout ce qui vous arrive et celle de faire des suppositions vont s'affaiblir et se manifester de moins en moins souvent. »

Don Miguel **Ruiz**

LES QUATRE ACCORDS TOLTEQUES

La voie de la **liberté personnelle**



Agir et mettre en pratique ces accords, encore et encore, voilà ce qui peut faire une différence dans notre vie et nous conduire vers la liberté personnelle.

MIRIAM CASTRO

SAGESSES POUR NOTRE TEMPS

Ce livre est issu d'entretiens réalisés à l'émission *Les racines du ciel*, diffusée à France Culture. Frédéric Lenoir et Leili Avar nous invitent à réfléchir sur les possibilités d'émergence d'une humanité meilleure, sur le plan tant individuel que collectif. Chacune des voix réunies dans ce recueil nous le dit à sa façon : « La vie est à saisir ici et maintenant, en sa totalité et sa sacralité. »



Parmi les personnes interviewées figurent Christian Bobin, écrivain et poète; Marcel Conche, philosophe, spécialiste de métaphysique et de philosophie antique; Pierre Rabhi, notamment essayiste et écologiste; Fabienne Verdier, artiste-peintre; Abdenmour Bidar, philosophe et essayiste; et Patrick Viveret, philosophe et essayiste.

LA POÉSIE COMME CHEMIN SPIRITUEL

Christian Bobin, écrivain et poète, nous parle de la racine commune de la spiritualité et de la poésie. « La souche, c'est l'enfance. C'est un regard d'enfant sur les choses, les gens et les savoirs. » Cet entretien est un véritable cours de poésie, à sa façon à lui. « Je ne prends pas de notes, je ne vais pas quelque part, je ne regarde pas quelqu'un en pensant que je vais écrire. [...] Je ne pense à rien et peut-être que le fait de ne penser à rien ouvre une porte. »

D'après lui, il exerce une activité de marieur. « Ce qu'on appelle une image, c'est tout simplement faire venir le nom d'une chose et la mettre en relation, en cousinage, avec une autre chose empruntée à un autre domaine. Les deux s'enflamment de se reconnaître et de se trouver mariés. » Avec humilité, il cite cette phrase de saint Thomas d'Aquin, auteur de la Somme théologique : « Tout ce que j'ai écrit me paraît un brin de paille en comparaison de ce que j'ai contemplé. » Et il ajoute : « Les poètes sont ceux qui nous disent Dieu sans doute beaucoup mieux que les théologiens. »

LA NATURE DIVINE

Marcel Conche est un philosophe français spécialiste de métaphysique et de philosophie antique, détenteur d'une licence et d'un diplôme d'études supérieures en philosophie. Très jeune, il se pose des questions et vers la fin de l'adolescence, il découvre « que l'existence était une chose de plus en plus mystérieuse ». Il apprend très vite que les adultes « n'avaient absolument rien à [lui] dire ». Il précise : « Ils étaient dans la même situation que moi, c'est-à-dire dans l'ignorance, constamment occupés à des tâches subalternes, comme essayer de travailler tous les jours pour essayer de gagner leur vie. »

Plus tard, il est devenu convaincu « qu'il n'y avait pas de Dieu ». « J'avais déjà dépassé la trentaine lorsque j'en suis venu à considérer que la souffrance des enfants qui subissent le martyre soit de la part de psychopathes, soit dans des camps, soit à cause de maladies qui les font vivre dans des conditions abominables était un mal que j'ai appelé "absolu", c'est-à-dire injustifiable à quelque point de vue d'où on se place. » Il a donc dû renoncer à l'idée de Dieu. Or, « l'abandon de l'idée de Dieu a laissé un vide immense parce que la philosophie est d'abord la métaphysique. [...] Si Dieu s'efface, qu'y a-t-il outre le monde et l'homme ? Eh bien la Nature. J'ai donc remplacé Dieu par la Nature infinie. Je me suis tourné vers les Grecs, plutôt vers les philosophes de la Nature et non vers les platoniciens, Platon et Aristote. »

Il s'intéresse particulièrement à Épicure (*Épicure en Corrèze*), puis à Pyrrhon d'Élis, Héraclite, Anaximandre, Heidegger. Mais c'est finalement sur Montaigne qu'il jette son dévolu, en raison du « sentiment fondamental [d'avoir] trouvé un homme à qui [il pourrait] demander conseil sur des questions délicates. [...] C'est quelqu'un au jugement de qui on peut se fier. » Il termine l'entretien en affirmant : « Je dois vivre comme si la mort ne devait pas advenir puisque, comme Épicure l'explique, on n'a pas à penser à la mort puisque tant que nous vivons, elle n'est pas là, et lorsqu'elle est là, on n'est plus là, donc il ne faut pas y penser. »

DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE

Après des études en arts, Fabienne Verdier, artiste-peintre et écrivaine, part étudier en Chine, à Chongqing, au Sichuan Fine Arts Institute. Elle a vingt-deux ans et elle y restera pendant dix ans. C'est ce séjour qu'elle décrit dans son livre *Passagère du silence*. Elle travaille avec les derniers grands peintres chinois ayant survécu à la Révolution culturelle, et devient la première étrangère à recevoir un diplôme supérieur en art de cette université.

Elle a créé plusieurs peintures immenses qui atteignent plusieurs mètres. « Cet art de peindre à la verticale m'avait été enseigné par de vieux lettrés chinois. » Elle a fini par réaliser « un travail à la verticale, entre ciel et terre, où la réserve d'encre permet un écoulement naturel de la matière ». Il s'agit ainsi de jouer avec les forces fondamentales, la gravité. Chacun de ces tableaux « est le résultat d'une expérience vécue par le corps... »

Effectivement, son pinceau peut peser « plusieurs dizaines de kilos quand il est imprégné d'encre ». Elle allait par exemple, en compagnie de son vieux maître Huang Yuan, faire de longs voyages, et ils restaient « des heures face à un paysage en le devinant dans la brume ». Il s'agissait « d'absorber les puissances énergétiques, à s'en nourrir l'esprit et le corps, pour se laisser guider, de retour à l'atelier ».

Elle nous parle de Jean de la Croix, qui décrit une expérience intérieure magnifique dans *La nuit obscure*. « Le peintre lui aussi a peur de l'obscur. Plus il avance, moins il saisit. Lorsque l'on n'a plus peur de se plonger dans cette lumière obscure qu'est la peinture, peu à peu on se déleste, on se laisse porter pour se connecter à une forme d'intuition jaillissante, qu'il s'agit de traduire avec son pinceau. » Et elle conclut : « C'est ce vivant, cette transformation incessante, que j'explore. »

RENÉE THIVIERGE

Kakum

MICHEL JEAN



 Libre
Expression

KUKUM : SE CONNAÎTRE POUR MIEUX SE COMPRENDRE

Kukum est un roman à lire ! Le titre veut dire « grand-mère » en langue innue. Le livre raconte l'histoire d'une femme forte et éprise de liberté, qui se déroule sur un siècle. C'est aussi l'histoire d'amour entre deux personnes et la rencontre de deux cultures : Almanda, une orpheline québécoise, et Thomas, un jeune homme innu.

À quinze ans, Almanda décide de partir vivre avec son amoureux dans la forêt, où elle apprendra la langue, adoptera avec enthousiasme le mode de vie nomade du clan, la chasse et la survie, et découvrira la spiritualité et les valeurs ancestrales des Autochtones.

« J'arrivais d'un monde où l'on estimait que l'humain, créé à l'image de Dieu, trônait au sommet de la pyramide de la vie. La nature offerte en cadeau devait être domptée. Et voilà que je me retrouvais dans un nouvel ordre des choses, où tous les êtres vivants étaient égaux et où l'homme n'était supérieur à aucun autre. »

-
Almanda

Dans *Kukum*, Michel Jean, chef d'antenne, animateur, journaliste d'enquête et écrivain, raconte l'histoire de son arrière-grand-mère Almanda et de sa famille. Son ton intimiste nous permet de plonger au cœur de la forêt québécoise, sur les rives du Pekuakami (lac Saint-Jean), et à l'intérieur d'une tente qui sent l'épinette.

SÉDENTARISATION ET ASSIMILATION FORCÉES

En même temps, on vit avec les personnages le drame de l'assimilation et la sédentarisation forcée des Autochtones au Canada, lorsqu'Almanda et sa famille sont confrontés à la perte de leurs terres et de leur liberté, et subissent l'enfermement dans les réserves.

Par la voix d'Almanda, l'auteur raconte comment la communauté autochtone a vécu ce changement : « Coupés du territoire, nous avons dû apprendre à vivre autrement. Passer directement d'une vie de mouvement à une existence sédentaire. Nous n'avons pas su comment faire et, encore aujourd'hui, on ne sait pas toujours. L'ennui s'est infiltré et a distillé son amertume dans les âmes. »

Pourtant, le pire reste à venir. Après leurs terres, on leur prend la seule chose qui leur reste : leurs enfants. L'auteur aborde cet épisode sombre de l'histoire du pays, lorsque le gouvernement canadien a pris de mesures pour régler le « problème indien ». Ainsi, l'éducation dans des pensionnats gérés par des Églises et des organismes religieux apparaît alors comme la solution privilégiée pour faire des « sauvages » des hommes « modernes, civilisés et chrétiens ».

Cependant, en franchissant le seuil du pensionnat, les enfants doivent se départir de leurs croyances, de leur langue, de leurs habitudes et de leurs traditions, afin de se fondre dans la culture dominante des Blancs. On estime qu'au moins 150 000 enfants autochtones et métis ont fréquenté ces établissements...

Kukum est un roman qui touche le cœur et nous sensibilise à une meilleure connaissance du passé des Autochtones, dont les histoires sont peu écrites. Puisque lorsqu'on connaît l'histoire de l'autre, on peut mieux le comprendre et avancer ensemble.

MIRIAM CASTRO

« Si tu n'es pas capable de découvrir les qualités dans l'autre, c'est que ta vision est courte et tes yeux sont presque aveugles. »

EUSÈBE-HENRI MÉNARD



A person stands in shallow water, their arms outstretched horizontally. The person is silhouetted against a bright, hazy sky, likely at sunrise or sunset. The water is calm, creating a clear reflection of the person and the sky. The overall color palette is dominated by soft blues, greys, and warm tones from the low sun.

TÉMOIGNAGES DE FOI





Neyer Yodson Mallqui Villanueva

NEYER MALLQUI : « FAIRE DÉCOUVRIR LA FORCE DE VIVRE DANS UNE FOI PROFONDE »

Je suis Neyer Yodson Mallqui Villanueva, prêtre de la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres et animateur de la délégation du Pérou et du Brésil. Je suis né dans la ville de Tingo María, située dans le département de Huánuco, dans l'Amazonie péruvienne.

Mon père est décédé quand j'avais dix ans. C'est une période qui a été très difficile pour ma mère, mes trois frères et sœurs, et moi. À ce moment-là, à la fin des années 1980, le Pérou traversait une situation critique sur le plan social, économique et politique. Le pays vivait dans la peur, à cause de la violence déclenchée par des organisations terroristes et de trafiquants de drogue. Cette situation a été cruelle et longue, et a fait plus de 60 000 morts, plus de 15 000 disparus, tout en laissant des familles entières sans abri et dans la misère.

J'ai grandi en regardant la souffrance et la douleur de mon peuple. L'Église catholique a également été persécutée. Plusieurs prêtres et missionnaires ont été torturés ou assassinés pour avoir osé lever la voix afin de dénoncer les abus et la violence exercés par les groupes terroristes contre la population.

C'est dans ce contexte difficile que le Seigneur m'a appelé à le suivre. J'avais quinze ans, et personne ne m'avait parlé de cette voie de vie. La situation était tellement compliquée qu'un prêtre venait une fois par année pour célébrer la

messe. La foi chrétienne était répudiée par les organisations terroristes, qui faisaient la promotion du communisme. Les gens avaient peur de vivre et de montrer leur foi.

L'APPEL À SUIVRE JÉSUS

Je me souviens qu'une nuit je suis allé à l'église ; je me suis retrouvé au milieu d'un petit groupe de femmes âgées qui priaient le Saint Rosaire avec une grande dévotion. À ce moment-là, j'ai ressenti l'amour et la miséricorde de Dieu, et le sentiment de vide qui m'accompagnait constamment avait disparu. Je ne savais pas prier, et pourtant j'ai vécu une expérience profonde de communion spirituelle avec ces femmes, avec la Vierge Marie et avec Dieu. J'ai donc décidé d'apprendre à prier le chapelet, pour unir mes oraisons à celles de ces femmes dévouées.

Avec le temps, l'appel à suivre les pas de Jésus s'est fait de plus en plus intense. Cependant, je ne savais comment y parvenir. C'est un 8 décembre, lors de la fête paroissiale de l'Immaculée Conception, que le curé qui avait célébré la

messe m'a posé la question directement : « Neyer, veux-tu devenir prêtre ? » Je me souviens que, durant la célébration, j'avais ressenti une grande joie et une immense paix. Alors, j'ai répondu oui à cet appel, car je voulais faire découvrir à d'autres personnes l'espérance, la joie et la force de vivre dans une foi profonde.

Deux ans plus tard, j'ai rencontré la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres, fondée par le père Eusèbe-Henri Ménard, qui m'a formé et accompagné sur ce chemin vers le sacerdoce, dans la vision d'humaniser et évangéliser, et avec la participation active des laïcs engagés dans le charisme et la spiritualité ménardienne.

DES NOUVEAUX LIEUX DE MISSION

J'ai été ordonné prêtre le 6 janvier 2010. Sept ans plus tard, j'ai eu l'honneur d'être nommé animateur de la délégation du Pérou et du Brésil. Durant mon mandat, nous avons commencé une mission dans la région de San Martín et dans le département de Huánuco, au sein des populations vulnérables, qui ont été victimes du terrorisme et du trafic de drogue dans les années 1980 et 1990. Notre présence missionnaire ne se limite pas seulement à évangéliser et à éveiller des vocations au sacerdoce, mais nous réalisons également un travail d'assistance sociale et de promotion de la santé auprès des personnes qui habitent des villages oubliés par le gouvernement.

Nous avons mis en place une maison de formation des leaders spirituels et des futurs prêtres, pour venir en aide aux aspirants au sacerdoce et leur permettre de vivre une période de discernement et de formation immergés dans une réalité qui a besoin d'une présence active de l'Église. Avec la grâce de Dieu, nous espérons voir surgir des vocations qui pourront renouveler et renforcer les œuvres apostoliques au Pérou, un pays qui souffre d'une sorte de « sécheresse vocationnelle » depuis quelques années. Or, il ne faut pas craindre, mais plutôt croire et avoir confiance que de plus en plus de jeunes répondront à l'appel de Dieu.

NEYER YODSON MALLQUI VILLANUEVA



Neyer au milieu de la procession du Seigneur des Miracles dans les rues de Lima, Pérou.

RECONNAÎTRE LE VISAGE DU CHRIST EN TOUTE PERSONNE

J'ai connu le père Eusèbe Ménard en 1959, lors de mon entrée au Collège Saint-Jean-Vianney. Ensuite, de 1964 à 1981, je suis parti avec lui au Pérou et en Colombie pour travailler au développement de son œuvre missionnaire à laquelle j'ai continué de collaborer de 1981 à 2000 à titre de directeur de la Fondation Père-Ménard.

Comme des milliers de personnes, j'ai été marqué par les prédications du père Ménard, une tâche pour laquelle il se préparait avec tout l'enthousiasme et l'ardeur requis. Un autre trait fort de sa personnalité était sa capacité d'accueil. En effet, au cours des années passées en Amérique latine, j'ai vu défiler des centaines de personnes, de toutes conditions sociales, qui venaient à la rencontre du père Eusèbe, pour toutes sortes de raisons. Cela dit, force est de conclure que le père avait un sens de l'accueil fort développé, parfois un peu trop au dire de certains ! J'y reviendrai plus loin.



Eusèbe Ménard au Pérou



André durant une rencontre de suivi d'un projet pour construire un système d'approvisionnement en eau potable au Pérou.

« VOUS ÊTES LE TEMPLE DE DIEU »

Qu'est-ce qui motivait le père Ménard à prendre le temps d'accueillir chacune des personnes qui venaient à lui? Certes, il pratiquait lui-même ce qu'il nous prêchait avec tellement de force et de conviction : « Vous êtes le temple de Dieu. » Combien de fois ne nous a-t-il pas incités à voir le Christ dans chacune de nos sœurs et chacun de nos frères? Et son insistance devenait même plus forte lorsqu'il s'agissait des pauvres, des démunis et des souffrants.

Qui ne s'est pas senti valorisé, grandi en présence du père? En plus de son accueil, il démontrait une confiance inébranlable envers toute personne qui venait à lui, qu'il s'agisse d'un religieux, d'un simple travailleur ou d'un bandit.

Malheureusement, certaines personnes ont été incapables d'assumer cette confiance que le père leur témoignait. Elles en venaient à abuser de cette confiance. C'est ce qui a amené certains, y compris moi-même, à lui dire qu'il était parfois trop accueillant! Malgré cela, le père continuait à faire confiance. C'était sa façon bien à lui d'aider des gens à se relever de leurs échecs, à surmonter leurs difficultés et à aller toujours plus loin.

PARTIR À SOIXANTE ET ONZE ANS

Le 6 janvier 1987, jour de son 71^e anniversaire, je me rendais à l'aéroport de Montréal pour accueillir le père, qui arrivait de Lima. Il était accompagné du père Léopold Pelletier. Au cours des jours précédents, il avait été convenu entre lui et le père Marc Lussier, alors animateur général, que j'aurais le recevoir et l'accompagner pendant les quelques mois qui lui restaient à vivre. C'est ainsi qu'avec sœur Colette Gareau, de l'Hôtel-Dieu, j'ai été témoin de ses terribles angoisses et souffrances liées à la maladie. De se sentir « arrêté », de se voir partir à soixante et onze ans a été pour lui un choc très cruel, étant donné qu'il avait la tête encore pleine de projets à réaliser.

Il a voulu vivre pleinement ses trois derniers mois, principalement pour compléter le testament spirituel qu'il tenait à léguer aux communautés qu'il avait fondées. À l'exemple de son Maître, il a accepté la volonté de Dieu et il a offert sa vie pour l'humanité, pour l'Église et en particulier pour la famille des Missionnaires des Saints-Apôtres.

ANDRÉ FRANCHE

À PROPOS DE NOS COLLABORATEURS

PIERRE BRULÉ

Pierre est psychologue et détenteur d'un MBA. Lui et Denis Gauthier ont écrit ensemble le livre Se voir autrement : la conscience et son pouvoir. Aimant de la nature, de l'humain et des défis, il se lance dans l'aventure d'écrire une chronique spirituelle avec son ami Denis Gauthier.

JEAN-PAUL CANTURINI

Jean-Paul est membre de la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres et directeur du foyer Hogar San Pedro, œuvre de charité fondée par le père Eusèbe Ménard en 1979. Ce centre accueille des personnes malades, abandonnées et pauvres au Pérou.

MIRIAM CASTRO

Passionnée des voyages et des nouvelles cultures, Miriam décide de s'établir au Québec et obtient une maîtrise en communication à l'UQAM, tout en travaillant comme directrice de la Fondation Père-Ménard. Lorsqu'elle n'est pas en train de courir pour faire sa méditation en mouvement, elle lit, regarde des séries ou partage un bon repas avec les gens qu'elle aime.

GINETTE DESMARAIS

L'échange et la discussion avec nos lecteurs font partie de la mission qui nous tient à cœur. Dans ce numéro, Ginette a partagé avec nous son histoire inspirante, pour insuffler de l'espoir dans les périodes difficiles.

MARGUERITE DENHEZ-ZEITOUNI

Marguerite a deux passions : Dieu et la musique. Détentriche d'un baccalauréat en sciences religieuses, elle a été conseillère pédagogique en enseignement religieux dans les écoles de la Commission des écoles catholiques de Montréal (CECM). Elle a également formé des équipes d'enseignants et fait l'animation pastorale. Actuellement, Marguerite anime des cours bibliques aux adultes et donne des concerts de chant dans des résidences pour personnes retraitées.

PIERRE FARAH-LAJOIE

Passionné pour le développement des affaires, Pierre a travaillé dans plus de 50 pays au sein d'entreprises de toutes tailles. Diplômé en génie industriel et détenteur d'une maîtrise en recherche opérationnelle de l'École polytechnique de Montréal, il est un leader qui sait motiver ses collaborateurs à donner le meilleur d'eux-mêmes. Son enthousiasme et son franc-parler en ce qui concerne sa vision de la spiritualité et de la vie ne laissent personne indifférent.

NICOLE FAUCHER

Nicole possède une formation en communication de l'UQAM, qu'elle a mise à profit du milieu des affaires. Entre autres, elle a géré les communications internes à la sidérurgie d'État Sidbec-Dosco et occupé le poste de directrice générale du magazine d'affaires MBA. Il faut noter sa passion pour les arts. En tant qu'artiste-peintre, elle a exposé de nombreuses œuvres au Québec et à l'étranger.

ANDRÉ FRANCHE

André est un aventurier doté d'une mémoire prodigieuse. À vingt et un ans, il part en Amérique du Sud pour devenir prêtre, mais il découvre rapidement que cette voie n'est pas la sienne. Il va cependant s'impliquer durant des années dans l'œuvre du père Eusèbe Ménard, en réalisant des projets humanitaires et de formation spirituelle. Depuis l'an 2000, ce gestionnaire-missionnaire est à la tête de l'organisme Les Ailes de l'Espérance, qui vise à garantir l'accès à l'eau potable, afin de redonner une certaine dignité humaine aux plus pauvres au Pérou.

DENIS GAUTHIER

Homme d'affaires, ex-jésuite et de descendance amérindienne, héritage dont il est particulièrement fier, Denis est un univers en soi. Un univers qu'il arpente patiemment et résolument, y semant projets mobilisateurs et fidèles amitiés. Amoureux de la nature, passionné par les humains, il sait convaincre et excelle dans l'art de s'entourer de personnes motivées et créatives, qui sauront l'épauler et le suivre.

JEAN-BRACONIN KASIAMA

Prêtre missionnaire des Saints-Apôtres ayant vécu au Pérou pendant plusieurs années, Jean-Braconin est actuellement curé de la paroisse Saint-Gilbert, à Montréal. Détenteur d'un doctorat en théologie de l'Université de Montréal, il s'implique activement pour mener à bon terme les projets d'aide humanitaire de la Fondation Père-Ménard en République démocratique du Congo, son pays bien-aimé.

LUCIE LÉPINE

Après une carrière en enseignement au primaire et au secondaire, Lucie s'est impliquée au sein de groupes communautaires, comme le Carrefour Familial Hochelaga, et d'associations chrétiennes, comme le Centre de pastorale en milieu ouvrier, la Conférence religieuse canadienne et la Fondation de la jeunesse ouvrière, entre autres. Lucie a fait des études bibliques à l'Université de Montréal et aime la vitalité culturelle montréalaise.

NEYER MALLQUI VILLANUEVA

Depuis 2017, Neyer occupe le poste d'animateur de la délégation Pérou-Brésil de la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres. Pour lui, être missionnaire ne se limite pas uniquement à évangéliser, il faut réaliser un travail d'assistance sociale auprès des personnes dans le besoin.

ANDRÉ MYRE

André est un bibliste reconnu, auteur de divers ouvrages, professeur retraité de l'Université de Montréal et spécialiste des évangiles, particulièrement de celui de Marc. Depuis plusieurs années, il anime de nombreux ateliers bibliques.

YVON POMERLEAU


Après plus de trente ans comme missionnaire au Rwanda, où il a vécu la violence du génocide, et comme conseiller du Maître de l'Ordre des Prêcheurs à Rome, il a été prier provincial des Dominicains du Canada de 2002 à 2010. Aimant de la nature et de l'autre, Yvon participe notamment à l'essor du Foyer du monde, une maison d'hébergement pour des demandeurs d'asile et des réfugiés à Montréal.

CHRISTIAN RODEMBOURG

Évêque du diocèse de Saint-Hyacinthe et président de l'Assemblée des évêques catholiques du Québec, Mgr Christian est un homme de terrain, qui aime aller à la rencontre de l'autre dans le concret de la vie quotidienne, pour vivre la mission pastorale en équipe, femmes et hommes, laïcs et prêtres, et grandir tous ensemble en humanité et en spiritualité.

RENÉE THIVIERGE

Journaliste, auteure, traductrice et dramaturge, Renée s'est toujours intéressée à la philosophie et à la spiritualité. La beauté et l'humain sont ses meilleures sources d'inspiration, et elle croit passionnément au pouvoir des mots afin de repousser et teinter de poésie les limites d'un monde souvent filtré et médiatisé. Elle est décédée le 22 février 2022.



—

LE LIVRE QUE VOUS TENEZ ENTRE VOS MAINS EST LE FRUIT DU TRAVAIL DE PERSONNES QUI CHERCHENT À COMMUNIQUER LEURS EXPÉRIENCES, LEURS CONNAISSANCES ET LEURS QUESTIONNEMENTS DANS LE CHAMP DE LA SPIRITUALITÉ ET DE LA FOI. CE PROJET COLLABORATIF CONSTITUE UN PARCOURS D'APPRENTISSAGE QUI NOUS GUIDE À L'INTÉRIEUR DE NOUS-MÊMES POUR NOUS FAIRE GRANDIR EN HUMANITÉ ET EN PLEINE CONSCIENCE DE CE QUI NOUS HABITE.

LA FONDATION PÈRE-MÉNARD PROPOSE CETTE SÉLECTION DE TEXTES, DIFFUSÉS DANS SON BLOGUE HEBDOMADAIRE, POUR CONTRIBUER AU DÉVELOPPEMENT D'UN LEADERSHIP HUMAIN ET PORTEUR DE SENS. QUE CETTE LECTURE VOUS APPORTE LA JOIE DE VIVRE ICI ET MAINTENANT !

FONDATION
PÈRE-MÉNARD



9 782982 015029